

Études sur l'Inde ancienne et moderne

Théodore Pavie

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

ÉTUDES

SUR

I.

LES BRAHMANES ET LES ROIS.

Un navigateur arabe qui se rendait de Bassorah en Chine raconte qu'il aperçut un jour sur la côte de Malabar, aux environs de Ceylan, un pénitent hindou assis dans l'attitude de la méditation, la face tournée vers le soleil, et n'ayant pour tout vêtement qu'une peau de panthère roulée autour des reins. « Seize ans après, ajoute le voyageur, je retournai dans le même pays, et je retrouvai cet homme dans la même situation. Ce qui m'étonna le plus, ce fut que son corps n'eût pas été fondu par la chaleur ! » Ce pénitent immobile, plongé dans la contemplation durant tant d'années, offre une image parfaite de l'Inde elle-même, qui pendant près de trente siècles a médité sur l'essence et les attributs de la Divinité, comme aussi sur la nature et les destinées de l'homme. Elle a dogmatisé par la bouche de ses brahmanes, elle a chanté aussi les exploits de ses héros dans une langue savante et harmonieuse ; mais tandis que tout se modifiait autour d'elle, ceux qui l'étudiaient à mille ans d'intervalle la retrouvaient dans la même attitude, livrée aux mêmes pensées. Entraînée par son génie rêveur et mystique dans les sphères de la philosophie abstraite, elle semble avoir perdu jusqu'au souvenir de sa propre

existence ; à qui l'interroge sur son histoire, elle répond par des récits fabuleux, par de merveilleuses légendes. Et pourtant l'Inde a vécu plus longtemps que tant d'autres nations qui paraissaient plus puissantes et plus fortement constituées. Le secret de sa durée et de sa force, il faut donc le chercher dans ses lois et dans son organisation sociale. Or, parmi les institutions qui lui sont propres, celle qui la caractérise le mieux, celle qui a le plus puissamment contribué à la maintenir stationnaire, mais toujours debout, c'est assurément le régime des castes.

Comment se sont formées les castes dans l'Inde ? à quelle époque a pris naissance cette division arbitraire en apparence, et si bien acceptée de la société hindoue, qu'elle n'a pas cessé de prévaloir depuis les temps anciens jusqu'à nos jours ? Ce double problème, impossible à résoudre d'une manière complète et satisfaisante, peut du moins être étudié dans son ensemble. Si les documens historiques font défaut, nous avons les ouvrages des législateurs avec leurs commentaires, les légendes semées à profusion dans les épopées et dans les pourânas. En rapprochant du texte de la loi brahmanique, nettement formulée, les faits qui se sont développés par la tradition et que la légende a consacrés, on arrive quelquefois à découvrir le sens caché de ces récits merveilleux et terribles rassemblés à dessein dans des poèmes immenses. La poésie devient alors comme le flambeau à l'aide duquel on cherche, à travers la poussière des siècles, les vestiges d'un passé dont la grandeur se révèle par des monumens de toute sorte, — les uns taillés dans la pierre et le marbre, debout encore ou mutilés, que, le voyageur interroge du regard avec émotion, — les autres tracés sur la feuille du palmier, avec la plume de bambou et sur lesquels s'est fixée pour toujours la pensée des anciens sages.

Ces sages des premiers temps étaient des brahmanes, c'est-à-dire des hommes appartenant à la classe éclairée des prêtres, chargée d'enseigner aux trois autres castes le texte des traditions religieuses dont elle gardait le dépôt. L'ensemble de ces traditions, — hymnes du Rig-Véda, rituel, croyances relatives à la création, à la nature de l'homme à ses destinées, — formait comme l'arche sainte de la nationalité aryenne. À mesure cependant que les Aryens, établis sur le sol de l'Inde étendaient leurs conquêtes en domptant les peuples aborigènes, à mesure que ces peuples soumis et disciplinés apportaient dans le sein de la société hindoue des élémens étrangers, l'histoire se faisait. Des événemens considérables avaient lieu, de grands noms dominaient certaines époques ; il fallait tenir compte des faits et diriger dans sa marche future cette grande nation qui s'élançait en avant et débordait de toutes parts à la manière des grands fleuves grossis de mille affluens. De là deux sortes de monumens littéraires parmi ceux qui ne sont pas d'un ordre purement dogmatique ou spéculatif : les pourânas, poèmes religieux, au nombre de dix-huit, traitant de la création des mondes, et qui présentent à leur manière le tableau des premières familles humaines, la généalogie des anciens patriarches aryens et des rois de l'époque historique, — et les épopées, le Mahâbhârata, le Sâmâyana, le Maghouvança, etc., poèmes historiques écrits sous l'influence partout sensible de l'idée brahmanique, et même sous l'inspiration de l'esprit de secte. Dans ces deux genres de compositions, l'action principale du poème et la moralité de la légende reposent toujours sur un personnage qui est un guerrier, un kchattrya de race aryenne, devenu roi par l'onction sacrée. Il ne pouvait en être autrement : une société se personnifie dans ceux qui agissent et la font agir. Or, si les brahmanes représentent la vie de la société hindoue,

s'ils en sont l'âme et l'esprit, les rois en ont été le cœur et le bras ; ils lui ont donné la vie extérieure, le mouvement, ce par quoi l'idée brahmanique, qui cherchait à la contenir et à la diriger, s'est révélée aux yeux du monde. Examiner la formation et le développement de la caste royale et militaire, c'est donc étudier l'ensemble de la société hindoue dans son principe et dans ses tendances ; mais avant de rechercher comment le pouvoir temporel a été exercé durant tant de siècles par les familles guerrières qui avaient conquis l'Inde sur des peuples barbares, il faut établir quel rang ont occupé les familles sacerdotales, dépositaires de la puissance spirituelle, et aussi ce qu'était, dans cette organisation toute théocratique, la population industrielle et agricole.

Il y a longtemps que le législateur hindou a fait entendre aux rois des vérités que l'on a crues modernes. En leur imposant des devoirs équivalens à leurs droits, en leur rappelant sans cesse qu'il y a deux écueils contre lesquels la royauté va trop souvent se heurter, — l'impiété née de l'orgueil et l'iniquité qui produit la désaffection des peuples, — le brahmanisme fait sentir aux princes qu'ils ne sont rien de plus que des hommes puissans chargés de faire respecter les lois divines et humaines. C'est au nom de la Divinité elle-même, c'est en leur qualité de prêtres et de légistes, que les brahmanes ont osé faire la leçon aux rois ; la connaissance qu'ils ont de la sainte écriture les élève au-dessus de l'humanité ; ils sont les voyans par excellence. À leurs pieds s'échelonnent les castes comprenant toute la population hindoue, divisée en trois grandes catégories. L'hérédité appliquée à toutes les professions ayant éternisé au profit de la race aryenne la distinction des classes fondée sur le souvenir de la conquête, il s'est trouvé que la science, les vertus guerrières, la richesse et la servi-

lité sont devenues le lot d'autant de castes séparées à jamais les unes des autres. La connaissance de la langue dans laquelle ont été écrits les livrés que l'on regarde comme révélés, l'étude de ces mêmes textes et le droit de les expliquer et de les commenter, tel est le triple apanage du brahmane, et dans cet héritage qu'il a reçu de ses aïeux réside tout le secret de sa puissance. Pour empêcher les castes inférieures de s'élever jusqu'à lui, le brahmanisme a formulé cet axiome devenu un article de foi, que la science ne peut être accordée aux hommes qu'en raison de la place qu'ils occupent dans l'échelle sociale. Le code de lois attribué à Manou, qui a toujours fait autorité dans l'Inde, a tracé les devoirs des quatre castes dans ces stances célèbres : « Il (Brahma) donna en partage aux brahmanes l'étude et l'enseignement des védas, l'accomplissement du sacrifice, la direction des sacrifices offerts par d'autres, le droit de donner et celui de recevoir ; — il imposa pour devoirs au kchaltrya ou guerrier de protéger le peuple, d'exercer la charité, de lire les livres sacrés, et de ne pas s'abandonner aux plaisirs des sens. — Soigner les bestiaux, donner l'aumône, sacrifier et étudier les livres saints (sous la direction d'un brahmane), faire le commerce, prêter à intérêt, labourer la terre, sont les fonctions allouées au vaïçya, laboureur et marchand. — Mais le souverain Maître n'assigna au çoûdra, homme de la caste servile, qu'un seul office, celui de servir les classes précédentes sans leur porter envie. »

Ces quatre stances offrent en abrégé un tableau complet de la nation hindoue, civilisée, autant qu'elle le sera jamais, quelques siècles après son établissement dans les régions que l'on a nommées depuis l'Inde centrale, et mille ans au moins avant notre ère. Le premier et le plus important des privilèges conférés au brahmane par le Créateur sera l'étude et l'enseignement des vé-

das, et par ce seul fait il prend place à la tête de la société à laquelle il communiquera la vie intellectuelle et spirituelle. Le guerrier étudiera aussi, mais sous la direction du prêtre, qui se constitue son précepteur et son guide. Il est également permis au marchand, au banquier, au laboureur, à l'artisan, de se faire lire et expliquer les saintes écritures ; mais les divers travaux de ces professions laisseront-ils à ceux qui les exercent le temps nécessaire pour devenir fort habiles ? L'homme de la troisième caste a le droit de s'instruire ; reste à savoir s'il en a les moyens et la possibilité. Quant au çoûdra, il a reçu en partage l'abjection, l'ignorance et aussi la résignation, dont le christianisme a su faire l'une des plus hautes vertus de l'humanité. On ne peut pas appeler le pauvre çoûdra un enfant déshérité de la grande famille indienne, car il n'en fait pas partie ; il lui est même défendu d'acquérir des richesses superflues, parce que « le çoûdra devenu riche, ne connaissant point les textes sacrés et cessant d'être docile aux instructions de ses maîtres spirituels, vexe les brahmanes par son insolence. »

Il reste donc, à vrai dire, trois castes, toutes les trois héréditaires, reconnaissant toutes les trois la loi védique : au premier rang, le prêtre ; au dernier, le peuple actif et laborieux, l'industriel, le commerçant, le navigateur tous ceux qui font vivre et prospérer la nation ; au centre, le guerrier-roi, qui écoute la parole divine et administre la justice humaine. En principe, ces trois castes ne sont guère autre chose que les trois ordres de l'ancienne monarchie française, et pour condamner d'une façon absolue l'exclusion du çoûdra, il faudrait savoir si ceux que l'on a désignés par ce nom n'étaient pas, dans le principe, de véritables sauvages, grossiers, impossibles à civiliser, enclins à se cacher dans les forêts avec les bêtes fauves. Tout porte à croire que les

serfs dont il est fait mention sous le nom de çoûdra furent les aïeux de ces barbares dont la race subsiste encore dans l'Inde, et qui se sont retirés jusque sur le sommet des montagnes pour se soustraire à la conquête et à l'influence civilisatrice des Aryens. Il y en eut qui acceptèrent le joug de la domesticité ; d'autres résistèrent, et prirent la fuite après avoir été vaincus.

Cette première distinction des castes est assez largement tracée ; elle semble plutôt exprimer un fait que l'imposer. Avec le temps cependant, elle devint une loi, et, qui plus est, une loi tyrannique, puis finalement un dogme. À mesure qu'on avance dans la lecture du code de lois de Manou, on voit les brahmanes se faire la part du lion dans le partage des droits. Ils regagnent en autorité morale, par l'exercice du pouvoir spirituel, tout ce qu'ils accordent aux rois de puissance temporelle. Quel naïf exemple de vanité et d'arrogance éclate dans ce distique où le législateur expose à grands traits encore, et comme en passant, la hiérarchie et la valeur des castes : « Que le nom du brahmane, par le premier des deux mots dont il se compose, exprime la faveur propice ; celui du kchattrya, la puissance ; celui du vaïçya, la richesse ; celui du çoûdra, l'abjection ! » Ne semble-t-il pas qu'on entende un descendant des vieilles familles brahmaniques, dont la généalogie remonte au temps des védas, s'écrier du fond du sanctuaire : C'est moi qui protège le fort ; c'est par ma permission que l'homme intelligent et laborieux amasse des richesses, que le pauvre se prosterne devant ses maîtres et qu'il ne se montre qu'à genoux ! — Voilà l'orgueil de la caste dans toute sa crudité et poussé jusqu'à l'adoration de soi-même. On se demande comment des peuples intelligens ont pu subir une pareille doctrine : c'est que cette doctrine abaissait d'abord le pouvoir royal. En le subordonnant à la loi révélée, elle opposait une barrière aux

emportemens de la force brutale ; enfin elle établissait l'égalité des hommes devant la justice divine, en les montrant tous sortis des divers membres du même Dieu. Pour exprimer clairement cette pensée, Manou a recours à l'allégorie et il dit : « Or, pour l'accroissement des mondes, de sa bouche, de son bras, de sa cuisse, de son pied, le souverain Maître tira le brahmane, le kchattrya, le vatçya et le çoûdra. »

La bouche du souverain Maître, c'est la parole révélée, et elle reste bien au-dessus du bras qui ne peut faire autre chose qu'exécuter l'action qui lui est commandée par la pensée ; la parole demeure libre insaisissable, d'essence divine comme l'âme dont elle exprime la volonté. Y a-t-il une aussi grande différence entre les membres qui composent le corps social représenté ici par l'image de Brahma ? Non, certes, et si on laisse de côté l'interprétation littérale de l'allégorie contenue dans la stance de Manou que nous venons de citer, une explication plus large et plus élevée se présente à l'esprit. On y reconnaît cette vérité : la pensée qui conçoit vaut plus que le bras qui exécute ; le courage et le dévouement à la patrie valent plus que la richesse ; la richesse produite par un travail intelligent et assidu l'emporte sur le travail machinal et qui n'exige aucun effort de pensée. Cette interprétation, qui dut être celle des anciens sages, ne convient ni à Manou, ni aux brahmanes, qui cherchent dans son code de lois la sanction de leurs privilèges exorbitans. L'image employée par le législateur n'a pas cessé d'être prise au propre. Ainsi le Vichnou-Pourâna, écrit sous l'influence du principe des trois qualités ou de la triade, explique d'une manière presque identique la création des castes : « Au commencement, comme Brahma, dont la méditation est la vérité, désirait créer le monde, alors s'élancèrent de sa bouche des êtres spécialement doués de la qualité de la bonté ;

d'autres sortirent de son sein, pénétrés de la qualité de la passion ; d'autres de ses cuisses, dans lesquels la passion et les ténèbres dominaient, et d'autres de ses pieds, dans lesquels êtres les ténèbres prévalaient. Ce furent dans leur ordre successif les êtres des quatre castes. »

Les pourânas, qui se répètent les uns les autres, en ce qui touche au dogme, avec de légères variantes avec cette différence surtout que la supériorité sur les autres dieux est attribuée à celui qui donne son nom à chacun de ces poèmes, les pourânas sont d'accord sur la création des castes. Ainsi dans le Matsya-Pourâna on lit : « Et Varnadéva (Civa), qui est le bienheureux, créa de sa bouche les deux-fois nés. » Dans le système de la triade, Civa n'est rien moins qu'un créateur, puisqu'il est chargé de la destruction des mondes ; mais ne demandons point aux pourânas la logique ni la déduction rationnelle des idées. Vichnou, étant à son tour le dieu qui conserve ; le dieu qui s'incarne pour sauver l'humanité en péril, ne peut pas non plus avoir créé les mondes ni les castes : cependant la création des castes par Vichnou se trouve mentionnée en termes précis dans la Bhagavadguitâ, le plus mystique et le plus mélancolique de tous les textes sacrés de l'Inde. Au moment où Krichna, incarnation de Vichnou, conduisant le char d'Ardjouna, son disciple préféré et son ami de cœur, lui explique le dogme de l'inutilité des œuvres, qui est la base du djoguisme (c'est-à-dire de l'union intime avec la Divinité par la méditation), ces paroles orthodoxes sortent de sa bouche : « L'ensemble des quatre castes a été créé par moi avec les qualités et les devoirs qui concernent chacune en particulier. »

Toutes les sectes sont donc d'accord pour admettre et proclamer la distinction des castes. Le bouddhisme lui-même, qui re-

connaissait l'égalité des hommes en les déclarant tous aptes à se fondre dans le grand tout, le bouddhisme, qui n'avait point l'orgueil de la nationalité ni le mépris des étrangers, n'attaque jamais ce principe, si contraire à sa doctrine. Nous en avons une preuve dans un passage de l'Introduction à l'Histoire du Bouddhisme indien, de ce livre qu'on aime à citer, car M. Eugène Burnouf y a mis toute sa science et toute la finesse de son rare esprit : « C'est là un point (le régime des castes) que, suivant la remarque de M. Hodgson, aucun auteur bouddhiste n'a jamais contesté. Les noms de ces castes sont cités à tout instant, et leur excellence est tellement bien établie, qu'elle est admise par Çâkya (Bouddha) lui-même, ainsi que par ses disciples, et qu'elle ne devient l'objet d'observations spéciales que quand elle fait obstacle à la prédication de Bouddha. »

Le régime des castes était donc devenu dans l'Inde un dogme incontesté, et qu'aucune secte, aucune réforme n'osait attaquer. À peine le fait avait-il été admis par la tradition, que les législateurs le consacrèrent à l'envi, et en tirèrent les conséquences les plus extrêmes Le code de lois attribué à Manou semble marquer le moment précis où s'accomplissait légalement cette division des classes du peuple hindou. L'auteur de cet ouvrage vénéré, qui pourrait bien être l'œuvre collective de la caste sacerdotale y s'applique à consolider par tous les moyens possibles la clé de voûte de l'édifice social, qui repose tout entier sur le brahmanisme. Les brahmanes, on le sait, tirent leur nom de Brahma, qui produisit la révélation et forma ensuite les mondes, comme il est dit dans le Bhagavat-Pourâna : « Les védas naquirent du dieu créateur aux quatre visages qui méditait un jour ainsi : Comment créerai-je l'ensemble des mondes ? — Tel qu'il existait autrefois. » En leur qualité de premiers-nés du Créateur, les brahmanes sont

donc les incarnations de la parole révélée, les fils du Verbe divin, ce verbe lui-même. C'est la le principe de leur supériorité ; Manou le dit formellement : « C'est la production du brahmane, et nulle autre, qui est le corps visible, la forme sensible et impérissable de la loi, car il a été formé pour la loi et pour l'identification avec Brahma. »

De même que les védas ont été créés avant les mondes, de même aussi le brahmane, qui est le véda incarné, a été créé par la pensée du Dieu suprême avant les autres hommes et pour les conduire. Cette priorité de création deviendra le germe de toutes ses prérogatives, le point de départ de toutes ses usurpations. L'enseignement de la parole divine, pour lequel il a été mis au monde, ne sera plus le seul apanage du brahmane. Venu le premier sur la terre, il en sera déclaré le maître absolu, le souverain seigneur. Dans le fils aîné de Brahma, l'élément humain a disparu ; il ne reste plus que le dieu, le verbe personnifié dans une caste tout entière, se transmettant par l'hérédité ce caractère sacré et inviolable. Tel est le sens parfaitement clair du texte de Manou : « Parce qu'il est né du membre le plus noble, parce qu'il est l'aîné, et aussi parce qu'il possède la sainte écriture, le brahmane est, de par la loi et à l'exclusion de tout autre, le seigneur de cette création. — Le brahmane, en venant au monde, est placé au premier rang sur cette terre ; souverain seigneur de tous les êtres, il doit veiller à la conservation du trésor de la loi. » Pour veiller à la conservation du trésor de la loi, il n'était peut-être pas indispensable que le brahmane fût proclamé souverain seigneur du sol et des êtres qui l'habitent. On pourrait penser qu'il s'agit seulement de supériorité morale et de puissance spirituelle ; le distique suivant vient lever tous les doutes : « Tout ce que ce

monde renferme est la propriété du brahmane ; par sa primogéniture et par sa naissance, il a droit à tout ce qui existe. »

Jamais le droit d'aînesse n'a été interprété d'une manière aussi large et aussi absolue. Les autres castes n'existent donc que sous le bon plaisir du brahmane, et les rois eux-mêmes ne sont que ses délégués. Les devoirs que lui impose sa haute, position ressemblent encore à des prérogatives : ce sont « l'étude et l'enseignement du véda, l'accomplissement du sacrifice, la direction des sacrifices offerts par d'autres… » Cependant on ne peut mettre en pratique des abstractions, et la parole même révélée, le texte le plus sacré, le plus respecté, ne peuvent empêcher que les sociétés ne se développent. Les fictions disparaissent, ou du moins pâlissent et s'effacent ; la réalité se montre. Maître et précepteur de la nation entière, guide spirituel des rois prêtre appelé dans les familles pour accomplir les cérémonies religieuses, le brahmane ne peut garder entre ses mains le pouvoir temporel. Si la terre lui appartient tout entière, les autres hommes en cueillent cependant les fleurs et les fruits ; ils en prennent possession librement, par contrat légal, sans sa permission. Il y a plus, les brahmanes qui recevaient des domaines en apanage ont pris soin de conserver, gravés sur des plaques de métal, les titres de ces concessions connues dans l'Inde anglaise sous le nom de grants of land, d'où il faut conclure que si les premiers-nés de la création sont légitimes possesseurs du sol, Brahma a chargé les rois de leur distribuer ses bienfaits.

L'art, qui exprime la tradition à sa manière, nous représente la véritable physionomie du brahmane dans l'image bien connue de Vrihaspati, qui exerce les fonctions de précepteur spirituel auprès des dieux, comme les deux-fois-nés auprès des rois. Vrihas-

pati est assis sur un lotus ; il a quatre bras : l'une des quatre mains tient un chapelet, symbole de la prière, l'autre un plat pour recevoir les aumônes ; la troisième porte une massue, la quatrième fait le geste d'enseigner. La massue que porte Vrihaspati n'est point celle d'Hercule : elle ne suffit pas à donner au brahmane l'aspect terrible d'un maître tout-puissant ; à peine représente-t-elle la justice divine menaçant l'impie qui s'écarte de la droite voie. Le pouvoir temporel ne réside donc point entre les mains du brahmane. Si, par l'influence de sa parole et de ses enseignemens, il exerce une action plus ou moins considérable sur la conduite des rois et sur la destinée des peuples, toujours est-il que le législateur ne lui a point confié le gouvernement de la nation hindoue. Quelles sont donc, hors de la légende et dans la vie pratique, ses fonctions réelles ? comment vit et à quoi s'occupe dans notre temps cette caste nombreuse, qui, s'accroissant de siècle en siècle, ne pouvait plus fournir à chacun de ses membres l'occasion d'exercer ses hautes prérogatives ?

L'Inde est fractionnée en une foule de petits états gouvernés par autant de princes qui tous ont une petite cour. Près de ces râdjas, les brahmanes remplissent plus d'une fonction importante ; ils sont chapelains, prêtres de famille, ministres, conseillers auliques (comme on dirait dans les petits états d'Allemagne), astrologues, empiriques, précepteurs, secrétaires. Partout où il y a place pour la pensée ou pour la parole, ils paraissent au premier rang. Ces hautes positions viennent-elles à manquer, la loi ancienne leur ouvre une foule de carrières secondaires qu'ils peuvent embrasser sans déroger. Le cas de détresse, c'est-à-dire les circonstances majeures qui mettent le brahmane dans l'impossibilité d'étudier et d'enseigner, de sacrifier ou de desservir les temples tout le temps de sa vie, a été prévu par Manou lui-

même, et de nos jours la caste privilégiée en a été réduite à mettre bien souvent en action ce passage du texte sacré : « Mais si un brahmane ne peut vivre en s'acquittant de ses devoirs… » oh ! alors il sera soldat, marchand, laboureur même, tout ce qu'il pourra, excepté serviteur à gages. Il vendra toute sorte d'objets, excepté les sucs végétaux, les tissus de chanvre, le riz cuit, les graines de sésame, les pierres, le sel, le bétail, les étoffes rouges, les tissus de lin ou de laine ; les fruits les racines, les plantes médicinales, l'eau, les armes, le poisson la viande, etc., et l'énumération se poursuit ainsi à l'infini. En vérité, on ne voit guère ce qu'un brahmane peut exposer en vente dans sa boutique. Reste le commerce des métaux et des pierreries, et celui des étoffes de soie. Aussi rencontret-on beaucoup de brahmanes banquiers, changeurs, et même marchands de foulards. D'autres, prenant à la lettre ces mots de Manou : « que le brahmane, en cas de détresse,… vive en remplissant les devoirs d'un kchattrya ou guerrier, » endossent l'habit de cipaye et vont guerroyer sous les bannières de l'Angleterre, au son du fifre et du tambour. Ils savent que l'art militaire, enseigné aux anciens guerriers par des sages de la caste sacerdotale, était une science révélée, connue sous le nom de dhanour-veda, véda de l'arc. L'arc n'étant plus en usage, ils apprennent le maniement du mousquet, tant aux exercices que dans le Soldier's Manual, rédigé en anglais et en hindi par un officier supérieur de l'armée britannique instruit et brave, mutilé au siège d'Agra. Puis, comme le nom de cipaye s'applique aussi au gardien, armé ou non armé, d'une maison princière ou particulière, le brahmane, en quête d'une profession qui le fasse vivre, ira se réfugier dans la loge d'un concierge. Dès-lors ses fonctions sont bien simplifiées : il ouvre et ferme les deux battans d'une porte cochère, annonce les visites en frappant sur le gong, et sa-

lue les maîtres qui passent ; mais dans son humble condition, il est brahmane encore. Le cordon d'investiture, qu'il porte en sautoir et laisse flotter à dessein sous sa tunique, telles sont les armoiries qui témoignent de la noblesse de sa race. Dès le matin, avant qu'aucun importun, marchand de lait, porteur d'eau ou valet de chiens, soit venu heurter au portail, le brahmane concierge, retiré dans sa loge, fait ses ablutions en récitant les prières consacrées. S'élevant par la pensée jusqu'au Dieu créateur qui l'a fait sortir de sa propre bouche, il se console bien vite de la position inférieure ou le sort l'a jeté ; il n'accuse point la destinée, il ne porte point envie à la richesse de celui qui l'emploie. Dès que sa toilette est achevée, il redresse sa moustache et se tient fièrement debout, appuyé sur sa baguette, dans l'attitude de ces statues parfois si belles qui gardent l'entrée du sanctuaire dans les temples et portent, comme lui, le nom de gardien de la porte (dvara-pâla).

Le cipaye et le concierge par circonstance représentent les brahmanes pauvres qui n'ont pu pousser leurs études assez loin pour se servir de leur plume. L'honorable compagnie offre à ceux qui possèdent quelque instruction des emplois divers, parfois très lucratifs et avidement recherchés. Les plus habiles, attachés aux bibliothèques, relisent, corrigent et copient des manuscrits. D'autres, qui connaissent très bien la langue anglaise, même le français, travaillent dans les administrations publiques, dans les bureaux de poste ou bien chez les négocians, à l'état d'écrivains et de commis. Tout le jour ces derniers font courir leur calame sur les feuilles d'un registre ; contraints de vivre durant de longues heures éloignés du commerce des livres saints qui devraient faire l'objet de leur étude assidue, on les voit, dès que le signal du re-

pos est donné, retourner en hâte dans leurs demeures pour reprendre le cours de leur existence hindoue et brahmanique.

Mais les plus heureux de toute la caste je dirais volontiers les plus heureux habitans de la plus belle partie de l'Asie, ce sont les brahmanes placés entre les conseillers de rois et les écrivains de bureaux, ceux qui vivent en pleine campagne autour de quelque magnifique pagode dont les revenus suffisent à leurs besoins. Dans ces retraites charmantes, rien d'étranger, rien d'européen et d'hostile à leur croyance ne vient blesser leurs regards. Réunis en grand nombre aux pieds des idoles qu'ils desservent, égaux entre eux, imbus des mêmes idées et des mêmes préjugés, ils vivent avec leurs femmes et leurs enfans dans le plus tranquille far-niente, éclairés par un soleil de feu, rafraîchis par une ombre opaque et par les eaux de larges réservoirs. Les grandes fleurs odorantes qui s'épanouissent dans les jardins pour le service du culte, ils vont avant l'aurore les cueillir de leurs mains quand elles exhalent tous leurs parfums sous l'influence de la rosée des nuits. Les beaux fruits qui sont offerts chaque jour à la divinité de granit dans son sanctuaire mystérieux, ils se les partagent et les portent à leurs enfans, qui les saisissent avec avidité, comme l'oiseau qui donne la becquée à ses petits. À l'heure où le soleil vertical répand sur la terre des torrens de feu, quand il n'y a plus d'ombre autour des hauts portiques à sept rangs de bas-reliefs, ils descendent au bord des étangs en se glissant pour dormir sous les manguiers au feuillage épais. Tout humides encore du bain qu'ils ont pris en se plongeant dans l'eau des réservoirs marbrée de lotus bleus, ils rêvent au Dieu qui a créé toute cette puissante nature, au Dieu dont ils sont les premiers-nés, qui leur a donné en partage l'amour de la retraite et de la vie frugale, avec un immense orgueil pour s'admirer, une vanité à toute épreuve pour

n'envier le sort de personne. Absorbés dans le doux sommeil de la contemplation, ils entendent la marche harmonieuse des mondes qui roulent dans l'immensité, s'unissant par la pensée à tous les êtres supérieurs parmi lesquels ils se rangent complaisamment. Au soir, quand la fraîcheur ranime la vie partout languissante, l'heure de l'offrande réunit les officians autour de l'idole. Alors aussi résonne la conque marine pareille au beuglement des taureaux, voix sonore et même terrible, qui semble celle des grands bœufs de pierre accroupis sous un reposoir en face du sanctuaire. Rien ne manque donc à ces brahmanes de campagne, dotés par l'état et insoucians de l'avenir. Ils ont le repos, premier des biens dans les climats dévorans où l'activité humaine perd le ressort de son énergie ; ils ont la satisfaction d'eux-mêmes, le libre exercice des facultés de l'âme et de l'esprit, et toutes les aises de la vie primitive. Non, rien ne leur manque en apparence, et pourtant, quand on les surprend dans l'intimité de leur existence païenne, on voit que dans ces âmes magnétisées et assoupies par le panthéisme, consumées par l'orgueil, il n'y a place que pour l'égoïsme. Le monde périrait autour d'eux, que leurs cœurs s'ouvriraient à peine à la pitié, car la charité est un mot vide de sens pour eux, et à la vue du christianisme, qui s'étend partout et envahit l'Asie, ils ne demandent pas même : Quid est veritas !

Le brahmane est donc partout dans la société hindoue ; mêlé à tous les rangs, à toutes les classes, mais demeurant toujours lui-même, il représente la tradition vivante, le culte ancien. La loi védique s'est personnifiée en lui ; par lui aussi, elle se perpétue immuable à travers les siècles. Jamais il n'exista chez aucun peuple une aristocratie aussi puissante ; la pauvreté ne lui fait rien perdre de sa noblesse, elle s'éternise en quelque sorte par l'hérédité, ne perdant rien de ses privilèges, qui sont consacrés par la

loi civile et sanctionnés par la loi religieuse. Elle est le lien qui unit en une même nation les divers peuples de l'Inde. Qu'on la supprime, qu'elle vienne à disparaître, et les populations répandues des rives de l'Indus à celles du Gange, de l'Himalaya à Ceylan, cesseront tout à coup de marcher dans la voie qu'elles suivent depuis trois mille ans. La civilisation européenne fera des progrès rapides, et l'on verra, spectacle étrange assurément, les nations de l'Occident redonner la vie à cette race asiatique, ingénieuse, vive et sensible, avec laquelle elles ont tant d'affinités de langage qu'on en doit conclure une communauté d'origine.

Immédiatement au-dessous de la caste sacerdotale, qui est la tête et l'âme de la société indienne, se place la caste militaire, — celle des kchattryas, — qui en est le bras et le cœur. La loi écrite par les brahmanes n'a point confié à ceux-ci le gouvernement direct des peuples : le deux-fois-né, qui possède la toute-puissance spirituelle et morale, qui règne sur la création entière, n'a pas besoin d'exercer le pouvoir temporel pour rehausser la dignité de sa race ; il est né avec l'auréole au front, et c'est lui qui, pour faire respecter la loi dont il est l'emblème, met le sceptre dans la main du guerrier, devenu roi par l'onction sacrée. Le roi sera donc le délégué du brahmane, comme celui-ci est le délégué du Dieu créateur. Les devoirs du prince se trouvent d'ailleurs parfaitement et noblement résumés dans cette stance du code des lois de Manou : « À ce kchattrya le Créateur imposa pour devoirs de protéger les peuples, de faire l'aumône, d'offrir le sacrifice, de lire les saintes écritures. »

Ces trois mots, protéger les peuples, doivent être pris dans l'acception la plus large. Ils signifient que le roi est tenu de rendre la justice, de châtier les méchans, de récompenser les

bons, de s'appliquer à faire à propos la paix et la guerre, d'étendre aussi loin qu'il le pourra l'influence de l'idée brahmanique, d'écarter de ses états les peuples étrangers, les peuplades sauvages rebelles à toute civilisation, de sacrifier son repos et même sa vie pour assurer à ceux qui s'abritent sous son autorité l'entier et paisible accomplissement de leurs travaux et les pratiques de leur culte. Les rois seront donc les protecteurs de leurs peuples, comme le pasteur l'est de son troupeau. Possesseurs de grands biens, disposant de riches trésors, ils répandront des aumônes abondantes parmi tout ce peuple de brahmanes voués au service des temples ou à la vie contemplative, groupés autour du palais ou dispersés dans les campagnes, et qui, n'étant pas censés prendre souci des choses de ce monde, vivent des largesses royales. C'est ainsi qu'ils feront l'aumône, et ils offriront des sacrifices pour eux, pour le peuple, pour la prospérité du pays, donnant à leurs sujets l'exemple de la piété, et faisant de constans efforts pour que le culte se maintienne dans sa splendeur et dans sa dignité. Ils liront les saintes écritures où sont consignés les dogmes de la religion brahmanique, mais sans se permettre de les interpréter et sous la direction de leurs précepteurs spirituels : c'est par là surtout qu'ils manifesteront à l'égard de la caste supérieure la docilité qui leur est recommandée comme un acte de vertu.

Le dieu suprême n'a donc point conféré aux kchattryas le pouvoir royal pour faire d'eux des mortels livrés à la paresse, enivrés d'orgueil, toujours prêts à se placer au-dessus des lois. Ils n'ont point été mis sur le trône pour régner au milieu de la pompe et du luxe, pour absorber à leur profit les deniers de l'état, mais pour maintenir l'ordre au milieu de ce monde sans cesse troublé par la perversité des hommes. Leur origine est divine aussi, mais

à un degré moins élevé que celle des brahmanes. Ceux-ci, nés de la bouche de Brahma, sont comme les émanations du dieu suprême, du dieu créateur qui a donné la vie aux êtres par sa parole ; les rois procèdent simplement des dévas, ou divinités secondaires. Mettant de côté l'image dont il s'est servi une première fois quand il a fait sortir les rois des bras du Créateur, Manou parle de leur nature en des termes vraiment admirables : « Ce monde, privé de rois, serait de tous côtés bouleversé par la crainte. Aussi, pour la conservation de tous les êtres, le Seigneur a créé le roi,— en prenant des particules éternelles de la substance des huit gardiens du monde, qui sont : Indra, le dieu de l'éther ; Anila, le dieu du vent ; Yama, dieu de la justice et juge des morts ; Soûrya, le soleil ; Agni, le dieu du feu ; Varouna, le dieu des eaux ; Tchandra, le dieu Lunus des Latins ; Koûvéra, le dieu des richesses. — Et c'est parce que le roi a été formé de particules tirées de l'essence des principaux dévas, qu'il surpasse en éclat tous les autres mortels. »

On n'a jamais fait un plus magnifique portrait de la royauté. Celui qui en est revêtu prend place bien au-dessus des autres mortels, parmi les dieux qui protègent et gouvernent le monde, au milieu des dévas, ministres des volontés de la Divinité suprême, dont il résume en lui-même l'éclat et la puissance. Voilà bien le génie poétique de l'Inde, abusant du symbolisme et substituant à la nature humaine l'image qu'il a évoquée pour peindre et fixer sa pensée. Étant admise la fiction qui fait du brahmane le verbe vivant, on doit reconnaître qu'il y a dans cette peinture du guerrier devenu roi une corrélation d'idées parfaitement logique. Le kchattrya, armé de la puissance temporelle, représente Jupiter la foudre en main, tandis qu'à l'arrière-plan, et au-dessus de lui, plane le dieu invisible et immuable, le Destin, celui que les Hin-

dous ont appelé Brahma qui existe par lui-même (svayambhoû). Cette comparaison, qu'il a prise au propre, Manou la poursuit avec une énergie croissante : « Un roi, même enfant, ne doit pas être méprisé par quelqu'un qui dirait : C'est un simple mortel ! car sous cette frêle enveloppe se cache une divinité terrible et douée d'une grande majesté. » Et la majesté royale devient, dans la pensée du législateur, une flamme divine et vengeresse qui sait reconnaître et atteindre le coupable : « Le feu ne brûle que l'homme qui s'en approche imprudemment ; mais le courroux d'un roi consume toute une famille, avec ses troupeaux et ses autres biens. »

Comment le kchattrya-roi manifestera-t-il la redoutable majesté qu'il recèle en lui-même ? Quelle arme les dieux dont il est formé ont-ils mise entre ses mains pour confondre l'iniquité et intimider les méchans ? Cette arme, Manou, le législateur inspiré, l'a nommée le châtiment, et il la décrit ainsi dans des stances pleines de vigueur et d'éclat : « Le châtiment est un roi plein d'énergie ; il est un administrateur habile, un juge dispensateur de la loi... Le châtiment gouverne le genre humain, le châtiment protège, le châtiment veille quand tout dort ; le châtiment est la justice, disent les sages. » Puis tout aussitôt, confondant en une même image le roi formé de la substance des huit gardiens du monde avec le châtiment, qui est en réalité la justice éternelle frappant les méchans pour mieux protéger les bons, le législateur ajoute : « Si le roi ne châtiait pas sans relâche ceux qui méritent d'être châtiés,... la corneille viendrait becqueter l'offrande du riz, le chien lécherait le beurre clarifié, il n'existerait plus de droit de propriété ; l'homme du rang le plus bas prendrait la place de l'homme de la classe la plus élevée. — Le châtiment régit tout le genre humain, car un homme naturellement vertueux se trouve

difficilement. C'est par la crainte du châtiment que le monde peut se livrer aux jouissances qui lui sont allouées. » Les anciens sages de l'Inde ne croyaient donc point, comme quelques philosophes modernes, que l'homme en arrivant en ce monde est de sa nature essentiellement bon, et que la civilisation le déprave au lieu de l'améliorer.

Dans cette société indienne, où l'idée religieuse tient tant de place, le plus grand des désordres, le signe le plus manifeste de l'anarchie, c'est la profanation des choses saintes, représentée par deux animaux immondes, la corneille et le chien, s'approchant de l'offrande pour la souiller, ou, si l'on veut, les gens ignorans et dégradés s'ingérant dans les cérémonies du culte au mépris des lois anciennes. En effet, là où la loi religieuse cesse d'être respectée, là où il n'y a plus de foi, les lois civiles perdent toute leur efficacité ; le droit de propriété cessant d'exister, il n'y a plus de nation, mais seulement des hommes armés les uns contre les autres, toujours en guerre, se disputant leur proie comme les vautours et les chacals, qui ne vivent pas en société, quoiqu'ils volent et marchent par bandes nombreuses. Enfin les rangs sont confondus, l'état, privé de toute direction, ne tarde pas à périr, et le genre humain retourne à la barbarie. Voilà pourquoi le châtiment a été placé dans la main du roi, comme la foudre que lance du haut des cieux le Jupiter tonnant, et le châtiment s'exprime en sanscrit par le mot danda, qui signifie bâton. Sculpté avec art ou fait des métaux les plus précieux, et devenu le sceptre, emblème de la royauté, ce bâton n'en demeure pas moins le symbole de la répression. C'est donc le bâton qui régit le genre humain, et après l'avoir personnifié par une de ces images familières au génie indien, le législateur, oubliant celui qui le porte, en fait un être redoutable, une divinité revêtue d'un corps, plus puissante que le

roi même dont il est l'attribut. Il l'appelle le châtiment, « à la couleur noire, à l'œil rouge, qui vient détruire les fautes des hommes,... doué de l'énergie la plus puissante qui existe en ce monde, difficile à soutenir pour ceux dont l'âme n'a pas été fortifiée par l'étude des lois, et capable de détruire avec toute sa race un roi qui s'écarterait de son devoir... »

Àla place du châtiment ainsi personnifié, mettez l'homme que la société charge de l'appliquer de sa propre main, et vous aurez à peu près la pensée fondamentale que l'auteur des Soirées de Saint-Pétersbourg a si vigoureusement exprimée « dans son idéal mystique et moscovite du pouvoir absolu, » comme le disait naguère un illustre académicien. Il y a donc du mysticisme dans la législation des Hindous ? Cela n'est pas douteux ; c'est dans le silence des forêts, dans le calme de la vie contemplative, que les sages des temps primitifs ont préparé le code des lois qui régissent l'Inde. Cherchant à se rapprocher de Dieu par une constante méditation, ils n'ont vu dans la société tout entière qu'une agglomération de familles humaines qui doivent tendre par des moyens divers à un but unique, l'accomplissement des devoirs qui conduisent l'homme à la délivrance finale ; mais comme la raison ne suffit pas aux plus sages pour percer le mystère des destinées de l'humanité, comme les philosophes de l'Inde, cherchant à expliquer l'impossible, se prenaient eux-mêmes au mirage de leurs pensées, il en est résulté que l'allégorie a été présentée par eux sous une forme qui est devenue sensible, tant ils l'avaient fixée avec énergie, comme une ombre qui passe et qu'on craint de laisser échapper. Ainsi le châtiment, que le législateur nous a montré sous une forme si terrible et si menaçante, ressemble trait pour trait au dieu de la mort, Yama, nommé aussi le roi de la justice (dharmarâdja). Les poètes ont dé-

peint ce juge des morts sous l'apparence d'un homme grand, robuste, aux vêtemens rouges, au visage noir, à l'œil couleur de sang, plein d'un éclat pareil à celui du soleil, et tenant à la main un nœud coulant qui lui sert à lier et à emporter vers le sombre empire l'âme des mortels.

Cependant cette puissance cachée sous la forme du châtiment, qui peut s'insurger contre la main maladroite ou malintentionnée qui l'applique sans discernement, n'est pas un mythe ni une abstraction. Si le texte ne la fait pas toucher du doigt, les commentateurs la désignent clairement par un mot facile à comprendre. C'est la colère des sujets, nommée aussi la colère des pouvoirs de l'état. Ces pouvoirs de l'état, quand ils s'irritent, quand ils se sentent opprimés ou exposés à la tyrannie, font mourir le roi ; ils le tuent comme la foudre. Suit-il de là que le législateur, après avoir déifié la royauté, veuille glorifier l'insurrection et conseiller aux peuples la révolte ? Non pas précisément : il laisse entendre aux rois que la caste des brahmanes veille au maintien de la justice et à l'observation des lois, et qu'elle peut, quand il lui plaît, déchaîner contre eux la fureur populaire. Et dans ce cas le prince régnant n'est pas seul précipité du trône ; il ne meurt pas seul, sa déchéance et sa mort entraînent parfois la ruine et la destruction de toute sa race. Cette théorie ne serait qu'une vaine menace si jamais elle n'avait été appliquée, mais les brahmanes l'ont maintes fois mise en pratique, et ils ont consigné ces preuves éclatantes de leur pouvoir sur les guerriers dans des légendes curieuses que la lutte des deux castes nous offrira l'occasion d'étudier.

Tout absolue qu'elle paraisse être au premier aperçu, la royauté, chez les Hindous, se trouve, on le voit, singulièrement tempé-

rée par la loi brahmanique. Le prince qui nous a été montré d'abord comme une émanation des huit dieux gardiens de l'univers, comme un soleil radieux à l'éclat incomparable, se réduit peu à peu aux proportions d'un simple mortel exposé à la colère de ceux qu'il gouverne. Un conseil, composé en grande partie de brahmanes, siège à ses côtés, et le dirige en toute occasion. Entouré de séductions, le souverain devra s'appliquer à dompter ses passions, à réprimer les désirs des sens. Chargé de toutes les affaires de son royaume, il sera tenu de connaître tout ce qui se rapporte au commerce, aux arts, aux travaux de l'agriculture. L'emploi de sa journée a été réglé par la loi d'une façon rigoureuse ; il se lèvera matin, saluera les brahmanes dès le point du jour, travaillera avec son conseil, recevra les plaintes de ses sujets, inspectera les troupes, mangera modérément, et ne s'oubliera pas pendant de longues heures dans l'appartement de ses femmes. Il sera à la fois l'homme le plus instruit, le plus pieux de son royaume, le mieux réglé dans les détails de sa vie. Voilà pour les affaires du dedans ; mais dans celles du dehors, sa conscience prendra une singulière élasticité. Par ses ambassadeurs, il entretiendra avec les puissances voisines des relations suivies ; par ses espions, il saura ce qui se passe dans les cours étrangères, et essaiera par tous les moyens possibles d'y semer la division. Le roi, qui doit avoir toutes les vertus, ne négligera rien pour séduire les ministres de ses voisins. Il aura hors de chez lui et dans ses propres états des émissaires passés maîtres dans l'art de tromper, qui espionneront ses sujets de toutes les classes, et jusqu'aux espions eux-mêmes ; il s'étudiera à tirer parti des vices des hommes, à exploiter leur amour des richesses, leurs plus mauvais penchans, à flatter leur orgueil, à les corrompre enfin, de telle sorte que la grandeur de son royaume se compose de toutes les

faiblesses et de toutes les dépravations des peuples ennemis ou alliés ; voilà ce que l'on nomme dans l'Inde la politique des princes. Voilà comment, tout en faisant les plus grands efforts pour arriver à la sagesse, je dirais presque à la sainteté, le souverain d'un royaume de l'Inde pratiquera le mensonge autour de lui, et poussera au mal, sans dégoût et sans remords, tous ceux dont les fautes lui seront profitables !

Cette doctrine de l'intérêt personnel, le code des lois de Manou l'expose avec une franchise que les commentateurs ont poussée jusqu'à l'impudence. Elle décèle un égoïsme effrayant, une absence complète de sympathie pour tout ce qui n'est pas soi, je ne sais quelle lâcheté morale formée de haine et d'envie. Combien est plus noble la physionomie du guerrier-roi, lorsque, sortant de sa capitale, où des conseillers éhontés l'entretenaient dans des habitudes d'intrigues et de mensonges, il s'avance à la tête de ses troupes pour marcher contre l'ennemi ! Il apparaît vraiment comme un souverain. Voyez-le déboucher dans la plaine au milieu des officiers qui portent le parasol et le chasse-mouche, emblèmes du pouvoir royal. Son armée est disposée en colonnes ; en tête un corps d'éclaireurs, à l'arrière-garde une troupe d'élite, au centre l'infanterie, sur les côtés les cavaliers, et aux deux points extrêmes des deux ailes les éléphans. Le roi se placera en personne vers le centre, avec ses principaux guerriers montés sur des chars. Le voilà maître de ses actions, libre d'agir et de suivre les inspirations de sa bravoure. Ne jamais fuir dans le combat, tel est le premier devoir du kchattrya qui entre en campagne. Qu'il combatte vaillamment : la mort, si elle l'atteint dans la mêlée, ne fera qu'ajouter à sa gloire en ce monde, et elle lui procurera dans l'autre un bonheur éternel, car le guerrier qui périt les armes à la main va droit au ciel. Ses soldats ne tourneront

point le dos à l'ennemi sous peine de tomber en enfer. La loi a proclamé que le guerrier assez lâche pour prendre la fuite assume sur lui toutes les fautes de son chef, et cède à celui-ci ses bonnes actions. Tout en déployant le plus brillant courage, le kchattrya de race, roi ou simple guerrier, ne restera point sourd à la voix de l'humanité. Que jamais il n'emploie des armes perfides, flèches empoisonnées, barbelées, ou enflammées ; qu'il ne frappe jamais l'ennemi renversé de son char, ou celui qui joint les mains en criant merci, ni le vaincu qui délie sa chevelure et rend les armes, ni le soldat endormi, privé de cuirasse, ou désarmé, ni le combattant qui s'abstient d'agir un instant, ni celui qui est aux prises avec un autre. Il respectera aussi celui dont le glaive est brisé, celui qui est grièvement blessé, il laissera passer avec mépris, et comme indignes de ses coups, le lâche et le fuyard. Enfin sa colère s'arrêtera devant le guerrier accablé de chagrin qui pleure la mort d'un père, d'un fils ou d'un ami étendu à ses côtés.

Homère et Virgile nous ont appris à admirer, dans les héros antiques, la générosité et la grandeur d'âme ; voilà pourquoi nous aimons à retrouver dans une antiquité plus reculée encore ces sentimens d'humanité qui témoignent d'une civilisation avancée. Après la victoire, le roi triomphant se tiendra dans les limites de l'équité et de la modération. Inaccessible au ressentiment, il fera publier une amnistie générale propre à rassurer les peuples vaincus ; il dira : « À tous ceux qui m'ont offensé en portant les armes contre moi pour le service de leur maître, je pardonne ; qu'ils ne craignent rien et retournent tranquillement à leurs travaux. » Bien loin de poser sur sa tête la couronne du prince dont le sort des armes lui a livré la capitale et les états, il la donnera à quelqu'un de la famille de celui-ci, et se contentera de lui imposer des conditions de vassalité. Il distribuera même des largesses et des

présens au peuple, au nouveau roi ou à ses conseillers ; les lois et les coutumes de la contrée continueront d'être en vigueur comme par le passé. Rien ne sera donc changé, si ce n'est le souverain contre qui la guerre a été entreprise, et la chute de celui-ci n'entraînera point la ruine de ses états. Il ne s'agit plus dans tout ceci d'une guerre de race, d'une guerre d'extermination. On ne voit point qu'il soit question de populations emmenées en esclavage ou réduites à l'état de servage par le vainqueur. La conquête de l'Inde sur les aborigènes était définitivement accomplie au temps où ces lois ont été proclamées. Le sol appartenait sans retour à la race aryenne, qui ne formait plus qu'une grande famille, souvent divisée il est vrai, mais unie dans son ensemble par le lien d'une même croyance et d'un même culte. Dans ce monde indien constitué sur des bases solides, il y avait un but que les rois poursuivaient toujours avec énergie, et qui les poussait à lutter sans cesse les uns contre les autres : imposer leur domination aussi loin que s'étendent les royaumes hindous, et conquérir le titre glorieux de Prithivi-Râdja, roi de la terre, que portait encore le dernier souverain de Delhi, détrôné par Mahmoud le Gaznévide au commencement du XI siècle.

La protection des peuples, qui est le premier devoir du kchattrya, s'accorde assez mal avec l'amour des combats. Aussi la guerre est-elle regardée comme un fléau par le législateur des Hindous, et il recommande de l'éviter par tous les moyens. — Dans les entreprises des mortels, remarque-t-il en passant, il faut toujours faire la part du destin. Et qui peut s'assurer d'avoir pour soi cette divinité inexorable ! — Mais il y a aussi dans toutes nos actions la part de la prudence et de l'habileté. Assurer la paix, affermir sa puissance par des négociations, agrandir son territoire et son influence, sans tirer l'épée, si cela est possible, telle doit

être la constante préoccupation d'un roi. Des armées bien entretenues, bien disciplinées, le feront respecter des princes ses voisins ; il lui suffira de menacer pour être craint et de parler pour être obéi. Il aura soin de choisir des alliés moins puissans que lui et qui aient intérêt à sa propre élévation. Surtout qu'il se tienne en garde contre l'ambition, qu'il ne se laisse pas séduire par la soif des conquêtes, par un vain amour de la gloire. Est-ce en faisant couler à flots le sang de ses sujets qu'un roi protège ses peuples, et qu'il mérite d'être appelé leur père ? Mais s'ils sont attaqués par un ennemi redoutable, s'il s'agit de repousser une invasion, le guerrier-roi n'écoutera plus que son courage. Ici encore, il y a place pour la prudence, et la témérité ne doit pas être prise pour synonyme de bravoure. Supposons une guerre malheureuse, une succession de revers et de défaites. Salus populi suprema lex, disait-on à Rome ; dans l'Inde, l'axiome est différent : c'est le salut du souverain qui est la loi suprême. Au fond, la même idée se retrouve, puisque chez les peuples constitués en monarchie le souverain représente au plus haut degré la nationalité d'un pays : Le prince hindou doit sacrifier d'abord ses richesses pour sauver sa famille, puis sacrifier sa famille avec ses richesses pour sauver sa personne. Serré de près par ses ennemis, abandonné de ses alliés, il risquera sa vie pour le salut de ses sujets. Le moment est venu de se conduire en héros, mais toute chance encore n'est pas perdue. On a vu de grandes armées longtemps victorieuses subitement arrêtées et vaincues par une armée plus faible réduite au désespoir. Enfin, si les dieux se déclarent contre lui, si son heure est arrivée, que le roi combatte un beau combat, et qu'il meure. Sa récompense sera la vie éternelle promise au kchattrya qui périt les armes à la main en protégeant ses peuples.

Mourir en combattant, voilà finalement le seul droit incontesté qui reste à la royauté absolue, telle que l'a faite le brahmanisme. Présenté d'abord par le législateur sous les traits d'une divinité terrible, à l'éclat enflammé, capable de consumer tout ce qui l'entoure, le roi hindou est successivement dépouillé des rayons qui composent son auréole. Sa puissance pâlit devant celle du sceptre qu'il tient à la main, devant ce bâton du châtiment qui fait trembler le monde et dans lequel se cache le dieu de la justice. L'impôt prélevé sur ses peuples grossit ses trésors, mais il n'a pas le droit de le percevoir, s'il gouverne mal, s'il ne s'applique pas sans relâche à protéger ses sujets. Que les ministres ou les employés subalternes chargés par lui de la perception des deniers de l'état oppriment la population des villes et des campagnes, et voilà que la colère du peuple va se déchaîner sur sa tête comme un ouragan qui peut le faire disparaître avec toute sa famille. La loi, qu'il n'a pas faite, et qu'il lui est interdit de modifier ou d'éluder, lui montre partout de difficiles obligations à remplir, des périls prochains ou des perspectives menaçantes. L'initiative lui est refusée dans les affaires du dedans et dans celles du dehors, et un conseil lui a été imposé tout exprès pour le diriger dans les délibérations quand il s'agit de la paix ou de la guerre. Les brahmanes l'entourent du matin au soir ; dès l'aurore, ils sont là, prêts à recevoir ses hommages ; ils l'obsèdent de leurs importunités afin d'obtenir des richesses pour eux-mêmes et pour leurs familles, qui s'établissent partout et réclament jusqu'au fond des forêts les plus reculées son appui et sa protection. On ne peut s'empêcher d'admirer le soin qu'a pris la caste brahmanique de rendre le roi assez fort pour lui procurer à elle-même le repos et la paix, et assez faible pour plier devant sa suprême autorité. Placé lui-même au-dessus de la loi commune, le brah-

mane peut braver la colère du souverain. Fût-il coupable du plus grand crime, — Manou l'a dit expressément, — le deux-fois-né ne peut jamais être puni de mort. Que le prince le renvoie hors du royaume sans le dépouiller de ses biens. C'est ainsi qu'après avoir emmaillotté la royauté dans un réseau de prescriptions contradictoires, après l'avoir faite menaçante pour les autres et docile devant eux, les premiers-nés de Brahma ont la prétention de vivre dans une sphère supérieure. Ils ont gardé les vertus de a l'âge de vérité (satya-youga), » — l'âge d'or des Grecs ; ils se sont conservés purs et inviolables à travers les révolutions qui ont amené la succession des trois autres âges, et resplendissent d'un éclat lumineux au milieu des ténèbres du temps présent.

Si les rois sont les gardiens et les protecteurs des peuples, les brahmanes peuvent être appelés les gardiens et les maîtres des rois ; mais ce rôle brillant a-t-il été toujours celui de l'aristocratie sacerdotale ? La caste privilégiée qui a dicté des lois aux populations hindoues a-t-elle, durant trente siècles, exercé sur la caste militaire une domination incontestée ? À cette question on peut répondre négativement. Et d'abord, lorsque la société aryenne commença à se constituer, le régime des castes n'existait pas. Les grandes familles qui avaient conduit sur le sol de l'Inde les tribus immigrantes fournissaient à la nation des sacrificateurs et des guerriers d'élite sortis d'une souche commune. Quand il y eut des temples, les sacrificateurs devinrent des prêtres voués exclusivement à l'exercice du culte, et le culte prit des développemens considérables à mesure que la mythologie inventait des dieux nouveaux. À mesure aussi que les populations s'accrurent, les tribus formèrent des peuples distincts, et les chefs de tribus s'appelèrent des rois. Les familles sacerdotales et les familles royales se dessinèrent donc nettement avec leurs attributions différentes et

leurs privilèges héréditaires. Dans les premières se perpétuait la tradition védique, la science du passé ; elles conservaient les élémens et les principes de la civilisation indienne, dont le reste de la nation n'avait que l'instinct. Dans les secondes, ce qui dominait, c'était plutôt l'intérêt du présent et l'ambition de l'avenir ; la tradition ne pouvait avoir une bien grande importance aux yeux du guerrier qui sentait sa puissance s'affermir par la force des armes. Aussi, lorsque la noblesse militaire commença à manifester son pouvoir avec indépendance, lorsque la citadelle fortement assise sur la crête des rochers ne s'inclina plus devant le dôme des temples qui s'élevaient calmes et majestueux au sein des plaines, la noblesse sacerdotale s'efforça de réfréner l'orgueil des guerriers et d'établir son autorité au-dessus de celle des rois. Pour arriver à ses fins, elle donna à la tradition une forme nouvelle, et prenant comme point de départ la division des classes, qui tendaient naturellement à se séparer les unes des autres, elle proclama le régime des castes. L'allégorie qui représente les quatre castes sortant du corps de Brahma dut être la première expression de cette pensée, qui allait devenir la base d'un nouvel édifice social.

En se déclarant les aînés du genre humain, les gardiens et les interprètes infaillibles de la loi religieuse, les brahmanes avaient d'un seul coup abaissé les rois et relevé leur propre puissance. S'ils reconnaissaient en fait la grandeur et la majesté du pouvoir temporel incarné dans le souverain, s'ils exaltaient le respect dû à la royauté, ils lui refusaient leurs hommages, se réservant la faculté de contrôler ses actes et même de les annuler. Dieux eux-mêmes, qu'avaient-ils à redouter du guerrier fait roi et dépassant de toute la tête le reste des mortels ? Les rois à leur tour, satisfaits dans leur orgueil, admirent d'abord ce partage de la puis-

sance, sans comprendre peut-être l'état d'infériorité auquel ils se condamnaient. Oubliant peu à peu le sens des allégories sous lesquelles le brahmanisme cachait ses instincts de domination et tenant peu de compte du traité que leurs pères avaient consenti à signer avec la classe sacerdotale constituée en caste, les descendans des anciens rois de pure race aryenne se laissèrent aller, avec le temps, à toute sorte d'extravagances et d'iniquités. L'Inde, à peine conquise et couverte encore de forêts épaisses, recelait un grand nombre de tribus indigènes dont la barbarie ne laissait pas d'exercer une certaine influence sur les Aryens eux-mêmes. Parmi les rois de l'époque la plus reculée, il y en eut qui, méprisant les brahmanes et les dogmes védiques, refusèrent de sacrifier, prétendant substituer le culte de leur personne à celui des dieux. D'autres, entraînés par la passion de la chasse, abandonnèrent le soin des affaires pour vivre dans les bois, et passèrent des années à poursuivre les bêtes fauves, à la manière des barbares dont ils prenaient les habitudes et les mœurs. Enfin, s'il faut en croire les légendes, on vit des princes hindous, devenus tout à fait sauvages, se livrer au cannibalisme. Alors les brahmanes s'émurent ; leurs malédictions atteignirent ces rois insensés, traîtres aux traditions de leur pays. La colère des peuples se déchaîna contre des tyrans qui menaçaient de détruire la civilisation aryenne, et ils furent tués avec leurs familles.

Plus les rois se plongeaient dans l'ignorance, plus les brahmanes exaltaient l'importance de la tradition écrite ; plus les rois se montraient indépendans, plus les brahmanes s'étudiaient à compléter le code de leurs lois, et l'autorité suprême passait de plus en plus du côté de la caste qui représentait le génie civilisateur et aussi l'esprit rêveur et poétique de la nation. Ce fut l'ère des législateurs, et ceux des habitans de l'Inde qui, portant au-

jourd'hui le titre de brahmanes, peuvent faire remonter leur généalogie jusqu'à ces sages des temps anciens ont quelque droit d'être fiers de leur noblesse, car cette époque correspond à peu près au xiii et au xii siècle avant Jésus-Christ.

Indépendamment des rois maudits pour leurs crimes et changés en bêtes, dont on retrouve la mention dans les vieilles légendes, il y en eut qui, sans s'élever contre le dogme, sans proscrire le culte, luttèrent hardiment contre l'autorité des brahmanes. Il s'en trouva aussi qui firent renaître sur la terré l'âge d'or si longtemps regretté, et on vit le rare spectacle des deux castes rivales oubliant leurs querelles pour vivre dans une paix parfaite. À travers ces luttes et ces réconciliations du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, on entrevoit aussi les discussions religieuses provoquant des scissions au sein de la caste brahmanique et les sectaires cherchant à entraîner les rois dans leur parti. Voici, à peu près et autant qu'on en peut juger à une si grande distance, comment s'altéra l'unité de doctrine chez ceux-là même qui en conservaient le dépôt.

Les premiers théologiens hindous avaient admis un Dieu unique, Brahma, qui a créé tous les êtres par émanation. D'autres penseurs vinrent ensuite qui, voyant commencer le monde par le fait même de la création, appliquèrent leur esprit à en comprendre la durée et à en prévoir la destruction. Le Dieu créateur ayant été relégué dans les profondeurs du ciel, sans action directe sur les créatures, le principe de la conservation des êtres se personnifia dans Vichnou, le dieu qui s'incarne pour sauver les hommes, et le principe de la destruction revêtit la forme de Civa, le dieu terrible, toujours prêt à accorder à ses adorateurs des dons surnaturels qui les rendent invulnérables, ou des armes di-

vines qui les rendent victorieux. L'idée consolante d'une Providence qui veille sur l'homme et lui tend d'en haut une main secourable se trouva aux prises avec celle d'un principe aveugle, fatal, poussant à la ruine finale tout ce qui a été créé, et jusqu'aux mondes même ; Brahma, nous venons de le dire, restait en dehors du débat, à l'état de dieu neutre, dont les fonctions se bornent à produire ce qui est. Avec le temps, Civa et Vichnou, — dont le nom est prononcé une seule fois par Manou et comme en passant, — prirent la forme de deux divinités qui eurent leurs temples particuliers, et les sectes qui portaient leurs noms se partagèrent le monde brahmanique. C'est à l'époque la plus brillante de la secte vichnaïte que se rattache l'histoire des pieux héros dont les vertus et les exploits ont fourni le sujet des grandes épopées. Le dieu qui conserve les êtres, Vichnou, — et ceci mérite d'être remarqué, — prend pour amis les guerriers ; il s'entretient avec eux, il leur communique la science révélée, il s'incarne même dans leur famille, au point que la classe sacerdotale semblerait éclipsée par celle des rois, si les brahmanes, en rédigeant ces poèmes, n'avaient pris soin de leur propre gloire.

Àtravers ces événemens, et sans qu'on puisse lui assigner sa véritable place dans l'ordre des faits, on voit poindre une autre légende très importante, celle de Parâçou-Râma (Râma à la hache), brahmane suscité par Vichnou pour exterminer jusqu'à vingt et une fois la race des kchattryas ou guerriers qui opprimaient la terre. Qu'il y ait dans cette donnée une allusion à des luttes sanglantes et souvent renouvelées entre les brahmanes et les guerriers, c'est ce qui ne fait aucun doute. Peut-être convient-il d'y voir aussi le souvenir des révoltes du peuple âryen, excité par ses prêtres, contre une race étrangère, d'origine scythique, qui avait envahi l'Inde, celle des Hayas, dont le nom s'est conser-

vé parmi les tribus du Râdjasthan. Toujours est-il qu'un moment arriva où les brahmanes, devenus très nombreux et répandus par toute l'Inde, prétendirent réduire à néant la caste des rois, affaiblie par les combats, mais toujours redoutable par la force dont elle disposait. La destruction des kckattryas ou guerriers a donc été proclamée comme un fait historique par les brahmanes, et ce fait est désormais un article de foi. Il en résulte que sur la surface du monde indien deux castes seules sont demeurées en présence, celle des brahmanes et celle des vaïcyas, la première et la troisième. Quant à la quatrième, celle des çoûdras, nous avons vu quel rôle infime lui a été assigné ; on peut dire qu'elle n'a pas d'existence, puisque tous les droits lui sont refusés.

Pour exercer une plus grande, une plus complète influence sur la nation hindoue, les brahmanes ont supprimé toute la caste des rois : il n'est plus resté qu'une aristocratie religieuse, régnant sans conteste sur le menu peuple, qu'elle est censée avoir délivré de l'oppression. Tous les souverains de l'Inde ne sont donc, depuis bien des siècles, rien de plus que des banquiers ou des laboureurs arrivés par aventure au rang suprême, des parvenus. Le brahmane se trouve mêlé à toutes les affaires ; il circule à travers la société indienne comme le sang dans les veines d'un corps ; la noblesse d'épée, au contraire, a disparu. Vrai ou non, l'anéantissement des guerriers est entré dans le domaine des faits qui se racontent et s'écrivent encore. Admettons, s'il le faut, que la noblesse guerrière, toujours en armes, toujours en quête d'aventures, qui purgeait l'Inde de ses ogres et de ses dragons, ait été détruite ; admettons qu'elle se soit éteinte comme a disparu la chevalerie et par les mêmes causes. Quand un pays est décidément conquis par la race immigrante, la caste militaire, réduite à déposer la lance et à délier son armure, ne se distingue bientôt

plus de la classe paisible des habitans de la campagne qui vivent des produits de la terre : elle rentre peu à peu dans la vie commune ; mais avant de rentrer dans le sein même de la nation, la caste des guerriers, qui l'avait défendue et gouvernée, a eu son éclat, son ère de splendeur, parce qu'elle avait eu durant des siècles sa raison d'être. Dans ses momens d'aberration et d'extravagance, elle s'éleva parfois jusqu'à l'orgueil grandiose des titans. Les kchattryas ont leur histoire dans les légendes et dans les épisodes des poèmes, et c'est là que nous voudrions l'aller prendre, pour montrer ce qu'étaient les chevaliers de l'Inde, félons ou loyaux, dans leurs palais et sur le champ de bataille, dans leurs rapports avec les brahmanes et dans leurs rencontres avec les monstres de la forêt.

Theodore Pavie.

02

ÉTUDES

SUR

II.
LES ROIS MAUDITS.

I.

L'allégorie joue un rôle très important dans les récits de l'antiquité indienne. Elle est le voile transparent, et toujours orné d'ingénieuses broderies, sous lequel le brahmanisme a présenté à la postérité ses enseignemens et même sa doctrine. Il s'en est servi

avec une habileté merveilleuse pour donner à des fictions intéressées la valeur de vérités historiques. Recueillies par la tradition et mises en ordre par des compilateurs qui savaient les embellir encore, toutes ces légendes primitives, toutes ces fables, racontées avec grâce et très sérieuses quant au fond, sont venues se réunir dans les pourânas. Pareilles aux nuages du soir que l'on voit envelopper la cime des montagnes, elles flottent dans l'air, mais sans cesser pour cela de s'appuyer sur une base solide. Cette base, c'est la pensée philosophique, partout présente dans les créations de la poésie indienne. Ainsi l'une des idées fondamentales de la philosophie pratique des Hindous, c'est que la pensée l'emporte sur l'action ; la méditation s'élève beaucoup au-dessus de l'accomplissement des œuvres, et la possession de soi-même met au front du sage une auréole divine devant laquelle pâlit le bandeau royal. Celui qui médite sur la Divinité soutire en quelque sorte les rayons de la puissance divine, et acquiert une énergie irrésistible, une force surhumaine qui frappe de près et de loin, comme la foudre. De la cet aphorisme qu'on retrouve dans les textes anciens : la méditation austère produit la puissance sur toutes choses. Cependant cet éclat latent, ce feu caché comme celui que recèle un volcan, n'attire point sur l'homme contemplatif les respects de la foule. Eût-il acquis le don des miracles, l'ascète retiré au fond des forêts passe ses jours dans l'oubli, tandis que le roi coule au sein des richesses une existence toujours brillante, toujours radieuse et partant digne d'envie. Suffit-il à l'homme d'avoir le sentiment de sa propre grandeur et de sa supériorité morale pour qu'il se résigne à ne rien chercher, à ne rien désirer de plus sur la terre ? Question d'une haute portée assurément, et que les brahmanes semblent s'être posée eux-mêmes le jour où, contraints d'abandonner aux rois le pouvoir

temporel, ils se demandèrent si leur part en ce monde était encore la plus belle. Eh bien ! disons-le à la gloire du brahmanisme, cette question, ils l'ont résolue affirmativement, — par orgueil peut-être ; — toujours est-il qu'ils n'ont pas craint d'exprimer leurs motifs et de conclure au grand jour. Au lieu d'une discussion abstraite, c'est une légende qu'il s'agit d'étudier ; sans avoir à nous appesantir sur des considérations philosophiques, il suffira d'analyser rapidement un petit drame plein de mouvement et tout empreint d'une rêveuse mélancolie.

Le premier ancêtre de la race aryenne, Manou, est-il dit dans le Bhagavat-Pourâna, eut deux fils : Pryavrata (celui qui se voue à l'affection d'autrui) et Outtânapâda (celui qui va droit en avant). Celui-ci était roi ; il épousa deux femmes, Sounîtî (la bonne conduite) et Souroutchî (la beauté gracieuse). Le sens de ces noms propres laisse apercevoir l'allégorie qui commence à poindre ; on devine laquelle de ces deux épouses sera la favorite du roi. La première lui a donné un fils, nommé Dhrouva (celui qui est fixe dans ses pensées) ; de la seconde, il a un autre fils, Outtama (le premier parmi ses égaux, optimus), et c'est à l'enfant de la beauté et de la grâce qu'il accorde ses préférences aux dépens de celui qui a pour mère la vertu solide. Cependant Dhrouva, destiné à devenir un sage, n'apportait point en naissant l'égalité d'âme qu'exprimait son nom. Il était jaloux de son frère Outtama, et, l'ayant vu un jour reposer sur les genoux de son père assis sur le trône, il éprouva un vif désir de monter à la même place. Le roi y eût consenti, mais la mère de l'autre enfant, la favorite Souroutchî, étant présente, il eut peur de lui déplaire, et repoussa Dhrouva. De son côté, la belle Souroutchî, irritée des prétentions de l'enfant, lui dit avec dédain : « Pourquoi te livres-tu à une présomptueuse espérance ? Tu n'es pas mon fils pour as-

pirer à occuper une place qui est réservée à mon enfant. Oui, tu es le fils du roi, mais ce n'est pas moi qui t'ai donné la naissance ; ce trône royal, ce siège du roi des rois, ne convient qu'à mon fils ! Oublies-tu que tu dois le jour à Sounîtî ? »

Repoussé par l'épouse favorite du roi son père, Dhrouva s'éloigne en pleurant ; il court trouver sa mère, et celle-ci, plus sage, plus miséricordieuse que sa rivale, cherche à calmer l'enfant. Elle a ressenti vivement l'injure faite à son fils ; mais, exempte d'envie, résignée à son infériorité, elle lui fait cette réponse : « Souroutchî a dit vrai ! Ceux qui sont nés pour la fortune ne sont point exposés aux insultes de leurs rivaux. Le trône, le parasol de la royauté, les chevaux, les éléphans, appartiennent à ceux qui les ont mérités par leurs vertus. » Pour calmer son fils, l'humble femme lui donne à entendre que la fortune et le malheur dépendent des actions accomplies dans une existence antérieure. Elle craint les emportemens de ce jeune cœur blessé dans son orgueil et dans ses affections, et qui bouillonne sourdement. « Ne souhaite de mal à personne, cher enfant, lui dit-elle encore ; oh ! non, car l'homme souffre lui-même du mal qu'il fait à autrui. Si tu ne peux étouffer en ton cœur le ressentiment des paroles qui t'ont blessé, cherche à augmenter en toi les mérites religieux qui procurent tous les biens. Sois aimable, sois pieux, sois amical, pratique en toute occasion la bienveillance à l'égard des créatures vivantes, car la prospérité descend sur l'homme modeste qui en est digne, comme l'eau coule sur le terrain bas des vallées. »

Ce sont là de belles paroles ; on y trouve comme un écho de la morale biblique, et on les admirerait sans réserve, si on ne voyait clairement où elles tendent. L'homme modeste qui dompte ses sens, ce sera le brahmane renonçant à la royauté qui lui échappe ;

mais, s'interposant entre Dieu et les rois comme le nuage entre le soleil et la terre, tantôt il versera ses bénédictions sur le souverain, tantôt il grondera comme la foudre. Voyez plutôt ce qui advint en dépit des conseils de la pieuse reine Sounîtî. Dhrouva quitte le palais de son père, la colère dans le cœur. Décidé à conquérir, par tous les moyens possibles, le rang auquel il a droit, il s'enfonce dans la forêt. Là, il rencontre les saints ascètes voués à la méditation depuis de longues années, et il les interroge sur les pratiques à suivre pour acquérir la puissance surnaturelle. Quand les saints du désert ont entendu de la bouche de l'enfant le récit de ses infortunes, ils s'écrient : « Ô surprenante énergie des kchattryas qui ne laissent pas abaisser leur orgueil ! Celui-ci, tout enfant qu'il est, garde en son cœur les dures paroles d'une belle-mère ! »

Par cette exclamation, qui semble échapper tout naturellement aux vieux ascètes surpris de l'obstination du fils de roi, la race des guerriers se trouve marquée de deux gros péchés : l'orgueil et la rancune. Cependant les sages de la forêt assistent l'enfant dans le projet qu'il a formé d'humilier son frère, à qui semble destiné le trône paternel. Le jeune Dhrouva a trouvé le moyen d'atteindre au rang suprême. Il se livre à des austérités qui épouvantent les habitans du ciel dans leurs éternelles demeures. Vainement les divinités secondaires, qui craignent de se voir détrôner, essaient de le troubler, de l'arracher à ses méditations, de le forcer à interrompre ses rudes pénitences. Vainqueur dans sa lutte contre les habitans du ciel, après avoir résisté à toutes les tentations, Dhrouva, devenu un ascète ferme en ses pensées et que rien ne peut distraire, est favorisé de la visite de Vichnou. Dans un tendre entretien, le dieu suprême lui révèle les secrets de la précédente existence. Né une première fois sous la

forme d'un brahmane, Dhrouva, séduit par l'élégance et la grâce d'un fils de roi, a demandé au créateur de renaître dans la caste des kchaltryas. Par la méditation, par la pratique des austérités accomplies loin des villes, dans le calme du désert, il a acquis de nouvelles lumières. Revenant au sentiment de sa propre dignité, il regarde bientôt comme au-dessous de lui le rang qu'il avait désiré, ce trône que tant d'autres envient ! Il redevient brahmane dans l'âme, indifférent aux choses de ce monde, dédaigneux envers la caste guerrière, qu'il surpasse désormais par la puissance de son esprit. Et pour le récompenser d'avoir renoncé aux grandeurs passagères de la royauté, Vichnou l'enlèvera dans les cieux.

Ainsi se termine par une apothéose cette légende, qui a commencé dans le palais d'un roi ; mais le poète qui l'a racontée revient encore sur les incidens de l'abdication du jeune prince. Dhrouva, qui personnifie le brahmane, a suivi les conseils de sa mère au langage si doux et si charitable ; cependant il n'a pu se résigner au rôle de l'homme modeste sur qui la prospérité descend comme l'eau coule vers les terrains bas des vallées. Bien au contraire, il est monté sur la colline, sur la montagne même, et là, levant les yeux au ciel, il s'est écrié avec un accent d'orgueil et de triomphe : J'ai encore la première place dans le royaume de mon père ! — car le roi de cette parabole, c'est le créateur lui-même, le grand père des êtres, feignant d'écarter de lui son premier-né pour le contraindre à chercher hors des choses de ce monde la gloire et la puissance incontestée qui l'attendent.

On peut conclure de cette légende que la caste royale existait de fait, et exerçait le pouvoir par droit d'hérédité avant que la caste brahmanique fût constituée à l'état de corps enseignant et dominant la société aryenne. Je verrais une preuve de cette as-

sertion dans des stances remarquables qui se rattachent au récit précédent. Lorsque le saint roi Outtânapâda vit revenir son fils aîné Dhrouva, qu'il croyait mort, il célébra son retour par des fêtes magnifiques. « Ayant vu la grandeur merveilleuse de son fils, il fut frappé d'un étonnement extrême ; — s'apercevant que Dhrouva croissait en âge et qu'il était vénéré de ses sujets et aimé du peuple, le roi l'établit maître de la terre. » Tel est le titre que Manou le législateur accorde aux brahmanes, et il ne signifie pas tout à fait roi. Dhrouva, devenu maître de la terre, laisse son frère Outtama gouverner les états de leur père commun, qui a abdiqué pour s'en aller mourir dans la forêt en méditant sur Brahma. Le roi Outtama aimait trop la chasse ; dans une excursion qu'il fait sur les versans de l'Himalaya, il est tué par un yakcha, et autant en advient à son orgueilleuse mère. À cette nouvelle, Dhrouva reprend les armes pour aller venger son frère. Le sang du guerrier circule dans les veines du brahmane ; il court au-devant de l'ennemi. L'effet de ses flèches est terrible, il détruit les yakchas, il tue, il fait couler le sang et la colère, qu'il avait vaincue à force d'austérités, rentre dans son cœur. Alors intervient son aïeul, le grand Manou, qui, dans un discours admirable de forme et sublime de pensées, lui fait entendre qu'il doit conserver à tout prix la quiétude du cœur, l'indifférence aux choses de ce monde et le calme de l'âme Dhrouva se recueille ; les paroles prononcées par l'ancêtre de la race aryenne l'ont touché et ému comme l'accent de la vérité., Il abandonne son arc et ses flèches ; le brahmane, dans les siècles à venir, ne portera plus les armes. Il cédera au kchattrya « indomptable dans son énergie et dans ses emportemens » le glaive qui tue, pour se livrer exclusivement à l'étude des textes sacrés et à la célébration des sacrifices. En déposant le glaive, il a renoncé à protéger les peuples, à les gouverner ; il se

contentera de les conduire d'en haut, et de leur dicter des lois auxquelles obéiront les premiers ces kchattryas livrés à la fougue de leurs passions.

Dès que l'ascétisme, le renoncement et la retraite dans la forêt sont glorifiés par la tradition, il y a comme un temps d'arrêt ou au moins d'hésitation dans le développement de la race aryenne. Que s'est-il donc passé dans l'esprit des penseurs qui la dirigent ? On dirait qu'ils ont vu leurs espérances s'évanouir et que le découragement s'est emparé d'eux. À leur arrivée sur le sol de l'Inde, les prêtres aryens, les sacrificateurs-poètes, ceux qui chantaient les hymnes devant l'autel, à la face du peuple assemblé, paraissaient remplis d'enthousiasme et pleins de confiance dans les destinées de la nation conduite par eux. Tantôt ils célébraient les victoires de leurs guerriers, tantôt ils imploraient les dieux avec une secrète terreur, quand l'ennemi plus menaçant arrêtait leur marche vers le sud ; toujours ils se montraient au milieu des tribus aryennes, partageant leurs triomphes ou leurs périls. À mesure que le brahmane se cantonne dans ses privilèges de caste et se réfugie dans sa supériorité intellectuelle, il semble plus indifférent aux progrès de la nation qui grandit sous ses yeux. Il la dirige de haut, mais sans l'aimer, sans lui témoigner la sympathie qui relie entre elles les diverses classes d'un peuple et fait disparaître l'intervalle qui les sépare. Est-ce l'influence d'un climat dévorant qu'il faut accuser d'un changement si prompt ? Est-ce la paresse, est-ce le dépit qui pousse le brahmane au fond des forêts, dans ces ermitages décrits avec tant de complaisance par les poètes, comme pour mieux faire éclater le contraste entre la paix qui règne dans la solitude et le tumulte des villes et des palais ?

On peut admettre que ces deux causes agirent en même temps sur l'esprit des brahmanes. Le bonheur de ne rien faire, le loisir, privilège des grands en tout pays, consola sans doute les premiers-nés de Brahma du chagrin qu'ils éprouvaient de se voir exclus de la royauté. Exaltés par une méditation continuelle, surexcités aussi par l'aiguillon de la rancune, ils ne virent plus que le mal et le péché envahissant la société de toutes parts ; mais, si mécontens qu'ils fussent, leurs plaintes revêtaient encore des formes grandioses, et la poésie colorait de ses plus vives images leurs conceptions les plus décourageantes. Cherchant donc à expliquer l'inexplicable lutte du bien et du mal, ils inventèrent, en regard de la généalogie des vertus, celle des vices, qui aboutit à la mort, de même que le monde aboutit à la destruction.

Du créateur étaient sortis, au commencement, des êtres parfaits, au nombre de dix, qui furent les patriarches de la race aryenne, selon toute apparence. On les nomme les maîtres des créatures, pradjâpatis. L'un d'eux, nommé Dakcha, eut pour filles les vertus, la Foi, la Fermeté, la Résignation, l'Intelligence, etc., créatures lumineuses, reflétant l'éclat du créateur ; mais de l'ombre du grand-père des êtres, du sein des ténèbres, naquit une postérité tout opposée, négative en quelque sorte et impuissante dans le bien. Ce fut d'abord la Fausseté, qui, mariée à l'Impiété, donna le jour à un fils, la Fraude, et à une fille, la Tromperie. De ce couple, adopté par le Malheur, qui n'avait pas d'enfant, naquirent la Cupidité et la Méchanceté, Celles-ci produisirent la Colère et le Meurtre, qui eurent pour enfans la Querelle et l'Injure. La Querelle eut de sa sœur l'Injure la Terreur et la Mort, couple maudit qui donna le jour à la Douleur et à l'Enfer. Ces deux races, nées l'une de la lumière, l'autre des ténèbres, ne pouvaient vivre sur cette terre sans s'y rencontrer. Ce fut par une femme

que l'impiété s'introduisit dans la famille des élus, des enfans préférés de Brahma. Un prince juste et pieux, descendant de ce même Dhrouva dont nous avons raconté la légende, accepta pour épouse une fille de la Mort. Il en eut un fils qui hérita des mauvais penchans de son aïeul maternel, et cette alliance néfaste troubla la paix qui régnait parmi les Aryens, issus du dieu suprême. Cette femme, nommée Sounithâ, qui comptait parmi ses ancêtres la Mort et l'Impiété, représente, selon toute probabilité, sous une forme allégorique, la fille d'un prince étranger qui ne connaissait pas la religion brahmanique. Mais laissons parler à la légende son naïf langage, et voyons ce qui advint de l'union des deux races.

Le roi qui avait épousé Sounithâ en eut un fils nommé Véna, lequel se montra dès le bas âge enclin à la cruauté. « Passionné pour la chasse, il parcourait les forêts, l'arc bandé, tuant dans sa cruauté les malheureux animaux. À sa vue, le peuple s'écriait en pleurant : Voici Véna ! Cet enfant cruel, enlevant par violence les enfans de son âge dans les lieux où ils jouaient, les faisait mourir sans pitié de la mort des animaux. » La chasse, il ne faut pas l'oublier, est proclamée par le législateur des Hindous le premier des dix vices qui procèdent de l'amour du plaisir. Véna se montre ici comme le type des rois chasseurs, qu'enivre l'irrésistible besoin de parcourir le désert l'arc en main. Ils ne gouvernent plus, ils oublient les peuples confiés à leur garde, et retournent à l'état sauvage. Devenus des hommes de proie, ils tuent les bêtes fauves, puis les animaux inoffensifs, et, incapables de s'arrêter dans cette voie, ils finissent par torturer leurs semblables. Dans ce Véna, il y a quelque chose d'Ésaü, qui perdra son droit d'aînesse pour s'être oublié à la chasse, et aussi de Nemrod, qui fut le premier guerrier et le premier conquérant chez les peuples sémitiques ; bientôt

même il se rapproche de Nabuchodonosor II par ses violences et son orgueil.

Véna, qui s'était montré cruel dans son enfance, devint avec l'âge un tyran impie. À peine installé sur le trône de son père, il proclame que l'on ne célébrera plus de sacrifices, que l'on cessera d'offrir des oblations aux dieux et des présens aux brahmanes. La consternation se répand parmi ceux-ci. Les principaux d'entre eux, les plus recommandables par la vertu et par le savoir, vont trouver le roi. Ils l'abordent respectueusement, et lui disent avec douceur : « Gracieux prince, nous te saluons. Écoute les représentations que nous venons l'adresser. Pour la conservation de ton royaume et de ta vie, permets-nous d'adorer Vichnou ;… une partie des fruits de nos sacrifices retombera sur toi ! » À ces conseils, les brahmanes joignent des sentences d'une haute moralité. La sagesse parle par leur bouche. À peine si la menace se trahit dans ces calmes discours, et pourtant elle y est : « Le devoir, quand les hommes l'accomplissent de cœur, en pensées, en paroles et en actions, conduit les peuples exempts de chagrin à la béatitude même, qui est le partage des sages affranchis de toute passion. — Puisse-t-il ne pas périr parmi tes sujets, ô prince, ce signe de la prospérité des peuples ! Quand il est anéanti, un roi descend du rang suprême. »

Comment le roi qui néglige les devoirs de la piété et de la morale descend-il du rang suprême, les brahmanes ne le disent pas encore, mais ils le feront voir bientôt. Véna répond, « comme l'impie de la Bible : « Qui donc est au-dessus de moi ? Qui, excepté moi, mérite d'être adoré ?… Tous les dieux à qui vous pouvez adresser des prières sont présens dans la personne du roi ; l'essence du souverain est toute divine. Célébrez donc, ô brahmanes,

sans jalousie les sacrifices en mon honneur, et apportez-moi le tribut, car est-il un autre dieu que moi qui ait droit à la première offrande ? » Ne semble-t-il pas que le souverain raille ici les brahmanes, qui représentent un roi comme formé des parties les plus subtiles des huit dieux gardiens du monde ? Les pieux officians députés vers lui se lèvent avec indignation en s'écriant : « Que ce misérable impie soit puni de mort ! » Véna était doublement impie aux yeux des brahmanes, des deux-fois-nés : non-seulement il voulait qu'on l'adorât, mais il prétendait recevoir de la caste sacerdotale les présens et les tributs que celle-ci prélève sur toute chose. Voilà donc un exemple d'un roi aux passions déréglées livré au châtiment, à cette force vengeresse cachée dans le sceptre, et que Manou a dit être capable de détruire un souverain avec toute sa famille. Il est curieux de voir comment les deux pourânas auxquels nous empruntons cette légende, — le Vichnou et le Bhagavat, — racontent la mort du prince voué aux dieux infernaux. Répandre le sang, tuer un être quelconque avec une arme, c'est une action violente, contraire au calme d'une âme domptée, et qu'un brahmane ne peut se permettre. L'un des deux textes dit que les grands saints frappèrent le roi « avec des épées faites d'herbe sacrée et consacrées par la prière, » et qu'ainsi ils le mirent à mort. L'autre rapporte que ces sages, dont la colère était arrivée à son comble, étant déterminés à faire périr Véna le tuèrent « au moyen de prières magiques. »

Cet acte de haute justice une fois accompli, l'occasion était belle pour les brahmanes de reprendre l'autorité royale, et de réunir dans leurs mains les deux pouvoirs temporel et spirituel. Ce dernier leur suffisait. La tyrannie de ce Tarquin le Superbe, dont ils avaient su se délivrer avec des brins d'herbe, ne leur inspira point la haine des rois. Au contraire le besoin d'un maître

unique, doué de puissance, qui gouvernât sagement et avec fermeté, ne tarda pas à se : faire sentir. À peine Véna avait-il été tué, que la terre apparut telle que la dépeint Manou en l'absence d'un roi, bouleversée : par la crainte et livrée à la violence des méchans. Les brahmanes, ajoutent les légendes, virent s'élever à l'horizon un nuage de poussière : c'étaient les brigands, les barbares, qui se ruaient sur le royaume de Véna pour le saccager. Épouvantés et ne sachant comment résister à l'invasion, les sages résolurent de faire un roi, d'en créer un, de le tirer du néant, — pour qu'il leur dût tout, jusqu'à la vie ! — Et cette opération magique eut d'abord un résultat entièrement inattendu, car il est toujours difficile de faire un roi ! Ils frottèrent la cuisse du roi impie gisant à leurs pieds, et il naquit un nain tout noir hideux, nommé Nichada, « lequel devint le père des races sauvages répandues dans les monts Vindhyas. Ce petit monstre régna-t-il pendant quelques années ou fut-il immédiatement écarté ? La légende ne le dit pas. Mécontens de leur première tentative les brahmanes frottèrent le bras droit du prince défunt, Cette fois il en sortit un personnage doué de toutes les qualités, et qui fut le pieux et illustre Prithou, le monarque par excellence. Ainsi prendre un prince dans une branche collatérale de la famille régnante, cela s'appelle dans l'Inde, en termes légendaires, « frotter la jambe ou le bras » du roi défunt, car il est difficile de donner un autre sens à cette étrange expression. Avec Prithou, né du bras droit d'un prince impie, commença pour l'Inde une ère de calme, de prospérité et de vertus.

La moralité de ce qui précède ressort du récit des faits. Il y a un moment, dans la société indienne, où le brahmane et le roi, nés d'un même père, se séparent tout à fait. Le premier, représenté par Dhrouva, s'enfonce dans les solitudes pour se mettre en

communication plus directe avec le dieu créateur, à qui il demande « de lui accorder une position qui l'élève au-dessus de tous les autres hommes. » Outtama, frère du pieux solitaire, et à qui le trône est échu en partage, périt misérablement au versant des montagnes de la main d'un sauvage. Tel sera le sort des rois qui s'abandonnent à la passion de la chasse et qui se plaisent exclusivement dans l'exercice des armes. À ce prince plus malheureux que coupable succède Véna, descendant par sa mère d'une race barbare. Celui-là répudie la tradition aryenne ; le peuple a peur de cet homme cruel, ignorant et orgueilleux, qui repousse à la fois l'idée d'un Dieu suprême et le culte de la nation. Si Véna l'emporte, c'en est fait de la société qui se fonde sur le sol de l'Inde ; l'idée religieuse, la pensée philosophique, la civilisation, tout périra à jamais. La lutte éclate, et le brahmanisme triomphe ; après de longs efforts pour ramener la paix dans le pays, en proie aux révolutions et menacé de l'invasion des barbares, le calme se rétablit. De l'union des deux classes, dont la scission a causé tant de mal, naît un roi qui fera fleurir la justice.

Arrêtons-nous un instant devant l'image de ce roi Prithou, qui apparaît, à travers le voile de la légende, comme le civilisateur de l'Inde. « Il était de haute taille, dit le Bhagavat-Pourâna ; ses bras étaient longs et robustes, son teint blanc ; ses yeux bruns ressemblaient au lotus ; son nez était bien formé, son visage beau et doux, ses épaules étaient rebondies ; son sourire laissait voir de belles dents. » Voilà le portrait d'un héros de pure race aryenne, et il ressemble en tous points aux belles statues que l'on admire encore dans les caves d'Éléphanta, de Salsette et d'Ellora. La blancheur de la peau, célébrée par les poètes, trahit l'origine septentrionale de ce peuple, fier de sa couleur, qui a horreur des hommes au teint noir, qualifiés par lui de fils des ténèbres. Il est

grand, élancé, fort et agile comme les guerriers d'Homère ; il porte tous les signes du roi de la création. À son aspect, les Aryens ont reconnu le maître qui les conduira dans la voie désirée, et les brahmanes entonnent un cantique de louanges. Leur allégresse est si grande, qu'ils l'accablent de flatteries capables de lui faire tourner la tête. « Le roi est véridique, s'écrient-ils ; il tient ses promesses ; il est sage, bienveillant, patient, courageux ;... il reconnaît les services rendus, il est compatissant et parle avec douceur ; il respecte ce qui doit être vénéré, il accomplit le sacrifice, il honore les brahmanes... En administrant la justice, il ne fait point de distinction entre l'ami et l'ennemi. »

Il pourrait être dangereux de louer en face un jeune roi, et surtout de le louer avec un pareil enthousiasme. Aussi le poète qui a compilé le Bhagavat-Pourâna a soin de dire que Prithou arrêta les bardes lorsqu'au moment de son sacre ils voulaient par avance exalter ses vertus et ses hauts faits ; il leur adressa modestement ces belles paroles : « Quel est l'homme qui, même capable de réaliser en lui les vertus des grandes âmes, se fait louer par des panégyristes pour des vertus qu'il n'a pas encore ? » Cependant les panégyristes ne tiennent aucun compte des observations du roi. Ils recommencent à chanter en son honneur un hymne de gloire que l'on peut placer parmi les plus brillantes créations de la poésie lyrique des Indiens, et je parle ici de ce lyrisme symbolique qui excelle à rendre les grandes pensées. « Monarque souverain, chef des créatures, il a trait la terre comme on trait une vache, pour assurer la subsistance de son peuple, et semblable à Indra, qui brise en se jouant les montagnes avec le bout de son arc, il a su aplanir la surface de la terre. — Quand, semblable au lion qui redresse sa queue, il parcourut le monde en faisant re-

tentir son arc de corne, invincible dans le combat, les méchans s'enfuirent vers tous les points de l'horizon. »

Les beaux vers récités par les brahmanes étaient comme un chant prophétique, célébrant les futurs exploits de Prithou. Celui-ci se mit donc à chasser les barbares qui menaçaient de reprendre le territoire conquis sur eux par ses ancêtres. — Mais, ajoute la légende, la terre, cachée sous la forme d'une vache, cherchait à fuir jusque dans les régions célestes pour échapper à sa domination, et Prithou, l'arc en main, la flèche posée sur la corde de l'arc, poursuivait toujours la terre stérile, la vache sans lait qui se refusait à nourrir son peuple. Il courait sur ses pas en criant : « Je te briserai, à coups de flèches » en morceaux plus petits que la graine de sésame !... »

Au lieu de la flèche, qui exprime trop visiblement l'idée de guerre et de combats, mettez aux mains de ce roi infatigable le soc d'une charrue ou la pointe d'une houe, et vous aurez le type du roi laboureur, brisant en minces parcelles, broyant, ameublissant la terre, pour la rendre plus apte à produire les moissons. Ce fut donc Prithou qui enseigna le labourage aux Hindous, qui leur apprit à défricher un sol obstrué par les racines des buissons, à faire des efforts pour étendre le domaine de la culture, qui se bornait dans le principe aux terres voisines des fleuves. Là ne s'arrêtèrent pas les travaux de Prithou. Ce prince, « père des hommes et qui avait su les nourrir, » leur construisît en divers lieux des habitations selon qu'il convenait à chaque localité et à chaque profession. Avant lui, on ignorait l'art de bâtir, on ne savait pas se grouper dans des villages : il fonda des villes, éleva des forteresses, dessina des parcs, des jardins, et bientôt parurent dans la campagne couverte de moissons de rians hameaux, des bour-

gades et des habitations temporaires pour les bergers. Dans ces abris, les hommes s'établirent comme ils l'entendaient, et vécurent en sécurité. La terre vaincue se mit au service du laboureur, lui payant au centuple le fruit de ses sueurs et de ses efforts persévérans, et le bœuf, attaché à la charrue, ajouta sa force plus puissante à celle des bras du maître qui l'avait dompté.

Après avoir soumis toute la terre, — c'est-à-dire repoussé les barbares hors des limites de ce qui fut appelé par les anciens le Madhyadéça, — pays du milieu, — Prithou fixa sa résidence entre le Gange et la Djamounâ, dans le plus beau climat de l'Inde. Il semble avoir été aussi le premier souverain à qui fut appliqué le titre solennel de râdja, du radical râdj, briller, parce que, semblable au soleil, dit la légende, il savait répandre à la fois et recueillir les richesses de la terre, qu'échauffait sa puissance. Ainsi l'idée de roi, chez les Hindous, exprime à la fois le rayonnement du soleil, son éclat impossible à soutenir, son action bienfaisante quand elle est tempérée, et enfin la propriété qu'a cet astre de faire mûrir les fruits et les récoltes. On ne peut nier qu'il n'y ait de la grandeur dans cette image, et aussi une véritable poésie dans tout ce qui se rapporte au roi Prithou, civilisateur de son peuple, succédant à une ère de troubles et de misère. Il y a lieu de penser que ce souverain représente toute une dynastie, et que son œuvre, à peine ébauchée, fut continuée par ses successeurs. Toujours est-il que le brahmanisme l'a offert en modèle à la postérité, parce que son gouvernement ramena sur la terre trois biens qui sont la source de tous les autres : la piété, la justice et la paix. Et ces trois biens, ils résulteront toujours de l'union intime des deux premières castes. C'est une vérité fondamentale exprimée par le législateur Manou sous toutes les formes et particulièrement dans une stance célèbre que l'on peut, en s'aidant des

commentateurs, développer ainsi, — Sans les brahmanes, les kchattryas ne peuvent prospérer, car, privé du prêtre, le guerrier n'a plus personne qui lui enseigne l'ensemble de ses devoirs ; il lui manque le sacrifice expiatoire, le sacrifice qui nourrit les dieux, la connaissance des lois criminelles. Sans les kchattryas, les brahmanes ne peuvent s'élever, car, privés du guerrier, le prêtre et le sage qui méditent dans la solitude, n'étant plus protégés, ne peuvent accomplir leurs œuvres, qui sont le sacrifice, la contemplation de Brahma, etc. En s'unissant au contraire, la caste sacerdotale et la caste militaire s'accroissent en ce monde et dans l'autre par l'aide mutuelle qu'elles se prêtent pour obtenir les quatre fins qui sont toute la destinée humaine : le devoir approprié à chaque état, à chaque classe ; — l'intérêt, qui signifie les diverses manières de se procurer des moyens d'existence ; — l'amour, qui résume en lui le mariage et la famille, — et la délivrance finale, but suprême de la vie humaine, aspiration incessante de l'âme vers la Divinité créatrice.

Cette harmonie parfaite entre les deux grands pouvoirs de l'état dura dans l'Inde autant que le règne de Prithou, et elle porta les fruits heureux que nous venons de signaler. Après lui, les légendes flétrissent des princes qui tentèrent de déplacer un équilibre toujours difficile à maintenir, et s'efforcèrent de faire pencher la balance du côté de la puissance temporelle. La liste en est nombreuse ; je ne citerai que ceux dont l'histoire peut nous fournir l'occasion de surprendre la pensée brahmanique artistement cachée sous les dehors d'un conte merveilleux.

D'abord c'est le roi Nahoucha, qui s'était rendu célèbre par ses conquêtes. Il avait soumis la terre, et comme on le nomme aussi Deva-Nahoucha, quelques auteurs l'ont identifié avec le Dio-ny-

sus des Grecs. Enivré de sa puissance, il trouva magnifique de faire porter son palanquin par une centaine de brahmanes. Ceux-ci, peu habitués à un semblable métier, marchaient d'un pas inégal et comme à contre-cœur. Pour les faire avancer plus vite, Nahoucha frappa du pied la tête de l'un d'entre eux, le sage Agastya, en lui criant : Sarpa, sarpa, c'est-à-dire, avance, avance ! Et le solitaire, que ses austérités avaient rendu puissant, répondit par ce même mot, qui a aussi la signification de serpent. Tout aussitôt le grand roi, changé en reptile, se mit à ramper vers les monts Himalaya, où il attendit durant bien des siècles la venue du héros divin qui devait lui rendre la forme, humaine et lui ouvrir la porte des cieux.

Qu'il s'agisse encore cette fois d'un prince déposé par les brahmanes pour avoir tenté de s'élever au-dessus d'eux, et qu'il y ait une donnée historique sous ce conte de fée, le plus simple bon sens suffit à le reconnaître ; mais sous cette forme merveilleuse l'Hindou ne saisit qu'une chose : la puissance du grand solitaire, qui par sa malédiction transforma en bête un roi triomphant. Qu'un prince se garde bien de mépriser un brahmane et de lui mettre le pied sur la tête — telle est la moralité de ce récit. Qu'il se garde aussi de lui disputer le haut du pavé, comme nous dirions dans notre langage sans grâce ni poésie, car il lui arriverait ce qui advint au roi Saodâça de honteuse mémoire.

Le roi Saodâça avait acquis, lui aussi, beaucoup de gloire et de renommée. Un jour, étant allé à la chasse, il perça de ses flèches une foule de daims, de gazelles, de sangliers ; il s'oublia dans la forêt, et le temps du sacrifice se passait, si bien que ce prince, tourmenté par la faim et la soif, se hâtait de regagner la ville. Au milieu de la route, fort étroite en cet endroit, il se trouva face à

face avec un solitaire du nom de Çaktri. « Retire-toi de ma route, lui dit le roi, » et le solitaire lui répondit pour le calmer avec une voix douce : « La route m'appartient, grand roi ! Telle est la loi éternelle. Un roi, dans toutes les circonstances où il s'agit de devoirs réglés par la loi, doit céder le pas au deux-fois-né. » Ils discutaient ainsi à propos de la route, se répondant l'un à l'autre : « Range-toi, range-toi ! » Il va sans dire que le brahmane refusait obstinément de céder le pas au roi ; celui-ci, de son côté, refusait de se retirer par respect pour le solitaire, car il était fort irrité. Enfin, emporté par la colère, le prince frappa de son fouet le solitaire vénérable, qui, tout furieux aussi, s'écria en le maudissant : « Puisque tu me frappes comme si j'étais un râkchasa (un ogre), ô roi dégradé, moi qui suis un ascète, à cause de cela, à partir d'aujourd'hui, tu deviendras mangeur de chair humaine. »

La malédiction prononcée par le solitaire s'accomplit d'une façon toute naturelle, s'il faut en croire le Bhagavat-Pourâna. Le roi Saodâça ayant tué un jour à la chasse un ogre, le frère du monstre, pour venger celui-ci, prit la forme d'un cuisinier et s'établit dans le palais, où il se mit à cuire de la chair humaine. Ainsi, sans le savoir, Saodâça devant anthropophage. Bien plus, ayant rencontré un pauvre brahmane qui mourait de faim, il ordonna à son cuisinier de lui porter à manger. Celui-ci « alla où sont ceux qui exécutent les gens condamnés à mort, et enleva rapidement de la chair humaine, » et après avoir arrangé convenablement un plat de cette nourriture, il l'offrit au brahmane affamé, qui pratiquait de rudes austérités et jeûnait depuis longtemps. Avec l'œil de la science divine, l'austère pénitent reconnut la vérité, et il maudit une fois de plus le roi Saodâça en disant : « Parce qu'il m'a servi une nourriture qu'il est défendu de manger, ce roi dégradé sera saisi d'un insatiable appétit de cette

même chair. » Voilà donc le roi maudit pour la seconde fois. Poussé par une faim que rien ne peut calmer, il erre dans la forêt en proie au vertige ; ses facultés morales finissent par s'éteindre, et durant douze années il parcourt le désert, réduit à l'état de bête de proie. À la fin de sa vie, il est désigné par le surnom de Kalmâchapâda (qui a les pieds de diverses couleurs), ce qui indique sans doute que l'usage d'une nourriture abominable ou d'une chair immonde l'avait rendu lépreux.

Àtravers cette légende, peu gracieuse assurément, mais qui a son importance, se croise et se mêle un autre récit relatif à la lutte de deux célèbres brahmanes de l'antiquité, qui se disputaient avec acharnement l'office de sacrificateur à la cour du roi Saodâça. Celui qui l'avait emporté, Viçvâmitra, est représenté comme assistant le malheureux roi dans sa folie et profitant de son autorité pour faire dévorer par un tigre les cent fils de son rival Vacichtha. Privé de ses fils, ce dernier s'abandonne au désespoir, il veut se tuer sans même songer à se venger de son ennemi ; mais voilà que la nature entière semble conspirer pour l'arrêter dans son dessein et lui conserver la vie. « Il se précipita du sommet du mont Mérou, mais il tomba sur un rocher de cette montagne comme s'il fût tombé sur un amas de coton. Et comme il n'était point mort de cette chute, il entra dans un feu allumé au milieu de la grande forêt, le bienheureux ! Mais quoiqu'il fût bien enflammé, ce feu, il ne consuma point le solitaire ; tout aussitôt ce feu si resplendissant devint froid. Puis, apercevant l'océan, le grand solitaire, en proie à la douleur, s'attacha une pierre au cou ; devenu plus pesant, il tomba donc au milieu des eaux, mais par le mouvement rapide des flots de l'océan il fut déposé sur un endroit solide, ce grand solitaire, et alors il s'en alla vers son ermitage désolé. Or, ayant vu l'ermitage que n'animait plus la pré-

sence de ses enfans, le solitaire en sortit aussitôt, poursuivi par le chagrin. Il aperçut une rivière remplie à la saison des pluies d'une eau nouvelle, et qui emportait des arbres de bien des espèces, nés sur ses rives, en grand nombre. Et de nouveau lui vint cette pensée : Que je me plonge dans cette onde ! Ainsi pensait-il, tant il était accablé de douleur. Alors, avec des cordes, il se lia fortement, le grand solitaire : dans l'eau de la rivière profonde, il se plongea, en proie à la douleur ; mais la rivière, ayant coupé ses liens et mis à sec le solitaire, le rejeta dégagé des cordes qui l'attachaient. Dégagé de ses liens, le grand sage prononça ce mot : Vipâça (sans lien), et il appela de ce nom la rivière, le grand ascète ! Il pensait de nouveau à son chagrin et ne restait en paix nulle part ; il s'en alla donc à travers les montagnes, les rivières et les étangs. Et de nouveau, ayant aperçu une rivière, fille de l'Himalaya, terrible, et qui nourrit de redoutables alligators, il se jeta dans son courant. L'excellente rivière remarquant que ce brahmane avait l'éclat du feu, se sépara en cent rameaux ; c'est pourquoi on la connaît sous le nom de Çatadrou, c'est-à-dire qui a cent branches. S'étant vu rejeté sur la rive une fois encore : Je ne puis pas mourir ! dit-il, et il s'en retourna dans son ermitage. »

Comme la nature a bien reconnu son maître dans ce brahmane, et comme elle craint d'attirer sur elle les malédictions en l'aidant à s'ôter la vie ! Il y a un grand fonds de mélancolie dans ces quinze strophes du Mahâbhârata que nous venons de traduire : la douleur ne fait donc pas mourir ! Il en ressort aussi cette grande et profonde pensée, que l'homme n'a pas le droit de disposer de l'existence que Dieu lui a donnée. Après avoir erré longtemps à l'aventure, Vacichtha, le grand solitaire, s'approchait de son ermitage, le cœur navré. Tout à coup une voix frappe son oreille, une voix pareille à celle de son fils aîné, récitant sur le

même ton et avec le même accent les prières du Véda. Le vieillard se trouble. — Qui donc me suit ainsi ? demande-t-il avec surprise, et la veuve de ce fils tant pleuré, jadis dévoré par un tigre, lui apprend que c'est son petit-fils qui étudie dans la solitude les textes sacrés. « Ah ! s'écrie alors le solitaire, j'ai donc une postérité, je ne veux plus mourir ! » La tendresse paternelle, l'amour extraordinaire que les Hindous portent à leurs enfans se résume dans ces simples paroles qui sortent du cœur. Tout à coup le roi qui parcourait ces lieux déserts, en proie à la plus horrible folie (Saodâça le Maudit), parut auprès de l'ermitage. Chacun fuyait sa présence. Au moment où il s'élançait comme pour dévorer la bru et le petit-fils du sage Vacichtha, celui-ci marcha droit à sa rencontre et l'arrêta court rien qu'en prononçant le monosyllabe Om. Puis, l'ayant aspergé avec une eau rendue efficace par la vertu d'une formule magique, il délivra le prince de la malédiction qui pesait sur lui. « Alors, dit en terminant la légende, le roi illumina de sa splendeur la forêt ; comme le soleil teint de ses rayons les nuages du crépuscule. »

Cette scène d'exorcisme, racontée avec simplicité et avec une foi parfaite, nous rejette en plein moyen âge. Saodâça, roi ensorcelé, prince changé en loup-garou, devenu la terreur du pays par suite d'un gros péché, s'arrête dompté par la voix d'un ermite qui le rappelle à son premier état en l'aspergeant d'eau sainte. C'est par ces côtés à la fois surnaturels et humains, par ce merveilleux où domine toujours l'idée religieuse, que la poésie indienne nous touche de plus près qu'aucune autre. L'Europe a longtemps pris goût à des récits de ce genre, et pour les lui faire oublier, il a fallu qu'une antiquité moins lointaine, plus parfaite dans ses productions littéraires, plus païenne aussi dans ses tendances, lui fût remise sous les yeux. Les poètes grecs ont parlé à des hommes qui

avaient au suprême degré le sentiment du beau, à des intelligences d'élite, devenues délicates à force de culture. Les brahmanes, qui dogmatisaient toujours, adressaient leurs enseignemens à un peuple d'enfans condamné à rester en tutelle, avide d'entendre et de connaître, mais facile à séduire par le prestige des images et ne demandant jamais le mot de l'énigme. Les premiers aimaient à peindre la vie sous ses plus brillans aspects, à montrer l'homme luttant contre la destinée pour atteindre à la renommée et à la gloire, pour être appelé grand dans les siècles à venir. Les seconds, accablés par le sentiment des peines de l'existence, dominés par une nature trop forte, trop difficile à dompter, contractaient le dégoût des choses de ce monde : de là l'idée du renoncement, le besoin de se dépouiller par avarice des biens qui doivent nous quitter un jour, sans prendre soin de la postérité. Il y a donc dans les enseignemens du brahmanisme de l'ennui mêlé à de l'irritation, un parti-pris de dédaigner et de mépriser ce qui est grand en apparence, d'abaisser les rois au profit des ascètes et des solitaires ; il y a enfin ce fonds de mélancolie insurmontable que tous les rêveurs trouvent dans leur âme, et qui se trahit dans leurs discours. Et à l'appui de cette assertion, citons en passant des stances curieuses qui prouvent combien la vieillesse, si en honneur chez les Grecs, paraît aux sages de l'Inde peu digne d'envie et pleine de tristesse, même dans l'âge d'or !

« Quand fut terminé le terrible combat des dieux contre les titans, Indra devint le roi suprême des trois mondes. — Le nuage verse partout la pluie, les grains excellens poussent en abondance, les créatures pleines de santé et très attentives à leurs devoirs pratiquent soigneusement la justice. — Tous les hommes sont dans la joie, et solidement établis dans la pratique de leurs devoirs. Or, voyant toutes les créatures dans la joie, il fut rempli

d'allégresse, lui aussi, le roi des dieux, et, monté sur son éléphant, il se met à considérer toutes ces créatures. — Il regarde les ermitages semés en divers lieux, les diverses rivières qui fécondent les pays, les villes qui s'accroissent, les villages et les pays semés d'habitans, — les rois habiles à protéger leurs sujets et voués à la justice, les puits, les fontaines publiques, les étangs, les lacs, les réservoirs, — fréquentés par de nombreux deux-fois-nés pieux et purs comme Brahma. S'abattant sur cette terre souriante, Indra arrive en un pays charmant, fortuné, tout ombragé d'une foule d'arbres, dans la région de l'est, gracieuse et voisine de l'océan. — Là est un ravissant ermitage où vivent en paix les gazelles et les brahmanes, et dans ce charmant ermitage le roi des dieux aperçoit un solitaire nommé Vaka. — Grande fut la joie de Vaka lorsqu'il aperçut le dieu, et il lui témoigne son respect en lui offrant de l'eau pour laver ses pieds et un siège pour s'asseoir, ainsi que des fruits et des racines. — Tranquillement assis, le dieu qui accorde les dons, le dieu des trois mondes, adressa cette question au solitaire : Tu as vécu déjà plus de cent mille ans, ô toi qui es pur ! Dis-moi, brahmane, quel est le chagrin de ceux qui vivent longtemps ? — Le solitaire répondit : Vivre avec ceux qui ne nous aiment pas et demeurer privé de ceux qui nous aiment, être en contact avec les méchans, voilà le chagrin de ceux qui vivent longtemps. — Perdre ici-bas ses fils, ses femmes, ses parens et ses amis, être à la merci des autres, cela n'est-il pas un chagrin plus cruel encore ? — Non, je ne vois rien de plus navrant dans les trois mondes que l'homme privé de ses biens et devenu un objet de mépris pour les autres ! Dans une bonne famille naissent des gens méprisables, la race des gens de bien se détruit, le mal pénètre et le bien s'éloigne : voilà ce que voient ceux qui vivent longtemps. Et toi-même, ô dieu, qui en es témoin, tu vois

comment les mauvaises races qui s'augmentent se substituent aux bonnes races. Ceux qui sont nés dans une bonne famille s'affligent d'être à la suite et sous la dépendance des gens infimes et dépravés, et par les riches les pauvres sont méprisés ; qu'y a-t-il de plus cruel ? Et dans le monde on voit cet état de choses contraire à la justice s'étendre partout ; les ignorans se montrent, et ceux-là s'affligent qui sont clairvoyans ! Il apparaît tout plein de misère et de chagrin, ce monde des hommes où je suis ! »

Le vieillard qui parle ainsi n'est pas précisément le laudator temporis acti du poète latin ; il parle au nom de la caste brahmanique découragée et qui désespère de l'humanité. La perfectibilité humaine ne lui apparaît point comme un espoir consolant, comme un doux rêve. Le temps arrive où la race indienne, plus civilisée, cédant à l'amour du luxe, méprisera cette science de soi-même, cette richesse que le sage emporte avec lui, et d'autres richesses seront à tout prix recherchées par les hommes. Mais enfin quelle joie reste au vieillard qui survit à son siècle et n'attend plus rien de l'avenir ? C'est Indra qui adresse cette question au solitaire, et celui-ci répond : « Celui qui, à la huitième ou à la douzième heure, fait cuire l'herbe sauvage en sa demeure, sans le secours de faux amis, ne goûte-t-il pas une grande joie ? Là où les jours passent dans la joie sans qu'on les compte, on n'appelle pas cela un grand repas ; il y a pourtant de la joie, ô Indra, à préparer dans sa cabane l'herbe des champs. Cueillis de ses propres mains et sans avoir recours à personne, le fruit, l'herbe des champs, cela est bon et ne sent point la misère, mangé dans sa propre maison. — Mais pour celui qui le prend chez autrui, et toujours sous le poids du mépris, le repas le mieux accommodé ne vaut rien ; ainsi en ont jugé les sages. — Qu'il soit changé en un esprit impur, celui qui souhaite manger la nourriture d'autrui ; malheur à lui,

pour avoir mangé ce qu'un cœur dur lui accorde à regret ! Mais l'excellent brahmane qui, après avoir offert de la nourriture à des hôtes et aux mânes des ancêtres, en mange les restes, ne goûte-t-il pas une grande joie ? »

Je supprime la conclusion, qui est tout-à-fait inattendue, et sans aucune connexion avec ce qui précède, Car elle proclame qu'il faut toujours donner au brahmane, à celui qui n'a besoin de rien ! Cette misanthropie, cet amour de la pauvreté, un peu affecté, et qui sent son Diogène, cet ennui de la vie et ce dédain des hommes, qui auraient convenu à Héraclite et aussi à Jean-Jacques, ce n'est point dans un livre de morale que j'en trouve la glorification, mais bien dans une épopée héroïque. Doit-on s'étonner, après cela, que les Grecs, amis de la gloire, aient si rapidement pénétré au cœur de l'Inde ? Alexandre s'inspirait d'Homère ; Porus, s'il lisait quelque chose, ne pouvait étudier que des histoires qui toutes tendaient à rabaisser le héros pour élever bien haut le solitaire contemplatif. Veut-on savoir au juste ce que vaut, ce que pèse un roi dans la balance des brahmanes ? Une légende puisée à la même source, — le Mahâbhârata, — nous l'apprendra sous la forme d'un apologue touchant et gracieux.

Agni, dieu du feu, et Indra, dieu de l'éther, désirait savoir ce que valait un certain roi nommé Civi, descendirent sur la terre. Le premier avait pris la forme d'une colombe, le second celle d'un faucon. La colombe, comme pour échapper aux serres de l'oiseau de proie, s'alla réfugier dans le giron du roi Civi, alors assis sur son trône. Le prêtre officiant qui se tenait auprès du prince dit à celui-ci : « C'est pour sauver sa vie et par crainte du faucon qu'elle est arrivée vers vous ; elle demande à vivre, accordez-lui ce qu'elle veut, et faites qu'elle échappe, car la mort d'une co-

lombe est un grand crime, ont dit les sages. » À son tour, la colombe apprend au roi qu'elle est un étudiant brahmane, versé dans la connaissance des saintes écritures, un novice chaste et sans péché qui est venu se jeter dans les bras du prince pour échapper aux poursuites de l'ennemi ; « Ne me livre pas, n'abandonne pas au faucon le deux-fois-né caché sous l'apparence d'un oiseau timide. » Là-dessus, le faucon prit la parole : « Je suis dans mon droit, j'agis conformément à ma nature. Dans l'ordre des naissances et dans la classe des êtres, j'ai la priorité sur cette colombe. Puisqu'elle est entre tes mains, tu ne dois pas me faire obstacle. » Le roi éprouvait un grand embarras, car les deux oiseaux avaient parlé fort raisonnablement l'un et l'autre. Cependant il se mit à dire tout à coup : « Non, il ne pleut point en la saison des pluies, non, la semence confiée à la terre ne pousse pas en son temps, pour celui qui livre à son ennemi, un être frappé de crainte et réfugié près de lui, et il n'obtiendra pas d'échapper à son tour à l'heure du danger. La créature née sous une forme chétive est toujours molestée, car ses parens ne suffisent pas à la protéger. Celui qui livre à son ennemi un être frappé de crainte et réfugié près de lui, non, il ne verra point son offrande agréée par les dieux ! Il se nourrit de folie, et il tombera bien vite du monde des deux, celui qui livre à son ennemi un être frappé de crainte et réfugié près de lui, car les dieux, et Indra le premier, le frapperont avec la foudre. De la chair de buffle cuite avec du riz, voilà ce que je vais te faire servir au lieu de la colombe. Dans le lieu qui te plaira, ô faucon, cette viande te sera portée par ceux qui l'auront préparée.

« — Non, réplique l'oiseau de proie, ce n'est point du buffle que je veux ; je demande la chair de cette colombe, ni plus ni

moins. Les dieux me l'ont livrée en pâture aujourd'hui. En l'absence de tout autre oiseau, livre-la-moi !

« — Ce sera la chair de buffle, et nulle autre, que mes gens vont t'apporter, reprit le roi. Ils verront comme je suis miséricordieux envers celui qui est en proie à la crainte, et ils te conduiront près de moi, de peur que tu ne fasses du mal à cette colombe. J'abandonnerais la vie plutôt que de livrer la colombe, car elle est inoffensive, je le sais bien, ô faucon ! Et toi, n'agis pas selon tes instincts pervers, ô doux oiseau, car d'aucune façon je ne te livrerai la colombe ! Mais afin que les êtres qui vivent de chair soient satisfaits de ma manière d'agir, et qu'ils me célèbrent par leurs louanges, afin que je puisse aussi te contenter, parle, dis-moi ce que tu veux, et je le ferai !

« — De ta cuisse droite, ô roi, enlève un morceau de chair égal en poids à la chair de la colombe, dit le faucon ; de cette façon, celle-ci sera sauvée ; les êtres qui vivent de proie célébreront tes louanges, et je serai satisfait. » — Le roi, ayant enlevé de sa cuisse droite un morceau de sa chair, le plaça dans une balance ; mais la colombe pesait davantage. Il ôta un second morceau de sa chair, et la colombe pesait encore davantage ; puis, ajoutant toujours, il finit par mettre son corps tout entier dans la balance, et la colombe pesait encore davantage. Ainsi le roi monta de sa personne sur le plateau, et il agit sans détour. Le faucon, qui était Indra, ayant vu ce qui se passait, s'écria : Il est sauvé !... et il se perdit dans l'espace. »

Parce qu'il est inoffensif, chaste et instruit dans la connaissance des textes sacrés, l'étudiant brahmane l'emporte sur le roi juste, fidèle à sa parole, voué à la protection des opprimés. Les dieux ont pris la peine de se métamorphoser en oiseaux et de

descendre sur la terre pour faire éclater cette vérité dans tout son jour. Dans cet apologue, l'enseignement est direct, mais tempéré par la douceur et la simplicité du langage. Rarement le brahmanisme condescend à modérer l'âpreté de sa doctrine. On le voit d'ordinaire s'emparer hardiment des plus vieilles traditions qui se rapportent aux cataclysmes anciens ou aux grands phénomènes de la nature et les faire servir à sa cause. Ainsi les grands sages, les saints des premiers temps, aïeux des brahmanes répandus par toute l'Inde, ont commandé aux élémens, avalé la mer d'une seule gorgée, abaissé des montagnes, changé en bêtes les rois orgueilleux ; ils ont fini par se loger dans les constellations, demeures privilégiées des grandes âmes, et que la Grèce, avec ses instincts de gloire, réservait à ses héros et à ses héroïnes. Or cette puissance surnaturelle dont ils étaient remplis, c'était par la méditation accompagnée des plus rudes austérités que les sages parvenaient à l'acquérir, c'était par cette foi qui transporté les montagnes, selon le mot de l'Écriture, mais avec cette différence qu'ils travaillaient à l'acquérir dans le dessein de se venger, de nuire à leurs semblables et de faire trembler les créatures devant eux.

L'existence des feux sous-marins, qui sortent du fond de l'océan, et celle des volcans, plus facile à constater, sont des phénomènes qui n'ont point échappé à l'observation des Hindous. La flamme qui couve sous la neige des monts et celle qui éclate tout à coup du sein des eaux leur ont paru exprimer à merveille le feu de la colère qui jaillit de l'âme du sage au cœur froid, aux passions calmées. Ils y ont vu aussi quelque chose qui ressemblait à la lutte des deux élémens opposés ; mais, au lieu de chercher à expliquer le phénomène par des causes naturelles, ils l'ont pris pour texte de l'une de ces légendes terribles qui ont consacré pour toujours la puissance surnaturelle des brahmanes. Cette lé-

gende a pour héros un sage des temps fabuleux nommé Aorva (le feu sous-marin) ; je la cite en abrégeant.

Jadis vivait un roi nommé Kritavîrya, qui avait pour sacrificateurs des brahmanes de la race de Bhrigou, à qui il donnait de l'argent et des richesses en abondance. Le roi étant mort, ses parens héritèrent de ce qu'il possédait ; mais ils apprirent qu'il y avait chez les descendans de Bhrigou beaucoup de richesses, et voilà toute cette famille royale qui va vers les brahmanes sacrificateurs pour leur réclamer ce qu'ils ont. Quelques-uns des fils de Bhrigou cachèrent dans la terre leur trésor ; d'autres le confièrent à des brahmanes comme eux, craignant qu'il ne leur fût enlevé par les fils de rois ; d'autres encore donnèrent quelque argent aux princes, selon qu'ils le demandaient, et comme pour montrer qu'il ne leur restait plus rien. Cependant, l'un des guerriers s'étant mis à fouiller le sol sans façon dans la demeure d'un de ces brahmanes, le trésor fut découvert, et les princes en colère tuèrent à coups de flèches ces excellens fils de Bhrigou qu'ils auraient dû protéger. Or, ceux-ci étant mis à mort, leurs femmes se réfugièrent dans une inaccessible montagne de l'Himalaya. L'une d'elles, tout effarée, cacha dans une de ses cuisses un enfant qu'elle portait en son sein. Avertis par l'une de ces femmes, les guerriers revinrent pour tuer cet embryon ; mais à peine avaient-ils aperçu la brahmanie toute resplendissante de son propre éclat, que l'embryon brisa la cuisse de celle-ci et parut au jour, aveuglant les guerriers comme le soleil l'eût fait en plein midi. Alors, privés de la vue, ils errèrent dans les cavernes des montagnes ; alors, en proie au trouble et ne voyant plus, ces rois, qui voulaient recouvrer la vue, implorèrent l'irréprochable veuve du brahmane. Et à cette bienheureuse ils dirent, ces rois qui perdaient l'esprit, ces rois éclipsés, abattus par le chagrin, pareils à

des feux dont la flamme est éteinte : « Par ta faveur, ô bienheureuse ! que la race des guerriers rouvre les yeux, et nous irons loin d'ici, tous ensemble, renonçant à nos œuvres perverses !… »

Si le poète qui a recueilli cette légende avait pris soin de bien marquer le lieu où se trouvent cette montagne et ces cavernes, il ne serait pas impossible qu'on y découvrît la trace de quelque mine anciennement exploitée. Le mot bhrigou signifie précipice, et aussi le sommet aplati d'une montagne. Ce fœtus caché dans la cuisse de la brahmanie ressemble fort à un beau diamant que la fugitive emportait en fuyant la colère des rois. Ceux-ci pourraient bien être aussi quelques princes aventuriers et pillards qui, après avoir enlevé de grandes richesses accumulées par des brahmanes habiles dans l'art de découvrir les pierres précieuses, s'égarent dans les cavernes dont ils ne peuvent retrouver l'issue ; mais ce que nous poursuivons nous-mêmes, ce n'est pas le mot de l'énigme, enfoui sous la poussière des siècles comme le trésor caché dans la demeure d'un descendant de Bhrigou, et qui excita la cupidité des fils de rois : contentons-nous de suivre l'idée brahmanique qui se montre au grand jour, et reprenons la légende.

« Ce n'est point moi qui vous ai volé vos yeux, répliqua la brahmanie ; je ne suis point en colère : c'est cet enfant. Ce fils de Bhrigou s'irrite contre vous aujourd'hui… C'est lui en vérité qui, furieux de la mort de son père, veut vous tuer à son tour ; c'est lui qui par son éclat divin vous a tous aveuglés. Adorez-le, adorez mon fils Aorva, et, satisfait de vos hommages, il vous délivrera de la cécité. — Et les rois lui dirent : Calme-toi (prasîda) ! Et Aorva leur accorda la faveur de se calmer. De là vient qu'on l'a nommé dans les mondes Prâsada (calme et faveur). Son vrai nom était Aorva (feu sous-marin). » Quand les rois furent partis après avoir

recouvré la vue, le jeune solitaire descendant de Bhrigou songea à détruire les mondes pour se venger. Le voilà qui se livre à des austérités terribles, par lesquelles il consume les mondes, et avec eux les dieux, les titans et les hommes, cherchant ainsi à réjouir ses ancêtres ; mais les ancêtres du solitaire descendent vers lui et disent : « Nous avons vu la puissance de ton éclat terrible, ô Aorva, notre fils ! Calme-le, restreins cette colère qui t'anime contre les mondes. Au temps où nous étions tous sans maîtres, occupés de cette pensée, nous autres, fils de Bhrigou, nous ne perdions pas de vue la destruction de ces guerriers qui pratiquent le meurtre. Lorsque par la suite des âges le malheur nous a atteints, c'est nous qui l'avons reçue, cette mort que nous voulions donner aux guerriers. Ce trésor que l'un d'eux a déterré dans la demeure d'un Bhrigou est devenu un gage d'inimitié entre nous et les guerriers : il n'a servi qu'à exciter leur colère ; mais que nous importent les trésors, à nous qui ne cherchons que le ciel, puisque d'ailleurs nous avons le contrôle absolu sur tous ces biens, la puissance qui procure les richesses ? La mort même ne peut pas tout nous prendre, et voilà le conseil que nous te donnons : celui qui détruit les créatures émanées du créateur n'obtient pas les mondes célestes… Et ce que tu fais ne nous est pas agréable. Renonce à ce dessein criminel de détruire les mondes ; ne cause pas la mort des guerriers, nos ennemis ; renonce à cette colère qui ternit et efface l'éclat de tes austérités et ta propre splendeur. »

« — Et moi, je vous réponds, ô mes ancêtres, reprit Aorva, que le vœu fait par moi, dans ma colère, de détruire les mondes, ne peut rester sans effet. Cette promesse faite dans ma colère, je ne puis, je n'ose l'annuler. D'ailleurs cette fureur, même concentrée, brûlera les mondes comme le feu consume la forêt. Celui qui veut retenir les effets d'une colère légitime, ce mortel-là n'a plus la

force d'en garantir la triple classe des êtres. Celui qui dompte les êtres indisciplinés peut cependant sauver ceux qui restent dociles. Donc que ma fureur, appliquée dans ses justes limites, se tourne seulement contre les rois qui veulent tout subjuguer !... Voyant que mes ancêtres n'avaient pu se délivrer du joug de ces rois, maîtres absolus et puissans, j'ai cru qu'il était bon de pratiquer ces rudes austérités ; de là cette colère qui m'anime, car je suis le maître des mondes... »

« — Ce feu né de la colère qui veut sortir de toi pour ruiner les mondes, répondirent les ancêtres, lâche-le dans les eaux, car les mondes reposent sur les eaux. Tous les sucs de la terre sont faits avec les eaux, et tout le monde est composé d'eau ; qu'il réside, si tu y consens, au milieu de la grande mer, ce feu de ta colère, consumant les eaux, car les mondes sont faits d'eau. » — « Et ce feu de sa colère, Aorva le lâcha dans la demeure du dieu des eaux, et celui-ci l'appliqua au grand Océan. Changé en une grande tête de cheval, — ceux qui connaissent le Véda savent bien cela, — le dieu vomit de sa bouche ce feu, et boit les eaux au milieu du grand Océan. »

La vengeance du solitaire qui ne peut pardonner aux rois le meurtre de ses aïeux et maudit les guerriers avides de conquêtes, insatiables dans leur soif du pouvoir, cette flamme de la puissance brahmanique prête à tout consumer, voilà donc qu'elle change de forme tout à coup. Le terrible solitaire disparaît après avoir lâché le feu de sa colère, et il ne reste plus que la bouche d'un volcan dont les laves brûlantes menacent de détruire la terre entière. Si l'on veut, c'est la terre elle-même toute chaude encore au sortir des cataclysmes d'une époque lointaine et sans histoire. La mer, la grande mer s'avance, qui refroidit les continens, éteint

les laves, et, pénétrant jusqu'au cœur de la terre, engloutit ces foyers incandescens ; elle ne s'émeut point de ces feux sous-marins, de ces chevaux aux bouches béantes qui lancent çà et là par momens leurs jets de flammes. Telle est au fond l'idée de cette légende, et si je m'y suis arrêté un peu longuement, c'est qu'elle m'a paru fournir un exemple remarquable de ces traditions cosmiques semées dans les poèmes épiques de l'Inde, sans motif apparent et comme des hors-d'œuvre. Ainsi jetés à travers le récit, ces épisodes rendent intraduisibles les grandes épopées qu'ils surchargent et embarrassent ; ils arrêtent la marche de l'action principale et déroutent le lecteur, malgré l'intérêt qu'ils présentent à un autre point de vue. On ne peut dire pourtant qu'ils soient inutiles ou indignes d'être étudiés. Indépendamment des beautés du style et de la grandeur des images, ces récits ont le mérite de donner beaucoup à penser : ils s'élèvent fort au-dessus, de la fable proprement dite par leurs qualités, et même par leurs défauts. Leur défaut le plus ordinaire, ce serait cette exubérance de fantaisie et d'imagination à laquelle obéissent les poètes indiens, et qui les porte à placer un drame, à faire agir des personnages à travers le temps et l'espace, sans aucun souci de la réalité, dès qu'un cadre se présente à leurs yeux. Ainsi la lutte des brahmanes contre les guerriers ne peut être d'aucune manière contemporaine de la lutte des deux élémens, l'eau et le feu ; tout au plus en serait-elle l'image et comme la suite. Prenons-la sous la forme où elle se présente ici, et nous y trouverons une allusion à un fait historique. Le mystérieux personnage nommé Bhrigou, aïeul des brahmanes pillés et tués par les rois, passe pour avoir été le premier législateur des Indiens. Il enseigna aussi aux hommes le véda de l'arc, c'est-à-dire l'art de combattre selon la mode du temps. Cette science, les guerriers la pratiquèrent avec

ardeur, avec une supériorité qui les rendit fiers, orgueilleux, et finalement plus forts que les brahmanes, fils de Bhrigou. Ceux-ci en vinrent à regretter le don fatal de la science des armes, que leur aïeul avait enseignée au monde, et qui était devenue l'héritage exclusif des rois. Ils s'en vengèrent par la malédiction lancée contre les guerriers, par des conspirations contre les princes rebelles à leurs enseignemens, par la poésie même, dont ils se firent une arme terrible, car ils surent s'en servir toujours pour exalter leur puissance aux dépens de celle de leurs rivaux.

Ainsi s'altéra et s'obscurcit dans l'Inde l'histoire des choses et celle des hommes. La fable, traitée avec un art admirable, fut comme un grand fleuve où l'on vit rouler confusément ce que les Aryens savaient touchant la création, les premiers âges du monde, et les faits les plus importans de leurs annales. L'action demeura subordonnée à la pensée ; l'homme, le roi, le héros, s'absorbèrent dans l'humanité, à peine distincte de la collection des êtres organisés qui peuplent la terre, le ciel et les eaux, presque identifiée avec ce monde mobile et immobile qui est sorti de Brahma au jour de la création, et qui doit rentrer en lui au jour de la destruction universelle. Le génie indien s'égara dans la rêverie ; au lieu d'horizons réels, aux contours bien arrêtés, les descendans des Aryens n'eurent devant eux et derrière eux que des perspectives fuyantes, troublées par le mirage. Le brahmanisme, après avoir protégé contre la barbarie, qui la pressait de toutes parts à son arrivée sur ce sol de l'Inde, la jeune et vive nation confiée à ses soins, ne s'occupa plus que de l'établir dans des lois immuables et de se constituer lui-même dans son indépendance et dans son inviolabilité. Les regards tournés vers le passé, il tira de tout ce qu'il savait les élémens de sa propre histoire, — histoire fantastique, pleine de symboles, d'allusions obscures, de

faits dénaturés ou présentés sous un faux jour. Le peuple ébloui regarda avec une admiration mêlée de terreur ces figures lumineuses des anciens sages que l'on faisait briller à ses yeux. Peu à peu la caste des brahmanes, qui allait en se multipliant, berça dans les doux rêves de son imagination tous les peuples soumis à la tradition védique ; elle les engourdit dans un sommeil léthargique. La société indienne ne connut point ces élans, ces ardeurs subites, ces réveils soudains, qui font sortir les nations de leurs frontières et les portent à se mêler au moins pour un temps au reste du monde. Les brahmanes façonnèrent à leur image et selon leur convenance ce monde à part qui s'appelle l'Inde et qui occupe la plus belle partie de l'Asie. Pareille aux lianes qui envahissent l'un après l'autre tous les arbres d'une forêt tropicale, la caste des prêtres, qui était aussi celle des penseurs et des poètes, étendit partout ses rameaux, enveloppant à la fois les arbustes chétifs et les plus hauts palmiers, dominant les rois et les gens des basses classes. La forêt parait verte encore, on la dirait pleine de sève ; regardez de plus près : ce feuillage qui la couvre de son réseau, c'est celui de la liane, qui balance au vent du soir ses rameaux sans fruits, mais tout chargés de fleurs aux mille nuances dont le parfum pénétrant donne le vertige.

Théodore Pavie. xxxxxxx

03

ÉTUDES

SUR

III.

LES HÉROS PIEUX. — RÂMA.

I.

Après les rois maudits, qui avaient essayé de lutter contre le brahmanisme, apparaissent les héros pieux, célébrés par tous les poètes de l'Inde ancienne, et dont la mémoire vit encore dans le souvenir des peuples hindous. Cédant aux instincts de la vie sauvage, les rois maudits entraînaient la race aryenne hors des voies de la civilisation ; doit-on s'étonner que la tradition les ait flétris ? Les héros pieux au contraire, fidèles aux inspirations religieuses qu'ils recevaient des brahmanes, devenus les précepteurs spirituels de la nation hindoue, s'appliquèrent de toutes leurs forces au maintien de la justice et à la pratique des vertus. Ils se montrèrent les protecteurs du culte brahmanique, les défenseurs des faibles contre les forts, et contribuèrent à étendre au loin l'influence des idées indiennes : de là l'auréole de gloire qui rayonne autour de leur front, de là l'empressement des peuples à chanter leurs louanges et à se raconter d'âge en âge, dans des poèmes immenses, leurs exploits plus ou moins fabuleux. Que la légende ait transformé en actions surhumaines et merveilleuses les faits et gestes les plus ordinaires de ces héros, qu'elle leur rapporte sans discernement tout ce que l'esprit humain peut concevoir de plus héroïque et l'imagination de plus extravagant, qu'elle nous les montre en communication constante avec les dieux dont ils exécutent les volontés sur la terre, — il n'y a rien là qui doive surprendre. Les grands noms qui ont dominé les époques lointaines ne ressemblent-ils pas aux sommets des hautes montagnes, rendus inaccessibles à nos regards, tantôt par les brumes épaisses qui en voilent les contours, tantôt par l'éclat trop éblouissant du

soleil qui les fait paraître comme enflammés ? Cependant la fable païenne n'a jamais inventé complètement les héros auxquels l'antiquité avait élevé des temples ou dressé des statues. Aux illustres personnages qu'ils ont considérés comme des incarnations de leurs dieux les poètes hindous n'ont fait que donner des proportions surhumaines. À la manière des grands artistes de toutes les époques, les écrivains de l'Inde ont idéalisé, agrandi leurs modèles ; ils se sont appliqués à ennoblir tous les traits de ceux qu'ils voulaient proposer en exemple aux générations futures. Les demi-dieux de l'Inde, Râma, les fils de Pândou et Krichna, ont donc réellement existé, quoique l'on ignore l'époque précise de leur apparition sur la terre, et c'est à ce titre de héros réels, exprimant à des degrés divers le type de la perfection selon l'idée indienne, qu'ils méritent de fixer notre attention.

Pour apprécier à leur juste valeur les exploits des demi-dieux hindous, il importe de connaître les ennemis qu'ils avaient à vaincre et quels services ils rendaient à l'humanité par leurs victoires. Les tribus aryennes, on le sait déjà, ne s'établirent pas sur le territoire de l'Inde sans avoir de grands combats à soutenir contre les peuplades barbares qui occupaient le pays. À mesure que ces barbares dépossédés et vaincus se retiraient devant le flot envahissant de la race conquérante, celle-ci bâtissait des villes et fondait des royaumes. Autour des cités naissantes, la culture s'étendait peu à peu, mais assez lentement d'abord, et par-delà les hameaux semés dans la plaine, par-delà les habitations temporaires des bergers, les brahmanes voués à la méditation s'enfonçaient à travers les forêts inconnues, attirés et comme éblouis par la majesté de ces solitudes toutes remplies d'ombre et de mystère. Dans les bois, devenus la retraite des sauvages ennemis de la race aryenne, l'imagination effrayée des Hindous plaçait un

grand nombre d'êtres malfaisans, supérieurs à l'homme en force, en énergie morale et en perversité, connus sous le nom de rakchasas ou ogres, yakchas ou gnomes, piçatchas ou vampires, etc. Établis dans de frais ermitages au bord d'un lac ou auprès d'une source, les sages avaient beau élever leur esprit au-dessus des choses humaines par l'étude du Véda et la méditation des perfections de Brahme, ils ne parvenaient point à bannir de leur cœur cette crainte superstitieuse et involontaire qui trouble l'homme dans les ténèbres, et lui fait sentir si tristement sa faiblesse. Il arrivait souvent que quelque barbare de la forêt, attiré par la curiosité ou poussé par la faim, s'approchait furtivement du solitaire, épiait l'heure du sacrifice et dérobait l'offrande destinée aux dieux. Dans son effroi, le solitaire criait : « Au rakchasa ! » L'intervention du guerrier ou kchattrya devenait alors nécessaire. Lui seul pouvait défendre l'ermite désarmé contre les attaques de l'ogre. La tradition d'ailleurs s'accorde à représenter le rakchasa comme un géant à la face hideuse, changeant de forme à volonté, qui se faisait un jeu de troubler les sacrifices pour contrarier les dieux, enlevait volontiers les femmes des Aryens et dévorait les petits enfans. La peau blanche des Aryens paraissait avoir un attrait tout particulier pour le monstre cannibale.

Délivrer le pays de ces êtres redoutables, c'était d'abord protéger les brahmanes et leur culte, favoriser l'expansion de la loi védique, prendre en main la cause des dieux, dont les sacrifices étaient souvent interrompus : c'était accomplir le premier devoir du kchattrya. Aussi, quand les castes furent constituées dans l'Inde, dès qu'il y eut une classe d'hommes d'élite vouée à la profession des armes et tout à fait distincte de celle qui se consacrait à l'exercice du culte, vit-on commencer la lutte des guerriers contre la race des ogres et des démons. Tous les héros que la tra-

dition considère comme des fils ou des incarnations de la Divinité ont débuté par des exploits de ce genre. Tout dieu qu'il est, Krichna enfant triomphera des démons qui, sous la forme d'un héron, d'une corneille, d'un taureau, d'une ogresse et même d'un tourbillon de vent, menacent son berceau, comme les serpens menaçaient celui d'Hercule. Les héros du Mahâbhârata, les cinq fils de Pândou, et le pieux Râma consacrent leur jeunesse et une partie de leur âge mûr à la destruction des géans et des titans. Ils sont des explorateurs aventureux et des princes triomphans de la famille des Jason, des Thésée et des Persée, des bienfaiteurs de l'humanité, comme le vainqueur du lion de Némée ; ils sont enfin des chevaliers errans à leur manière, ayant pour amis et pour ennemis des enchanteurs, et destinés à vaincre toujours, quoiqu'à travers mille périls et mille aventures.

Pour montrer sous ce triple point de vue les grands guerriers de l'Inde, il nous suffira de choisir quelques épisodes des épopées les plus célèbres, le Râmâyana et le Mahâbhârata, et de dessiner nettement, si cela est possible, la physionomie de ces personnages un peu étranges qui rappellent à la fois les héros qu'Homère a chantés et ceux qu'a raillés Michel Cervantes. Commençons par Râma, le plus divin, le plus accompli de tous.

II.

Àl'aurore du second âge du monde naquit Râma. Son père, le prince Daçaratha, régnait à Ayodhya (Oude), ville célèbre dans le monde, dit le grand poète Yâlmiki, auteur du Râmâyana.

« Ville aux portes bien espacées, aux grandes voies bien étendues, embellie par une rue royale où la poussière est tempérée par l'eau qu'on y répand, garnie de marchands de toute sorte —

ornée de grands édifices, difficile à prendre, décorée de parcs et de bosquets, défendue par un fossé difficile à franchir et profond, munie de toute sorte d'armes, avec des parapets au-dessus des portes, et garnie d'archers en tout temps. — Le roi Daçaratha gouvernait cette ville… aux grandes rues fermées par des portes solides, aux marchés spacieux, munie de machines de guerre et d'armes diverses — sur les portes de laquelle flottent des bannières déployées, remplie d'éléphans, de chevaux, de chars, troublée par le bruit de toute sorte de véhicules, etc. »

Vâlmiki ne consacre pas moins de vingt distiques à la description de la cité royale, marchande et guerrière, où doit naître son héros. Il y a dans cette peinture un peu chargée, où les épithètes abondent, où les lignes se mêlent et se confondent, comme un reflet du désordre pittoresque qui surprend le voyageur à son entrée dans une ville asiatique. Toutefois une pareille capitale, si bien ornée et si bien défendue, donne l'idée d'une civilisation déjà fort avancée. Ayodhya fut, en effet, la première ville de l'Inde à une époque fort reculée. Au moment choisi par le poète, elle compte un grand nombre de pieux et savans brahmanes, de sages conseillers, de guerriers pareils aux dieux, et c'est au milieu de cette cour choisie que se montre le roi Daçaratha, prince puissant, victorieux de ses ennemis, habile à gouverner selon la justice et à réprimer ses sens. Partout, dans le royaume de ce grand monarque, régnait la paix et florissaient les vertus. Cependant Brahma, le dieu créateur, n'avait point accordé d'enfans à Daçaratha malgré sa piété, et ce fut pour obtenir une postérité que ce prince, conseillé par les sages brahmanes de sa cour, offrit le plus solennel des sacrifices, le sacrifice du cheval. L'offrande de Daçaratha a été agréable au dieu suprême, créateur des trois mondes ; ses vœux seront exaucés. Brahma décide que de ce roi voué à la

pratique des vertus naîtront quatre fils ; mais l'un d'eux, Râma, appelé à de hautes destinées, viendra au monde dans des circonstances toutes particulières. Brahma a fait connaître son décret au ciel avant de l'annoncer à la terre, et tout aussitôt les dévas ou divinités secondaires, montant vers le dieu suprême, entourent son trône. Alors se passe au plus haut des cieux une scène grandiose que Vâlmiki décrit de la manière suivante :

« Portant les mains à leur front en signe de respect, les dévas dirent tous à Brahma, celui par excellence qui accorde les dons : Ô Brahma ! l'être qui a reçu de toi le plus de puissance est un rakchasa du nom de Râvana. — Dans son orgueil, il nous tourmente tous, ainsi que les grands solitaires appliqués à la pratique des austérités, car, ô bienheureux ! tu lui as accordé autrefois un don, étant satisfait de lui. — Les dévas, les démons, les yakchas ne pourront te tuer tant que tu le voudras, lui as-tu dit, et nous, par respect pour ta parole, nous supportons tout de lui ; — et il fait périr les trois mondes, ce destructeur, roi des rakchasas, ainsi que les dévas, les solitaires, les yakchas, les musiciens célestes et la race humaine. — Contre toute justice et fier du don suprême qu'il tient de toi, il tourmente la création ; là où il est, le soleil ne chauffe pas, le vent n'ose souffler. — Le feu n'a plus de flamme non plus là où se tient Râvana, et dès qu'il le voit, l'Océan lui-même, avec sa ceinture de grandes vagues, se prend à trembler… Donc protège-nous, ô bienheureux ! contre ce Râvana qui afflige les mondes. — Tu dois créer un moyen de le mettre à mort, ô toi qui accordes les dons ! »

Dans les vers qui précèdent se résume l'idée du poème tout entier ; on y voit s'épanouir le sentiment religieux qui le domine d'un bout à l'autre. Le maître des dieux, les divinités secondaires,

les êtres supérieurs à l'homme et malfaisans par nature, l'homme enfin, entrent en scène. Il s'agit de régler les destinées des trois mondes, le ciel, la terre et l'empire des démons, et cette grande œuvre amènera la réhabilitation de la race humaine, créée pour régner sur la terre qu'elle habite. Râvana, le roi des ogres, a pris les proportions d'un géant des saintes écritures, d'un titan de la fable. Il apparaît comme le dernier survivant d'une création antérieure qui doit périr, comme un être surhumain, doué d'une puissance exagérée, et dont le poids fatigue la terre, trop faible désormais pour le porter. Tant qu'il vivra, tant qu'il opprimera le monde, les autres enfans du Créateur, destinés à posséder le ciel et la terre, les dévas et les hommes, ne pourront accomplir les volontés divines, et la création demeurera pour Brahma lui-même une œuvre stérile. S'il ne fait disparaître le géant auquel il a jadis accordé sa protection, le dieu suprême restera en contradiction avec lui-même ; s'il le détruit, il aura violé sa promesse. Après avoir médité quelques instans, Brahma, perçant l'avenir de son regard divin, laisse tomber ces paroles prophétiques :

« Il est trouvé, celui qui le tuera, celui dont je me servirai pour la destruction de ce pervers ! Il m'avait dit, ce rakchasa : Que je ne puisse être tué ni par les dévas, ni par les grands solitaires, ni par les musiciens célestes, ni par les yakchas, ni par les rakchasas, ni par les serpens ! — Et je lui avais répondu : Qu'il en soit ainsi ! Or, dans son mépris pour les hommes, ce rakchasa ne les avait pas même mentionnés. — Ainsi donc, par la main d'un homme il peut périr, sans que la parole donnée par moi soit violée. »

C'est dans ces termes que Brahma annonce aux dévas la réhabilitation de la race humaine, qui va s'opérer au moyen de l'al-

liance du dieu créateur avec l'homme. Le rakchasa trop puissant qui abuse de sa force, et que le dieu se repent d'avoir doué de si magnifiques attributs, périra par la main d'un être faible, inférieur à lui, mais auquel la nature divine donnera la force qui lui manque. Voilà donc l'homme élevé tout à coup au-dessus des dévas, des grands solitaires, des titans, des démons, de tous les êtres, bons et mauvais, supérieurs aux lois de la nature, — ceux-ci rebelles à ces mêmes lois qu'ils refusent de subir, ceux-là prédestinés au bonheur éternel. L'orgueil a perdu la race des géans antérieure à la race humaine ; l'homme les détruira, mais il ne devra sa victoire sur de si puissans ennemis qu'à son obéissance aux volontés divines. Qu'il soit pieux, qu'il sache mériter le secours d'en haut qui lui est promis, et il pourra tout accomplir. L'harmonie, longtemps troublée, va se rétablir entre le ciel et la terre ; mais comment se réalisera cette promesse de Brahma ? Personne ne le sait encore, même dans le monde des dieux, où se développe cette scène solennelle, et voici comment l'explique le poète Vâlmiki :

« Ayant entendu cette parole favorable prononcée par Brahma, les dieux, Indra à leur tête, furent tous remplis de joie, et là, dans l'intervalle, Vichnou, qui est le bienheureux, arrive en personne. — Brahma n'avait fait que décréter en son esprit et par l'effet de la méditation la naissance d'un héros à l'éclat incommensurable qui devait détruire le rakchasa, et il dit alors à Vichnou, qui se trouvait avec tous les dieux secondaires : « Pour les mondes affligés, tu es celui qui détruit la douleur, ô Vichnou ! Dans notre affliction, nous t'implorons donc comme notre refuge, ô impérissable ! » Vichnou, on le sait, est la seconde personne de la triade indienne, le dieu qui s'incarne pour sauver le monde en péril. Égal en puissance à Brahma, dont il conserve et

soutient la création, il arrive au moment où la pensée de celui-ci décrète la naissance d'un héros destiné à détruire le rakchasa ; il paraît sans que les dévas l'appellent et de son plein gré, comme s'il n'était que la pensée suprême et féconde prenant tout à coup une personnalité pour agir. À sa vue, les dévas sont remplis de joie, et lui, tournant vers eux son regard bienveillant, prononce ces simples paroles : « Que dois-je faire ? » Les dévas lui racontent comment Daçaratha, roi d'Ayodhya, après avoir pratiqué de grandes austérités, a offert le sacrifice du cheval à l'effet d'obtenir une postérité. « Ce roi, ajoutent-ils, connaît à fond la justice ; il est renommé pour ses vertus, véridique, attaché à ses devoirs. En t'associant à lui, ô Vichnou ! acquiers la qualité d'être l'un de ses fils. » Un peu surpris de leur demande, Vichnou interroge tour à tour les dévas ; il veut savoir quel être redoutable leur cause tant de frayeur, et les habitans du ciel, répétant avec plus de verve encore le récit des méfaits de Râvana, représentent le monstre ennemi de la création comme perpétuellement occupé à interrompre le sacrifice, à détruire les sages anachorètes, les hommes, les rois avec leurs chars, leurs éléphans, etc. Touché de ces plaintes un peu prolixes, le dieu compatissant répond : « Oui, je le ferai ! »

Dans cet exposé du poème de Vâlmiki, la grandeur de la pensée l'emporte encore sur la beauté du style et sur la richesse de l'expression. Je ne connais pas dans l'antiquité païenne une conception aussi haute que celle-ci, et si j'osais comparer le profane au sacré, la fable païenne aux données bibliques, je mettrais presque la scène de Vâlmiki dont je viens de donner une courte analyse en regard d'un passage de Milton si justement admiré. Qu'eût dit l'auteur du Paradis perdu, s'il lui eût été donné de lire ces premiers chapitres du Râmâyana où la croyance de tous les

peuples à la régénération de l'homme par le secours et avec l'aide de Dieu se peint d'une manière si éclatante ? Mais restons dans l'Inde avec le poète Vâlmiki, et n'oublions pas que nous sommes, selon le calcul des Hindous, à l'aurore du second des quatre âges, celui de la préservation. C'est la septième fois, d'après les traditions rétrospectives des poèmes cosmiques et religieux, que Vichnou descend sur la terre. Il avait pris déjà la forme d'un poisson, celle d'une tortue, d'un sanglier, d'un lion à face humaine ; il avait emprunté deux fois le corps d'un brahmane. Le tour des kchattryas ou guerriers est enfin venu. Le guerrier des temps héroïques, le héros demi-dieu va paraître au moment où la société indienne se développe avec le plus d'éclat, et avec lui naîtra la poésie épique.

III.

Le jeune prince en qui s'est incarné Vichnou, le pieux Râma, ne sera point un réformateur comme plus tard le divin Krichna et Çâkya-Mouni, le fondateur du bouddhisme. Il restera un guerrier, mais un guerrier vertueux, docile à l'enseignement des brahmanes, soumis aux volontés de son père, qui l'exile injustement et pour donner le trône à un autre de ses fils, un personnage purement humain, éprouvé par la douleur, et dont les dieux se servent pour purger la terre des titans qui l'oppriment. L'épopée qui a débuté d'une façon si élevée, en nous faisant assister aux conseils de la divinité suprême, ne se soutient pas longtemps dans les hautes régions. Une fois que Vichnou a consenti à s'incarner, nous retombons sur la terre, où doit se passer l'action. Râma, forcé de quitter la capitale de son père, s'éloigne tristement, escorté partons les habitans qui pleurent et se lamentent. Il ignore la terrible et glorieuse destinée qui l'attend, il s'avance

vers le sud, allant ainsi à son insu au-devant du géant Râvana, roi de Ceylan, qui doit lui enlever son épouse chérie et qu'il mettra à mort pour venger celle-ci. Tout le poème de Vâlmiki roule sur les combats que Râma livre aux rakchasas, combats féeriques, mêlés d'enchantemens et de sortilèges, à travers lesquels retentit toujours le cri du cœur et l'accent de la fidélité conjugale. Il s'y mêle aussi des légendes cosmiques, des dialogues philosophiques et religieux entre Râma et les solitaires : c'est le propre de la poésie indienne de revenir sans cesse sur les grandes questions qui intéressent le plus vivement le passé et l'avenir de l'humanité.

Notre intention n'est pas d'analyser ici cette longue histoire, mais seulement de montrer le héros tel que l'entendent les poètes indiens, le chevalier sans peur et sans reproche, admiré des hommes et aimé des dieux. Nous détacherons donc de l'immense épopée un petit épisode tout à fait propre à éclairer la physionomie du guerrier des premiers âges, — celui qui montre Râma débutant dans la carrière des aventures.

Àpeine le jeune prince est-il en état de porter les armes, qu'il se met vaillamment au service des solitaires troublés dans leurs retraites par les ogres et les démons. Suivons-le sur les bords du Gange, dans l'ermitage de Viçvâmitra, ce vieux guerrier dont nous avons parlé déjà, qui, sur la fin de sa vie, obtint de passer de la caste des kchattryas dans celle des brahmanes. Viçvâmitra a pratiqué durant bien des années les plus rudes austérités, et, devenu ermite, il offre des sacrifices, comme les brahmanes parmi lesquels il a pris rang. Malheureusement les rakchasas le tourmentent, lui aussi, et il s'en va trouver le roi d'Ayodhya pour lui demander aide et protection : c'est Râma qu'il lui faut, il le réclame avec instance. Le jeune prince part sans plus attendre et va

trouver, en compagnie de Lakchmana, son frère et son inséparable ami, le vieux kchattrya, qui s'est voué à la vie contemplative. Celui-ci accueille dans sa cabane les deux fils de l'oi absolument comme un ermite du moyen âge aurait reçu deux paladins allant en Terre-Sainte. Tout guerriers qu'ils sont, ils ne doivent point oublier que la prière est une arme aussi.

« Or, comme le jour allait paraître, Viçvâmitra, le grand solitaire, interpella Râma, qui dormait sur un amas de feuillage. — toi qui as pour mère Kaôçalyâ, lève-toi ; que le crépuscule du matin reçoive tes hommages, car le temps d'accomplir la cérémonie religieuse de la première heure du jour est arrivé, ô seigneur ! »

Fatigués par une longue marche, les jeunes princes dorment encore, et déjà les étoiles pâUssent à l'horizon.

« Et ayant entendu la parole noble et franche du solitaire, les deux frères Râma et Lakchmana, les deux héros, après s'être baignés, firent la cérémonie de l'eau, et récitèrent à demi-voix la prière que l'on doit prononcer au matin. — Puis, les cérémonies du matin une fois accomplies, tous les deux ensemble, pour témoigner leur respect à Viçvâmitra, riche en mortifications, ils se tinrent là debout devant lui. — Ensuite tous les deux aussi ils allèrent voir la divine rivière au triple cours, la Gangâ… — Sur la rive du fleuve, ils aperçurent le gracieux et pur ermitage des solitaires aux œuvres pieuses qui pratiquent des austérités saintes et excellentes, — et alors, après avoir vu cet ermitage, les deux princes dont la curiosité s'était éveillée, Râma et Lakchmana, dirent au solitaire, etc. »

Quelle sereine matinée, commencée dès l'aurore par la prière, au milieu des paisibles solitudes où les sages appliquent leur pen-

sée à la méditation ! Comme ils sont calmes et doux, ces héros antiques dont la renommée remplira le monde ! On les prendrait pour deux héros grecs égarés dans les forêts de la Germanie. Entrevus ainsi dans le crépuscule du matin, ils rappellent encore ces guerriers adolescens si finement peints sur les vases étrusques, qui marchent d'un pas grave en se donnant la main. Le silence règne sur les bords du grand fleuve, et pourtant c'est bien là le Gange qui entendra retentir les pas d'Alexandre, qui reflétera dans ses eaux sacrées les murailles de tant de villes célèbres, que troublera le cri des Mogols victorieux, et sur lequel les nations européennes feront un jour naviguer leurs vaisseaux mus par une puissance irrésistible et merveilleuse. Vâlmiki, le poète inspiré qui a dérobé les secrets de la naissance de Râma, n'avait rien entrevu de cette réalité lointaine. À l'époque où Râma parcourt les forêts qui bordent le Gange et ses affluens, à peine y voit-on rayonner les premières lueurs de la civilisation brahmanique. Elle s'y manifeste cependant sous la forme du solitaire brahmane et du kchattrya fils de roi, double symbole de la loi divine et de la justice humaine, refoulant devant eux la barbarie. On assiste aux premiers établissemens de ces brahmanes austères, vivant de fruits et de racines, cultivant la pensée et honorant les dieux de tout leur cœur. Autour d'eux règne la paix ; les bois d'alentour semblent participer à la quiétude de leur esprit. Quelle différence avec cette autre forêt sauvage, séjour des rakchasas, que le poète décrit un peu plus loin !

« Là, devant leurs pas, les deux héros, fils de Daçaratha, ayant aperçu une autre forêt terrible, demandèrent avec insistance au solitaire : — À qui cette forêt qui apparaît sombre comme la nuée menaçante, difficile à traverser, remplie de troupes d'oiseaux, où retentissent les cris d'une foule d'insectes ; — forêt troublée par

le bruit de diverses bêtes fauves redoutables qui poussent des rugissemens, asile des lions, des tigres, des sangliers, des ours, des rhinocéros, des éléphans ? »

Cette forêt ténébreuse et remplie de bêtes fauves, située sur le bord opposé de la rivière qui coule auprès de l'habitation des solitaires, c'est la forêt enchantée que l'ermite a montrée du doigt aux hardis chevaliers, et il les y conduira lui-même dans une nacelle. Là habite un démon femelle, une yakchî redoutable, dont le fils, maudit par un saint des anciens âges, est tombé à l'état de rakchasa. Ce démon femelle, qui met obstacle aux sacrifices et empêche les brahmanes de s'avancer vers le Gange, il faut que Râma la mette à mort. Le jeune prince s'avance, calme et résolu :

« Râma ajuste la corde de son arc et le dresse, puis il en fait vibrer la corde avec un bruit si perçant, que l'espace est rempli de cette vibration. — Par ce bruit furent épouvantées les bêtes fauves qui hantent cette forêt, et Tâdakâ (la yakchî), toute troublée, fut comme réveillée par le bruit de la corde de l'arc. — Elle hurle, dans la colère qui la transporte, la yakchî difforme au hideux visage ; entendant ce bruit, elle courut vite là d'où venait le bruit strident de Tare. — Voyant cet être au corps épouvantable, difforme, au visage hideux, aux proportions colossales, qui arrivait sur lui, Râma dit à son frère Lakchmana : — Vois, ô Lakchmana, la face difforme et effroyable de cette rakchasî en fureur, sa face gigantesque, capable d'inspirer une grande frayeur. — Vois-la, ô héros, frappée au cœur par ma flèche, mortellement atteinte, tomber sur le sol, toute baignée dans son sang. Cette rakchasî terrible, aux œuvres grandement perverses, consumée par le feu de ma flèche, va être purifiée de ses péchés ! — Comme il parlait ainsi, Tâdakâ, aveuglée par la colère, lève ses bras en ru-

gissant et s'élance d'un bond avec rapidité ; — et comme elle se précipitait avec la rapidité de la foudre qui s'échappe des mains d'Indra, cette Tâdakâ difforme, avide de tuer, terrible à voir, — pareille à une grosse masse de nuages, les deux bras levés et tendus, il lui perça le sein avec une flèche armée d'un croissant. — Et celle-ci, mortellement percée de cette flèche pareille à la foudre, vomit des flots de sang, tomba sur la terre et expira. »

Tout aussitôt les habitans des sphères célestes se montrent dans l'espace et applaudissent au triomphe du jeune Râma : singulier triomphe cependant ! Il a percé de sa flèche une femme sauvage, maladroite comme le cyclope de la fable grecque, qui n'a d'autres armes que sa difformité, sa taille gigantesque et ses deux bras inertes qu'elle jette en avant ! Le véritable mérite du jeune prince en cette occurrence, ce qui constitue son héroïsme, c'est que, fort de sa foi et comptant sur le secours des dieux, il a affronté sans crainte le monstre redouté des solitaires. La forêt maudite est devenue, grâce à lui, habitable pour les pieux ermites, qui sont comme les pionniers de la civilisation brahmanique, les enfans perdus de la société aryenne. Aussi Viçvâmitra s'écrie avec joie :

« Je suis satisfait, ô Râma ! Bonheur à toi, à cause de l'œuvre que tu viens d'accomplir ; par affection, je vais te faire un présent, te donner toutes les armes sans exception, toutes celles que je connais, ô Râma, car tu es à mon sens digne de les recevoir ! Cette arme de Brahma, qui est la première (la science du Véda), arme suprême et divine, ô Râma ! je te la donne, — et aussi celle qui enlève la crainte du milieu des trois mondes ensemble, le châtiment, arme qui retient les créatures dans le devoir. — Je te donne, ô Râma, celle qui te rendra invincible, inattaquable au

milieu de tes ennemis, l'arme de la loi, de la justice, aussi puissante que la mort et si précieuse ; je te la donne, ô Râma !... »

Ne dirait-on pas d'abord que Viçvâmitra, le vieux guerrier devenu ermite, va armer chevalier le jeune Râma sur le lieu même de son triomphe ? Mais il ne s'agit point ici de conquêtes purement humaines, ni de ces grands coups de lance qui ont élevé si haut la renommée des héros de l'Occident. La gloire des armes n'a jamais été pour les Hindous le dernier mot de l'ambition terrestre. En lui conférant les dons qu'il a énumérés avec une certaine emphase, Viçvâmitra consacre dans la personne de Râma les droits des guerriers à la puissance temporelle. Il revêt Râma des attributs de la royauté, telle que l'entendait le législateur Manou. L'arme de Brahma, c'est l'initiation aux textes sacrés, le droit de lire les saintes écritures et d'offrir des sacrifices avec le secours des prêtres officians ; il la lui accorde comme à un Aryen de pure race qui sait combattre et se dévouer pour les intérêts de sa nation. Il lui donne encore le châtiment, qui est le sceptre des rois, la justice, qui en règle l'usage, et enfin le droit de vie et de mort, qui en est l'application suprême.

IV.

Le solitaire qui a conféré à Râma les attributs de la royauté, le vieux Viçvâmitra, est un brahmane ; il a renoncé au métier des armes et remplit désormais les fonctions de prêtre sacrificateur. Dans la pensée du poète comme dans celle des législateurs, toute autorité, toute puissance procède donc du brahmane, qui la tient lui-même de Brahma; le guerrier reste toujours soumis, au moins moralement, à la suprématie de la caste sacerdotale, et comme associé à son œuvre civilisatrice. Aussi les héros de l'antiquité indienne, exempts d'orgueil et de jactance, ne célèbrent-ils jamais

eux-mêmes leur gloire ni leurs exploits. C'est au brahmane qui leur a donné l'investiture, c'est au poète inspiré qui retrace leur histoire, de déclarer s'ils ont bien mérité de la postérité. Il y a d'ailleurs pour le guerrier plus d'un genre d'initiation, et l'habileté dans la pratique des armes ne suffit pas au plus brave d'entre les kchattryas pour atteindre la renommée : il lui faut encore le don de la science, tel qu'il fut accordé à Râma par ce même solitaire. Ce que le poète Vâlmiki appelle la science ressemble beaucoup à un talisman, comme on en peut juger par les lignes suivantes :

« Mon fils Râma (c'est Viçvâmitra qui parle), il faut que, selon la loi, tu touches l'eau avec la main, et je t'enseignerai le souverain bien. Que l'occasion soit donc mise à profit! — Reçois les deux sciences que voici, la forte et la très forte; il n'y aura pour toi ni fatigue ni vieillesse dans ton corps, ni altération non plus dans tes membres. — Ni pendant ton sommeil, ni dans un moment où ton esprit serait troublé, l'ennemi ne pourra l'opprimer, et un autre qui t'égale en force, ô Rània, n'existera pas! — Ni parmi les dévas, les hommes et les serpeus, ni dans les mondes ici-bas, ni parmi les hommes et les femmes, soit en félicité, soit en adresse, soit en sagesse, en connaissance des saintes écritures ou en héroïsme, — il n'y aura personne qui t'égale, ni non plus quand il s'agira de répondre. Après que tu auras obtenu cette double science, tu acquerras une gloire impérissable. — Quand tu posséderas les deux sciences qui sont les mères de la science divine et de la science profane, la faim et la soif ne te tourmenteront plus guère, ô Râma ! Victorieux à travers les défilés, les passages difficiles et les pays lointains, comme aussi à travers les forêts, tu atteindras, dans les trois mondes, au suprême héroïsme, ô Râma ! — car elles sont filles de Brahma, ces deux sciences ; elles sou-

tiennent la vigueur durant toute la vie. Tu es digne, ô Râma, de les recevoir toutes les deux — Et alors Râma, ayant touché l'eau, les mains jointes sur le front, incliné et debout, reçut ces deux sciences de Viçvâmitra, riche en mortifications. »

Dans ces vers, que le poète Vâlmiki semble avoir rendus obscurs à dessein, on entrevoit une cérémonie religieuse pendant laquelle le néophyte touche avec sa main une eau consacrée, tandis que le brahmane lui confère une sorte de sacrement. Achille, trempé dans les eaux du Styx, était resté vulnérable au talon : pour avoir seulement touché l'eau sainte, Râma, destiné à vaincre tous ses ennemis, sera à l'abri de leurs coups, et bravera les maléfices des esprits pervers. Il y a dans cette donnée un côté qui semble puéril : si Viçvâmitra remettait une fiole entre les mains de son jeune héros, on penserait involontairement au baume de Fier-à-Bras ; mais que l'on dégage la pensée morale et religieuse qui se cache sous le voile des mots, et l'on verra que l'une de ces deux sciences est appelée divine. Or cette science divine, qu'est-elle, sinon la connaissance des destinées humaines ? L'homme vient de Dieu et doit retourner à Dieu ; que lui importent les traverses et les périls, les coups et les blessures ? Le guerrier qui est initié à ces mystères dont la connaissance était le privilège du brahmane, le guerrier qui a la foi triomphera des ogres et des démons ; il sera au moins l'égal des dieux secondaires qui ne peuvent atteindre jusqu'à Brahma, et le poète a raison de dire qu'il n'aura guère à souffrir de la faim et de la soif. En un mot, Viçvâmitra a révélé à Râma cette grande vérité, que les brahmanes ne dévoilaient pas aux ignorans : — il y a en nous un principe immortel que la vieillesse n'atteint pas, que les maladies ne peuvent altérer, et qui ne meurt jamais. — La connaissance de cette vérité solennellement annoncée au guerrier qui l'avait seulement entre-

vue, ou qui n'y songeait guère, ne suffisait-elle pas pour l'élever tout à coup au-dessus des autres hommes, pour le grandir à ses propres yeux et lui faire voir comme à ses pieds toutes les choses de ce monde ?

N'oublions pas que cette scène mystérieuse et solennelle de l'initiation se passe dans l'ermitage de Viçvâmitra. C'est surtout dans le silence des forêts, en face de la nature, que l'idée brahmanique s'épanouit dans toute sa force. Aux kchattryas appartiennent les palais et les citadelles ; la ville proprement dite, avec ses rues encombrées d'éléphans, de chevaux et de chariots, où retentit le bruit de l'enclume, est le séjour des vaïcyas ou marchands ; la caste servile des çoûdras habite les champs et fait paître les troupeaux ; les sages, voués à la contemplation, se plaisent à vivre seuls avec eux-mêmes, entourés d'un petit nombre de disciples. Tout en méditant beaucoup, il est vrai, souvent même à force de penser, les pieux ermites tombaient dans une vague rêverie, et le philosophe se transformait alors en visionnaire. On peut donc admettre que si la sagesse indienne arrivait dans les villes du fond des bois, c'était du fond des bois aussi que sortaient les contes fabuleux et les merveilleuses histoires. La foule accueillait la fable au moins avec autant d'empressement que la vérité ; la poésie elle-même puisait à cette double source, et il en est résulté ce mélange de grandes pensées et de puériles inventions, de haute philosophie et de fantastiques histoires qui s'enchevêtrent dans les épopées indiennes. D'ailleurs les ermites pieux, ce sont encore les poètes qui nous l'apprennent, n'aimaient rien tant qu'à s'entretenir, le soir, après la chaleur d'un jour brûlant, de tout ce qui se disait et se racontait dans les ermitages voisins, bien loin à la ronde, et il s'établissait ainsi, en plein désert, dans les solitudes à peu près inhabitées, un courant de

traditions et de légendes qui se répandait dans toutes les contrées de l'Inde. Un peuple voyageur et marchand eût fait de ces récits des contes comme les Mille-et-une Nuits. Dans une société guerrière et galante, ces traditions eussent pris la forme de chroniques rimées, de fabliaux ou de poèmes chevaleresques. Dans l'Inde, où la littérature restait exclusivement entre les mains de la caste sacerdotale, ennemie des lointains voyages, du bruit des armes et de la galanterie, l'imagination, si prompte à s'éveiller, ne l'emporta cependant jamais sur l'enseignement dogmatique et moral ; l'épopée garda son caractère religieux.

Suit-il de là que les grands poèmes indiens, et le Râmâyana en particulier, soient toujours amusans dans le sens que nous attachons à ce mot ? Non, certes ; mais du moins offrent-ils toujours de l'intérêt aux esprits sérieux et réfléchis. Ils nous apprennent, non l'histoire des faits, pour laquelle les sages de l'Inde ont professé trop d'indifférence, mais celle de l'esprit humain cherchant sa voie à travers le panthéisme. Si les poètes, quand il s'agit de décrire une chaîne de montagnes, un fleuve, une forêt, entassent comme au hasard une foule d'épithètes emphatiques trop souvent répétées, s'ils sortent à chaque instant du réel et du possible pour se jeter dans le fantastique et le merveilleux, au moins savent-ils marquer avec précision, en traits énergiques et saillans, tout ce qui peut rehausser la nature humaine, et rappeler à l'homme, à la femme même, le sentiment de ses devoirs. Les faiblesses du cœur et les égaremens de l'esprit ne sont jamais glorifiés dans leurs vers ; tout au contraire, c'est la vertu avec les sacrifices qu'elle impose, c'est l'abnégation et l'abandon de soi-même qu'ils célèbrent à chaque pas, au milieu des épisodes les plus dénués de vraisemblance. Ainsi la fidèle Sitâ, femme de Râma, qui a suivi le héros dans son exil, heureuse de partager ses

périls et ses souffrances, obtiendra, elle aussi, un talisman merveilleux. Après une longue marche, elle arrive un soir, accompagnée de son époux, dans l'ermitage d'Atri. Cet Atri était un sage des premiers temps, un des aïeux de la race aryenne, qui a dû exister bien des siècles avant Râma ; n'importe, il faut que le héros rencontre ces patriarches toujours vivans dans le souvenir des Hindous, et qu'il leur adresse ses respectueux hommages. Sitâ, de son côté, va saluer la femme du solitaire, la vieille brahmanie Anasoûyâ (celle qui est sans envie) ; c'est Atri lui-même qui l'y invite. Elle est bien cassée, la vieille brahmanie ! Depuis dix mille ans, elle pratique dans la solitude de rudes austérités : ses cheveux sont blanchis par l'âge, elle peut à peine se soutenir ; mais dans ce corps brisé vit une âme illuminée, épurée par la méditation. Dès que Sitâ s'est nommée en la saluant, Anasoûyâ lui répond avec dignité :

« Abandonnant ta famille, ô Sitâ ! le repos et les honneurs, ô femme, par affection, voilà que tu suis Ràma dans la forêt ; ah ! que cela est bien ! — Que l'époux soit dans la paix ou dans les afflictions, qu'il soit criminel ou bien exempt de fautes, les femmes qui savent faimer ont en partage les mondes de la béatitude éternelle. — Qu'il ait une conduite mauvaise, qu'il vive dans les désordres ou même qu'il ne pratique en rien les devoirs de la justice, la divinité suprême, pour les femmes qui se respectent, c'est encore leur époux. Non, je ne vois pas de lien de parenté plus excellent pour une femme bien née ; l'époux, c'est la famille, le maître, l'unique soutien, le dieu, et même aussi le précepteur spirituel ! — Elles ne comprennent pas cela, par l'effet de leur conduite vicieuse, les femmes mauvaises qui, cédant aux caprices blâmables de leurs passions, agissent mal à l'égard de leur mari. — Elles trouvent la honte, ces pécheresses, et la chute hors de la

voie du devoir, elles deviennent la proie du mal certainement, les femmes qui sont ainsi ; — mais celles qui sont comme toi, douées de qualités, c'est au ciel qu'elles habiteront, ô bienheureuse ! comme les saints ! »

Voilà l'enseignement brahmanique nettement formulé en ce qui concerne les femmes ; l'obéissance passive et absolue de l'épouse envers son mari en est le dernier mot ; le précepte est répété partout et sur tous les tons. Sitâ ne l'ignore pas non plus ; aussi répond-elle naïvement : « Il n'y a rien de merveilleux, ô femme respectable, dans ce que tu me dis ; je savais bien aussi que pour les femmes l'époux est la voie suprême ! » Et elle ajoute que les grandes qualités de son époux lui rendent plus facile qu'à aucune autre l'accomplissement de ces devoirs sacrés. Sous les paroles de Sitâ se cache sans nul doute un avertissement discret pour les maris ; le poète semble leur dire : Soyez sages, vertueux, pieux comme Râma, et vous serez plus assurés encore d'avoir des épouses fidèles comme Sitâ !

Nous sommes donc en pleine morale. On dirait que le poète a oublié la forêt dans laquelle son héros s'avance à la manière d'un caballero andante ; mais voici que le fantastique reparaît après le sérieux discours de la vieille brahmanie, et cette femme austère, qui parlait comme un précepteur spirituel, prend tout à coup les traits d'une bohémienne habile dans l'art de préparer les philtres. Au moment du départ, elle donne en présent à Sitâ un onguent, — je cherche vainement un mot plus poétique, — un onguent qui éternisera la beauté de la jeune femme, et la rendra chaque jour plus gracieuse et plus agréable à son époux. Sitâ accepte avec reconnaissance la précieuse recette ; Râma n'a-t-il pas reçu de son côté le don de l'éternelle jeunesse et de l'inaltérable énergie?

Entre la vieille brahmanie et la belle Sitâ s'établit aussitôt une grande intimité. Elles causent beaucoup, restant femmes par ce côté, précisément au moment où le poète cherchait à les élever au-dessus de la nature humaine. Depuis longtemps, Sitâ ne trouvait à qui parler dans la solitude de& bois; aussi se dédommage-t-elle en racontant à Anasoûyâ sa naissance extraordinaire, les circonstances de son mariage et ses premiers pas sur le chemin de l'exil. Peu à peu on se sent descendre des hautes régions de la fiction dans un milieu plus réel, plus riant aussi, où se meuvent, à travers une douce obscurité, les solitaires pieux, surpris dans l'exercice de leurs pratiques habituelles. Sitâ a fini de raconter; la vieille brahmanie l'embrasse en lui jetant ses deux bras autour du cou :

« Tu me fais là, ô ma fille, un récit bien agréable, excellent ; j'ai plaisir à t'écouter raconter, un grand plaisir, ô loi qui parles avec douceur ! — Mais voilà que le soleil s'en va vers le couchant, et déjà commence la nuit, qui repose, avec son cortège de planètes et de constellations, et toute transparente — Des oiseaux dispersés pendant le jour, et qui s'assemblent aux lieux choisis pour prendre leur nourriture, on entend le bruit. — Les solitaires qui étaient partis vers l'étang pour y faire leurs ablutions, la cruche à la main, ont fini de se baigner, ils reviennent avec leurs vêtemens d'écorce tout baignés par l'eau. — Du milieu des feux où se consume l'offrande des solitaires selon le rite prescrit s'élève une fumée brune comme le cou de la tourterelle qui se montre à travers le ciel sans nuages. — Les arbres qui n'ont presque plus de couleur se confondent dans des masses obscures ; dans le pays environnant, gracieux et calme, ils forment des groupes pareils à des montagnes. — Les êtres qui marchent durant la nuit errent de toutes parts, et les gazelles,

hôtes de cette forêt où les solitaires pratiquent leurs austérités, sont venues se coucher au milieu des autels. — Elle s'étend et règne, ô Sitâ, la nuit qu'entoure un cercle de constellations et de planètes, et la lune revêtue de sa douce clarté paraît déjà haute à travers le ciel. — Je te le permets, va auprès de ton époux Râma, etc. »

Avant de renvoyer Sitâ vers son époux, la vieille brahmanie l'invite à faire sa toilette ; malgré son grand âge, — et le poète indique finement ce détail sans y insister, — elle se plaît à voir une jeune belle femme revêtir tous ses ornemens. Râma retrouve son épouse plus gracieuse encore qu'avant sa courte absence : le charme de la recette merveilleuse opère déjà ; mais la beauté de Sitâ pâlit, à notre avis, devant la splendeur de la nuit qui commence. Sereine clarté au ciel, ombres profondes sur la terre, calme partout et silence à peine troublé par la marche des vieillards qui sortent tout trempés de l'eau pure des étangs et par le léger bruit des oiseaux qui se rapprochent des ermitages, tout cela compose un tableau plein de douceur et d'harmonie. Il y a dans ces vers un sentiment intime de la nature tropicale, et je ne sais quelle rêverie mélancolique dont les poètes de l'antiquité classique offrent peu d'exemples, Virgile excepté. Le poète de Mantoue, je me hâte de le reconnaître, a dans ses paysages plus de suavité, il parle au cœur. Vâlmiki vise plus haut ; il s'adresse directement à l'âme. Le premier a des accens que nos sociétés troublées comprennent à merveille, et comme il chante au lendemain des révolutions, il se plaît à peindre les troupeaux qui paissent, les bœufs qui labourent sur un sol ravagé, à peine çendu à l'agriculture. Le second, venu avant les révolutions, décrit une terre vierge qui n'a point souffert encore, et son regard, indifférent aux riches moissons et au bien-être matériel des populations

auxquelles l'espace ne manque pas, cherche à travers les solitudes une seule chose : la pensée indienne, la sagesse de sa nation, qui brille au milieu des ténèbres comme un feu sacré.

V.

En insistant quelque peu sur un passage du Râmâyana, en apparence tout poétique, nous ne nous sommes point écarté du sujet qui nous occupe. Le poète Vâlmiki nous y ramène lui-même, en signalant dans ces forêts mystérieuses la marche des êtres malfaisans qui errent pendant la nuit. Ces mots, qui semblent jetés au hasard, rappellent au lecteur la marche aventureuse de Râma, et au héros lui-même la mission qu'il doit accomplir. Râma, on l'a vu déjà, a reçu d'abord les armes symboliques par lesquelles les législateurs caractérisent la puissance royale. Plus tard, le don de la double science lui a été accordé : il ne peut vieillir, ni être vaincu, ni ressentir les effets d'aucun maléfice. Au moment où il va quitter l'ermitage d'Atri pour pénétrer dans la forêt Dandakâ, — laquelle n'est autre que la presqu'île de l'Inde, alors inhabitée, — marchant ainsi vers Ceylan, où il rencontrera le géant Râvana, le vieux solitaire lui parle d'un autre sage des temps anciens, nommé Agastya. Celui-là non plus ne pouvait être d'aucune manière le contemporain de Râma ; mais les poètes hindous procèdent ainsi : au lieu de conduire leurs héros dans les champs élyséens ou de les y transporter en rêve, pour leur montrer les grands hommes de leur race, ils placent ces mêmes personnages sur leur route et les mettent en scène dans le récit.

Prenons donc Agastya tel qu'il est dans le Râmâyana, pieux anachorète, paisible habitant de la Forêt-Noire, et guéri des grands accès de colère auxquels il était jadis trop sujet, La légende en effet lui reproche d'avoir, dans une circonstance mémo-

rable, avalé l'Océan tout d'un trait, et dans une autre, non moins célèbre, abaissé d'un mot les monts Vindhyas, qui séparent l'Hindoustan de la presqu'île indienne, châtiant ainsi la mer et les montagnes, qui avaient osé lui désobéir ! Guidé par les indications que lui a données Atri, le jeune héros, suivi de sa femme et de son frère, va chercher la demeure d'Agastya. Voyez-les passer tous les trois : Râma ouvre la marche, la belle Sitâ vient ensuite, et à l'arrière-garde paraît Lakchmana, qui porte l'arc et les flèches. Autour des trois voyageurs se déroule un immense paysage coupé de lacs et de rivières, et que de hautes montagnes encadrent à l'horizon. Sur les arbres et à travers les broussailles épaisses voltigent en gazouillant et rugissent dans l'omLre toutes sortes d'oiseaux et de gros quadrupèdes : on dirait un tableau de Breughel de Velours. Les gracieux volatiles et les bêtes féroces reviennent souvent dans les poèmes indiens, parce que les animaux qui errent librement dans les bois rappellent les époques primitives où l'homme n'avait pas encore pris possession de la terre. Placés dans ce milieu sauvage, Râma, Sitâ et Lakchmana, qui voyagent à pied et se suivent à la file, ressemblent un peu à trois Indiens de l'Amérique descendant des hautes vallées des Cordillères vers les rives de l'Orénoque ; mais le poète a su mettre l'auréole au front de ces faibles mortels. Râma a pour mission de porter jusqu'à Ceylan la civilisation brahmanique, dont il est le représentant le plus accompli. Dans la démarche silencieuse et presque furtive du héros, respecté par les lions et les tigres, salué par tous les saints anachorètes, qui s'avance vers la pointe extrême de la presqu'île, on reconnaît l'incarnation d'un dieu : patuit deus !

Un disciple d'Agastya a rencontré les trois voyageurs, qui l'ont chargé d'avertir leur maître. Au nom de Râma, le solitaire a tres-

sailli ; il attendait, lui aussi, la venue du jeune prince, incarnation de Vichnou, qui devait assurer aux Aryens la possession paisible de toute la terre. Il lui remettra donc avec empressement les armes merveilleuses que les dieux lui ont confiées. Après avoir honoré de son mieux le héros prosterné devant ses pieds et qu'il appelle a la voie et le sauveur du monde, » il lui offre respectueusement des racines, des fleurs et de l'eau, puis il lui adresse ces paroles :

Cet arc excellent et divin, enrichi de diamans et d'or, cet arc de Vichnou, ô prince des hommes ! il a été fabriqué par Viçvakarman, — et ces flèches qui ne manquent pas le but, ces flèches brûlantes données jadis par Brahma, je les ai reçues du grand Indra, ainsi que ces deux carquois aux traits indestructibles, — tout remplis de flèches acérées pareilles à des serpens enflammés, et aussi ce grand glaive enfermé dans un grand fourreau et qui brille comme l'or. — Avec cet arc, ô Râma, ayant tué dans les combats les grands démons, Vichnou a conquis jadis la félicité radieuse des habitans du ciel. — Cet arc avec les deux carquois, ce glaive que je te présente, accepte-les pour la victoire..., — car jadis Indra m'a dit : Lorsque Râma viendra ici, donne-lui cet arc ; — et toi, qui es ce Râma, enfin te voilà venu à notre ermitage ; prends-le, cet arc divin, excellent et sans égal. — Avec cet arc, ô Râma ! tu dompteras le monde tout entier, ô héros victorieux ! »

Après lui avoir remis ces armes surnaturelles, cet arc qui « doit assurer la paix des trois mondes, » le sage Agastya donna encore à Râma une tunique merveilleuse et une paire de pendans d'oreilles qu'il tenait d'Indra. Voilà donc Râma revêtu d'armes plus terribles, quoique moins riches et moins brillantes, que celles d'Achille. Incarnation vivante d'un dieu, il n'a ni bouclier,

ni cuirasse, ni casque, mais il tient à la main l'arc à la longue portée avec des flèches enflammées pareilles aux rayons du soleil des tropiques, l'arc dont la corde, en vibrant, fait tressaillir la nature entière, comme la foudre qui éclate dans les airs. Toutes ses armes sont offensives, parce qu'il sera le héros divin destiné à purger la terre des monstres qui l'oppriment, et non le guerrier emporté par la colère qui se jette au milieu de la mêlée, bravant la mort et la portant lui-même dans les rangs ennemis. Il n'aura point affaire à des hommes, mais à des puissances ; ses alliés eux-mêmes seront des êtres pris en dehors de la race humaine.

L'ère des grands combats et des aventures commence pour Râma dès qu'il a pris congé d'Agastya. Il a reçu toutes les initiations, tous les dons qui le rendent invincible. Notre intention n'est point de le suivre dans ses entreprises, ni de raconter le dénoûment de ce long drame. Les personnages surnaturels avec lesquels Râma entre en relations avant et pendant la conquête de Ceylan appartiennent à la mythologie ; ce n'est pas la fable, mais la physionomie du héros que nous voulons étudier jusqu'au bout, son caractère à la fois humain et divin. Comme dieu, il lui sera donné de triompher de tous ses ennemis ; comme homme, il devra lutter et souffrir. Il lui a été prédit que, grâce au don de la science, la faim et la soif ne le tourmenteront plus, que la fatigue n'aura pas de prise sur son corps ; mais la douleur morale ne lui sera pas épargnée : il se verra séparé de son épouse chérie, de la fidèle Sitâ, qui a tout quitté pour le suivre dans l'exil. Enlevée par le géant Râvana, qui la transporte à Ceylan à travers les airs, Sitâ a trouvé le moyen de laisser tomber quelquesuns de ses ornemens, espérant ainsi apprendre à son époux la route qu'elle a suivie et le mettre sur sa trace. À ce moment, la nature s'émeut d'épouvante et de pitié ; un frémissement inaccoutumé parcourt

la forêt, les bêtes fauves poussent des hurlemens plaintifs, le soleil se voile, et la mer qui baigne Ceylan de ses vagues écumantes se soulève indignée. Râma, ne retrouvant plus sa femme là où il l'avait laissée, la redemande à Lakchmana, son frère. Où est-elle ? en quel lieu est-elle allée ? a-t-elle été tuée ? a-t-elle été dévorée par quelque ennemi invisible ? Puis, voyant ses alliés qui pleurent sans répondre, il se met à se lamenter et s'écrie en se tordant les bras :

« Si tu te caches derrière un arbre pour te jouer de moi, ô Sitâ ! cesse ce jeu ; car ton absence me fait trop souffrir. — Les jeunes faons apprivoisés avec lesquels jouait Sitâ, ne trouvant pas leur maîtresse aux longs yeux, se montrent ici, ô Lakchmana ! — Ces joyaux étincelans qui appartiennent à Sitâ, ces gouttes d'or tombées en désordre sur la terre avec la guirlande, — vois-les, ô mon frère ! qui jonchent le sol de toutes parts, mêlées à des gouttes de sang pareilles à de l'or fondu et qui me font peur ! — Oh ! oui, par des rakchasas changeant de forme à volonté, qui l'ont déchirée et mise en pièces, elle a été lacérée et dévorée, la pieuse Sitâ !... — Quand je serai mort du grand chagrin que me cause l'enlèvement de Sitâ, dans l'autre monde le grand roi mon père me dira : « Comment, après m'avoir promis de rester en exil dans la forêt, parais-tu ici, en ma présence, sans avoir accompli le temps convenu ? — Malheur à toi, qui agis selon ton caprice, homme méprisable qui fausses ta promesse et méconnais tes devoirs ! » Ainsi, sans aucun doute, me parlera mon père dans l'autre monde... — Par toute la forêt, j'ai fait des recherches, et dans les étangs, où abondent les lotus, et dans les montagnes aux reflets étincelans, remplies de cavernes et de torrens. — Et je ne vois point Sitâ, qui m'est plus chère que la vie, bien que je l'aie cherchée à travers les montagnes et dans la forêt, de toutes parts,

de tous côtés… — Ô maître suprême des trois mondes, Indra, toi qui es un dieu, fais-moi connaître si c'est pour longtemps que mon épouse vertueuse m'a abandonné ? — Le temps où l'homme jeune, ayant obtenu une épouse, sent redoubler sa joie, ce temps était arrivé pour moi, et voici que celle épouse chérie m'abandonne !… — Pour moi, qui suis séparé de ma famille et qui ne vois plus la fille du roi, je le sens, les nuits seront longues, car je les passerai dans les veilles. »

Aux prises avec l'adversité, le divin héros se lamente comme un simple mortel : ainsi, privé de sa chère Eurydice, Orphée la redemandait aux échos de la Thrace ; mais le poète grec avait perdu sa femme par la volonté des dieux, elle était pour toujours dans les enfers : il ne lui restait donc qu'à pleurer. Le guerrier indien sait que la sienne lui a été enlevée par un ennemi de la race humaine, par un géant qu'il peut combattre, et après un moment de faiblesse il retrouve, sous l'inspiration de la colère, toute son audace, toute sa fierté. Il s'indigne à la pensée que le rakchasa, étranger à tout sentiment de pitié, le méprise parce qu'il contient sa fureur. S'il a pénétré dans la forêt Dandakâ, c'était pour obéir à son père ; le devoir, la fidélité à sa parole, l'ont conduit à s'exiler ; il est donc en règle avec la justice, et le bon droit est de son côté. Sitâ lui a été enlevée, il faut qu'il la retrouve ou qu'il venge sa mort ; les mondes n'auront pas de repos que cet acte de réparation n'ait été accompli. Râma, qui semblait avoir perdu la tête, comprend tout à coup qu'il s'agit d'un combat tel qu'il n'y en a pas eu depuis celui que les titans soutinrent contre les dieux.

« Si elle est vivante, la vaidéhi, tant mieux pour les mondes, ô Lakchmana ! si elle a péri, tu verras périr toute la création ! — Parmi les immortels, je jetterai le trouble avec mes flèches aux

pointes enflammées, et cela à cause de Sitâ, moi qui ne suis qu'un mortel ! — Et si les dieux ne me rendent pas la vertueuse Sitâ, tout à l'heure, ô Lakchmana, ils verront ce que je puis faire. »

Pour un héros pieux ce sont là des paroles un peu vives et qui ressemblent presque à des blasphèmes ; mais les dieux auxquels s'adressent ces menaces sont des dieux peccables, comme les dit minores de l'antiquité grecque et latine, des divinités secondaires soumises au créateur, comme l'homme lui-même, et souvent moins agréables à leur maître que le mortel vertueux. Il ne faut donc point voir dans les paroles qui expriment la colère de Râma ce sentiment d'impiété qui animait Ajax, fils d'Oïlée, après son naufrage : elles sont, comme l'éclair avant la tempête, le prélude des combats terribles qui vont épouvanter la terre et le ciel. L'enlèvement de Sitâ aura provoqué une guerre dont les générations futures garderont le souvenir, et qui retentira dans toute l'Inde, comme dans la Grèce celle de Troie. Seulement ici les Grecs sont représentés par Râma, par Lakchmana, son frère, et par les singes devenus ses auxiliaires ; les Troyens sont les géans, les esprits pervers qui reconnaissent Râvana pour leur chef. Au lieu d'un fait historique embelli par la poésie, on découvre dans le Râmâyana une allégorie qui exprime le triomphe de la race aryenne sur les barbares ennemis des dieux. Râma, qui a percé de ses longues flèches les géans établis dans l'île de Ceylan, ressemble, au moment de son triomphe, à Apollon vainqueur des cyclopes qui habitaient la Sicile. Le héros du Râmâyana ne disparaît point toutefois de la scène du monde dans un nuage de gloire. Après avoir reconquis son épouse Sitâ, il reprend avec elle la route de sa capitale, où ses sujets l'accueillent avec des cris de joie.

VI.

Le cadre de cette longue épopée renferme en réalité quelque chose comme une odyssée terminée par une iliade. Cependant le sujet du Râmâyana est peu compliqué. Il s'agit des pérégrinations d'un jeune prince, fils du roi d'Oude, exilé par son père, et contraint d'aller passer dans la forêt un certain nombre d'années. Un sauvage lui enlève sa femme, et il résulte de cette agression une guerre à outrance qui se termine par la mort du barbare et la destruction de sa tribu. De cette donnée fort simple, la tradition religieuse et poétique a fait une œuvre complexe. On peut voir dans Râma un mythe, la personnification de la race aryenne, ou simplement le nom collectif d'une dynastie qui sut, en restant fidèle aux traditions religieuses, se concilier l'affection et même le respect de la caste sacerdotale : ce sont là des questions que chacun peut traiter comme il lui plaît. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Râmâyana marque une ère nouvelle dans la croyance et dans la littérature de l'Inde. La nouveauté, au point de vue de la doctrine religieuse, consiste dans l'importance qu'a prise Vichnou comme divinité protectrice des hommes et dans le rôle qui lui est attribué comme seconde personne de la triade ; au point de vue littéraire, elle se trahit dans le fait même d'une épopée immense dont un guerrier est le héros. L'autorité royale, contre quelle l'esprit brahmanique avait protesté dans des légendes sans nombre après lui avoir longtemps résisté, la puissance temporelle, personnifiée dans le souverain choisi parmi les guerriers, s'affermissait à mesure que la société aryenne prenait plus de développement. Chargé de gouverner les hommes, ou, comme le disent les législateurs hindous, de les maintenir dans le devoir par la crainte du châtiment, le roi devint la personnification du dieu qui conserve le monde et l'empêche de périr. Comment cette divinité protectrice se sépara du créateur, grand père des êtres,

en qui elle semblait d'abord contenue, comment elle prit une forme particulière, les brahmanes n'en ont rien dit. Toujours est-il qu'on la voit s'incarner dans Râma, guerrier, fils de roi, à la demande des dieux inférieurs épouvantés de l'audace des géans et des démons, et du consentement de Brahma lui-même. Ce que Brahma accepte, les brahmanes l'accepteront aussi. Ils remettront donc aux mains du guerrier devenu roi la double science, les armes merveilleuses dont ils prétendaient avoir conservé le dépôt, et la puissance temporelle s'accroîtra d'autant. Ils auront livré de bonne grâce la part de pouvoir qui leur échappait ; dèslors tout sujet de querelle entre les castes aura cessé, et la paix régnera dans le monde.

Jamais cependant on ne sent mieux le prix de la paix qu'après une longue guerre, une guerre intestine surtout. L'Inde, si l'on en croit les légendes, avait traversé une de ces crises terribles, dont on retrouve les traces dans l'histoire un peu confuse d'un Paraçoû-Râma (Râma à la hache), considéré, lui aussi, comme une incarnation de Vichnou. Voici en quelques mots cette histoire, qui se lie indirectement au sujet du Râmâyama. Jadis une querelle s'éleva entre le brahmane Djamadagni, père de Paraçoû-Râma, et un roi voisin, à propos de la vache d'abondance, — symbole de la terre, ou si l'on veut de la puissance temporelle, — dont les deux castes rivales se disputaient la possession. Djamadagni périt dans la lutte, et son fils pour le venger jura d'exterminer les guerriers. Il les battit dans vingt et une rencontres et les détruisit tous, à l'exception de la dynastie dite solaire, qui régnait à Oude, d'où sortit le Râma chanté par Vâlmiki. Son arme était cette hache terrible qui lui valut son nom ; il l'avait reçue de Civa, troisième personne de la triade, emblème de la destruction. Sur la fin de sa vie, ayant entendu dire que l'autre Râma, fils du roi d'Oude, avait bri-

sé l'arc de Civa, il voulut l'attaquer aussi, mais il sentit bientôt que la force du jeune héros surpassait la sienne. Il se retira donc dans la forêt pour y terminer ses jours. De ces faits il résulte clairement que des brahmanes appartenant à la secte des adorateurs exclusifs de Civa se soulevèrent contre les rois sous la conduite de Paraçoû-Râma, et tentèrent de leur enlever l'autorité temporelle. Cette insurrection paraît s'être calmée lorsque la vieillesse diminua les forces de celui qui l'avait suscitée. Une réaction eut lieu en faveur des guerriers ; les brahmanes établis sur le territoire d'Oude, et qui, selon toute apparence, avaient adopté la croyance plus pacifique d'un dieu clément et compatissant représenté par Vichnou, s'abritèrent sous la protection des rois de ce pays pour faire prévaloir leur doctrine. Le fils du roi Daçaratha, le destructeur des barbares habitans de Ceylan, devint pour eux l'incarnation véritable de cette divinité tutélaire, activement occupée du salut des hommes. Pour bien comprendre le héros du Râmâyana et le sens véritable de cette épopée, il faut donc placer le Râma à la hache en regard du Râma vainqueur des géans. Le second, venu bien peu de temps après le premier, marque déjà d'autres tendances ; l'esprit brahmanique s'est adouci. La fatalité ne pèse plus sur les destinées de l'humanité, on voit paraître enfin un homme né hors de la caste privilégiée, qui saura mériter par ses vertus et par ses efforts persévérans cet amour des dieux et cette puissance irrésistible que les anciens sages se croyaient seuls dignes d'obtenir.

Dans l'ordre des temps, Râma est le premier homme, le premier héros dont le souvenir se soit gravé dans l'esprit des peuples de l'Inde. Les Pourânas, poèmes cosmiques et religieux, sont lus par des savans qui les comprennent tant bien que mal ; des listes généalogiques entremêlées de légendes fabuleuses ne peuvent in-

téresser bien vivement les populations. Une épopée, au contraire, dans laquelle sont racontés les exploits merveilleux d'un héros divin par la naissance, mais humain par ses traverses et ses douleurs, une pareille épopée ne pouvait manquer de rendre populaire le nom et la personne de Râma. On ne saurait d'ailleurs refuser au pieux guerrier des qualités et des vertus propres à être offertes en exemple. Si Didon ne se fût rencontrée sur sa route, le pieux Énée se rapprocherait beaucoup de Râma par ses grands côtés. Seulement l'austère Vâlmiki, que la tradition représente faisant ses méditations sur un nid de grosses fourmis dont il ne sent pas même les piqûres, n'aurait point passé à son héros de ces gracieuses faiblesses si facilement excusées par l'antiquité classique.

En abordant l'épopée, la poésie indienne n'a rien perdu encore de son austérité. Elle enseigne toujours ; seulement elle joint l'exemple au précepte, qui se fait mieux écouter. Résignation à la volonté paternelle, même quand cette volonté est contraire à la justice, piété envers les dieux, fidélité conjugale, dévouement à la cause des opprimés, affabilité envers les vieillards, respect pour les sages vivant dans la pauvreté, telles sont les vertus que le Râmâyana proclame. En les faisant briller dans la personne d'un prince, Vâlmiki a créé le type le plus accompli du héros sans peur et sans reproche, et j'ajouterais du héros doué de raison, car toutes ses actions tendent au même but : l'extinction de la race ennemie de l'humanité. Mais quelle est la part qui revient à Vâlmiki dans la composition du Râmânaya ? Celle qui revient à Homère dans la composition de l'Iliade. Il a recueilli et coordonné les récits qui avaient cours de son temps et leur a donné l'unité, c'est-à-dire la vie et le mouvement. De plus, il a mis en lumière et en corps de doctrine la croyance en une divinité protectrice, en

une providence active, toujours prête à intervenir dans les affaires humaines, et qui se nomme Vichnou, — croyance qui appartient au second âge de la race aryenne, et semble avoir pris naissance après l'époque des législateurs, lorsqu'il y avait déjà dans l'Inde des dynasties puissantes. Il a fait sortir des légendes où elle restait dans l'ombre cette physionomie vraiment admirable du héros pieux, du héros selon les dieux, qui devait être le modèle des rois et consacrer plus définitivement que par le passé la puissance et la grandeur de l'autorité royale, en la colorant d'un reflet divin. Dans son œuvre si longue et remplie de beautés de l'ordre le plus élevé, l'esprit indien se manifeste pleinement avec ses tendances mystiques, ses aspirations vers la Divinité, et son admiration pour les vertus qui font les grandes âmes. Père de la poésie épique, Vâlmiki passe parmi les Hindous pour un poète inspiré, ou, si l'on veut, pour une incarnation de la déesse de la parole. Contemporain de Râma, selon la tradition, il habitait une montagne du Bundelkand, au lieu même qui marqua la première étape du héros dans son exil. C'est là que la postérité aime à le représenter, assis au pied d'un arbre, vieilli par l'âge, amaigri par les jeûnes et couvert de fourmis. Cette fourmilière est devenue le trône du vieux poète, qui ne l'eût pas changé pour celui d'un roi. Quant au héros immortalisé par lui, il a eu de plus hautes destinées. Le fils de Daçaratha est resté dans la croyance des populations de l'Inde ce que Vâlmiki l'avait fait, un dieu, l'une des manifestations de Vichnou. Son nom était le cri de guerre des vaillantes tribus du Radjasthan durant les luttes héroïques qu'elles soutinrent contre les Mogols. De nos jouis encore, de pieux pèlerins suivent sa trace à travers la presqu'île jusqu'à la fameuse digue bâtie par les singes pour joindre Ceylan au continent, et les sectaires qui ont voué à Vichnou un culte parti-

culier sont assurés d'aller droit au ciel, s'ils prononcent en mourant cette invocation sacrée : « Ram ! Ram ! »

Th. Pavie.

04

IV.

LES HÉROS PIEUX. — LES PANDAVAS.

I.

Si vous demandez aux habitans de la presqu'île de l'Inde qui a creusé les grottes d'Éléphanta et de Salsette, ils vous répondront : Les fils de Pândou. C'est encore à ces héros des anciens âges que la tradition attribue les magnifiques sculptures des temples souterrains d'Ellora, et tant d'autres débris d'un art puissant et grandiose dont les générations présentes ont depuis longtemps perdu le secret. On essaierait vainement de faire comprendre aux Hindous que les princes fameux dont le Mahâbhârata retrace les malheurs et les vaillantes actions n'ont pu prendre aucune part à l'exécution de ces travaux, puisqu'ils n'ont jamais pénétré jusqu'à la presqu'île. Dans l'imagination de ces peuples naïfs, la vue des grands monumens éveille le souvenir des grands noms de l'antiquité. Il leur semble tout naturel que les héros dont la gloire a rayonné si vivement à travers l'Inde entière y aient laissé partout leur empreinte.

Après Râma en effet, ce sont les Pândavas, ou fils de Pândou, qui tiennent le premier rang dans l'histoire de l'Inde, et leurs

noms se retrouvent à toutes les pages de la littérature brahmanique. Ils apparaissent, dans un lointain fort reculé, comme des demi-dieux, comme des guerriers accomplis, amis de la justice, chéris des brahmanes et passés maîtres dans la pratique des armes ; mais ils sont beaucoup plus hommes que Râma. Au moment où ils paraissent sur la terre, on sent que l'âge de fer, — ou l'âge du vice, comme l'appellent les Hindous, — va bientôt commencer. Les Pândavas, tout pieux qu'ils sont, ne sauront point conserver dans leurs cœurs le calme inaltérable qui élève Râma au-dessus des mortels. Entraînés par la fougue des passions, l'amour effréné du jeu les précipite dans toute sorte d'aventures et de malheurs. Sur le champ de bataille, ils se montrent terribles comme Achille, avides de vengeance, loyaux et courtois par momens comme de vrais chevaliers, parfois aussi acharnés à combattre, frappant avec le glaive, avec la massue, avec la hache, et foulant l'ennemi sous les roues de leurs chars. La longue histoire des cinq fils de Pândou et le récit de leurs démêlés avec les cent fils de Dhritarâchtra, leurs cousins, forment le sujet du Mahâbhârata. Une foule de légendes anciennes que les compilateurs y ont rattachées embarrassent l'action et grossissent l'ouvrage au-delà de toute mesure : le poème n'a pas moins de deux cent mille vers. Comment s'orienter dans ce dédale ? Comment suivre à travers cette épopée gigantesque, où tant d'épisodes s'entrecroisent, la marche de tant de guerriers qui se distinguent les uns des autres par des traits essentiels ? Comment surtout donner dans une courte analyse une idée de cette haute poésie, de ces grandes images, de ce style éminemment épique, abondant jusqu'à l'exubérance, toujours animé, toujours soutenu par l'élévation de la pensée ? Un volume ne suffirait point à qui voudrait offrir au lecteur européen une réduction tant soit peu exacte du plus considé-

rable monument littéraire qui existe dans le monde. Je me bornerai donc à étudier la physionomie des fils de Pândou, — comme j'ai essayé de le faire ; pour Râma, — au double point de vue de la réalité et de la légende, en cherchant à préciser quel était l'état de la société indienne à cette époque lointaine, et comment le brahmanisme a édifié autour des cinq héros un poème à la fois religieux et militaire.

Le Râmâyana est comme une peinture de l'Inde au matin de sa civilisation ; on y respire le calme et la fraîcheur des premières heures du jour. Dans le Mahâbhârata, cette civilisation est arrivée à son midi, elle penche même déjà vers son déclin, et l'on sent que la race aryenne s'est altérée par le contact avec les populations étrangères, comme aussi par l'influence d'un climat violent. Les intérêts humains préoccupent de plus en plus les esprits ; les brahmanes eux-mêmes se trouvent mêlés aux querelles des princes qui se disputent un trône, et comme emportés dans le tourbillon des guerres terribles dont ils sauront encore grandir les proportions en y faisant intervenir les dieux. La poésie épique dans les temps anciens a toujours procédé ainsi. Vyâsa, l'auteur présumé du Mahâbhârata, n'a pas agi autrement qu'Homère, seulement, dans l'œuvre du poète hindou, les légendes ont afflué avec tant d'abondance, que le grand fleuve a débordé de manière à former un océan à peu près sans rivage. Pour que le lecteur s'y reconnaisse, il est donc nécessaire de dire quelques mots des principaux personnages de l'épopée et d'établir sommairement leur généalogie.

Après avoir régné longtemps et avec gloire dans la ville d'Hastinapoura, le roi Çântanou mourut, laissant la couronne à son fils Bhîchma. Celui-ci épousa Satyavatî, — qui avait été mère de Vyâ-

sa avant son mariage, — et il en eut deux fils qui moururent jeunes et sans postérité. L'aîné, Vitchitravîrya, avait pris pour femme la fille du roi de Bénarès ; leur belle-mère Satyavatî, désolée de voir s'éteindre la famille de Çântanou, dit au sage Vyâsa : « Voilà que ton frère est monté au ciel sans laisser de postérité ; fais en sorte que la race des rois d'Hastinapoura ne périsse pas ! » Vyâsa obéit aux ordres de sa mère. Il était profondément versé dans la connaissance des Védas, dont il est regardé comme le compilateur ; il possédait aussi la science divinatoire, et ses grandes austérités l'élevaient au-dessus de la nature humaine, mais il avait l'aspect étrange des ascètes vivant dans la forêt. Quand la jeune veuve le vit s'approcher d'elle, à la lueur des lampes allumées, avec ses longs cheveux nattés, ses yeux brillans comme l'éclair, ses sourcils épais et sa barbe inculte, elle eut peur et ferma les yeux. Vyâsa lui dit : « Puisque tu as eu peur, tu auras un fils qui naîtra aveugle. » Une seconde fois, le terrible ascète dut céder aux instances de sa mère. La jeune veuve, qui n'osait plus fermer les yeux, devint pâle de frayeur à la vue de Vyâsa. Celui-ci laissa tomber ces paroles prophétiques : « Puisque tu as pâli, tu donneras le jour à un fils qui sera blanc. » Une troisième fois, Vyâsa fut envoyé par sa mère vers la veuve de Vitchitravîrya ; mais celle-ci, ayant revêtu de ses ornemens l'une de ses esclaves, la mit à sa place. Malgré sa science, Vyâsa fut dupe de la supercherie, et il annonça à l'esclave la naissance d'un fils doué des plus hautes vertus.

Voilà donc trois enfans qui descendent indirectement de la race de Çântanou, mais aucun des trois n'est apte à régner. Le premier, Dhritarâchtra, est né aveugle ; le second, Pândou, paraît avoir été affecté de la lèpre blanche, comme l'indique son nom, qui signifie pâle, blanc ; le troisième, Vidoura, fils d'esclave par sa

mère et appartenant aux castes mêlées, ne peut prendre rang parmi les kchattryas ou guerriers : son rôle sera celui d'un conseiller, d'un sage instruit et clairvoyant que l'on consulte sur les affaires de l'état. Entre l'aveugle et le lépreux, la paix et la concorde se maintiennent sans effort ; mais entre leurs fils sains de corps et ardens d'esprit, les querelles ne tarderont pas à surgir. L'aïeul Bhîchma, qui vivait toujours, envoya demander pour son petit-fils Dhritarâchtra la fille du roi de Gândhâra (Kandahar). Celui-ci hésitait à accorder sa fille au prince aveugle ; mais ayant bien pesé la haute naissance, la gloire et la fortune des rois d'Hastinapoura, il accepta l'alliance proposée. Et voyez comme le poète, au lieu de plaindre la jeune fiancée, nous la montre résignée à son sort, et dévouée par avance à l'époux que ses parens ont choisi !

« Or Gandhârî (c'est son nom) apprit que Dhritarâchtra était privé de la vue, et qu'elle devait lui être accordée par son père et par sa mère. — Alors, ayant pris une pièce d'étoffe et l'ayant pliée plusieurs fois, elle en fit un bandeau qu'elle appliqua sur ses yeux, tout occupée des devoirs d'une vertueuse épouse. — Que mon mari n'ait rien à m'envier ! — Telle fut la pensée qui lui fit prendre cette résolution. »

Quel touchant exemple d'abnégation, et aussi quelle terrible leçon donnée aux jeunes filles qui seraient tentées de se prévaloir de leurs avantages vis-à-vis d'un époux disgracié par la nature ! Dhritarâchtra aima beaucoup cette épouse fidèle qui se privait de la vue pour être semblable à lui ; il en eut cent fils, ni plus, ni moins, ce qui donnerait à penser que le couple royal vécut plus d'un siècle sans arriver à la vieillesse.

Quant à Pândou, il fut choisi pour époux par Kountî, de la famille de Yadou, qui régnait à Mathoura ; il obtint aussi la main de Mâdrî, fille du roi de Madra, pays situé au nord-ouest de l'Hindoustan. Malheureusement Pândou, étant à la chasse, tua par mégarde un brahmane qui le maudit en expirant, et le condamna à n'avoir pas de postérité. Accablé de douleur, ce prince s'exila dans la forêt avec ses deux femmes pour y vivre dans la pratique des austérités. Kounti était inconsolable de n'avoir pas d'enfans ; le dieu du jour (Vivasvat) lui fit connaître une formule magique au moyen de laquelle il lui serait facile d'appeler du haut des cieux celui des dieux qu'elle désirerait en faire descendre. Le dieu de la justice répondit le premier à son appel, et elle en eut Youdhichthira, appelé aussi Dharmarâdja, le roi de la justice ; le dieu du ciel, Indra, vint à son tour, et elle mit au monde Ardjouna, le plus accompli des héros indiens après Rama ; enfin le dieu du vent, Vâyou, la rendit mère du terrible Bhîmasena, surnommé le Ventre-de-Loup (Vrikodara), guerrier brutal, prompt à se mettre en colère et pourtant facile à conduire quand la fureur ne l'aveugle pas. Alors le prince Pândou, qui aimait tendrement Mâdrî, son autre femme, sollicita pour elle la communication de cette formule magique. Madrî invoqua les Açvins, fils du soleil et d'une nymphe, médecins des dieux et les plus beaux d'entre les habitans du ciel. De ces divins jumeaux naquirent Nakoula et Sahadéva, gracieux guerriers aux pieds légers, habiles dans le combat, et qui partagèrent en toute occasion la bonne et la mauvaise fortune de leurs aînés. Peu après la naissance des jumeaux mourut Pândou ; Mâdrî l'accompagna sur le bûcher, et Kountî resta seule avec les cinq jeunes gens que l'histoire a célébrés sous le nom de Pândavas.

La légende, on le voit, a entouré de mystère la naissance des pères et celle des fils. L'intervention de Vyâsa d'abord, et plus tard celle des dieux, sont de ces données indiennes que nous aurions très volontiers omises, si elles ne servaient à faire comprendre la suite du récit. D'ailleurs la fable grecque n'est-elle pas remplie d'histoires semblables, et les dévas qu'adoraient les Aryens ont-ils commis plus de faiblesses que les dieux de l'Olympe ?

Voilà donc une scène bien garnie de personnages tous nés sous des influences surnaturelles. Au premier plan paraissent les fils de Dhritarâchtra, les Kourous, beaux jeunes gens pleins de vigueur, instruits, dans la pratique des armes, mais orgueilleux comme des guerriers qui se sentent nés pour le commandement. C'est à l'aîné, à Douryodhana (le mauvais guerrier), que doit appartenir le trône d'Hastinapoura. Pendant que les Kourous grandissent dans la ville, les enfans de Pândou, sous la surveillance de leur mère Kountî, se développent librement au fond des solitudes habitées de loin en loin par d'austères anachorètes. Ceux-ci, qui savaient sans doute à quoi s'en tenir sur la naissance extraordinaire des Pândavas, semblaient les avoir adoptés comme des fils. Nous avons vu, dans l'histoire de Râma, combien l'idée brahmanique aimait à s'abriter sous l'ombre des bois, dans les lointaines solitudes ; elle s'y cantonnait avec une certaine ténacité, abandonnant à la caste guerrière les villes et les forteresses, sans renoncer pour cela à diriger l'esprit des populations. Aussi, lorsque les Pândavas furent arrivés à l'adolescence, les anachorètes qui les avaient vus croître au milieu d'eux s'empressèrent-ils de les conduire à Hastinapoura, où ils achevèrent leurs études sous la direction d'un brahmane non moins versé dans la connaissance de l'art militaire que dans l'étude des textes sacrés : il se nommait

Drona, et venait du pays de Pantchâla, situé au nord de l'Hindoustan. Élevé avec le roi de cette contrée (nommé Droupada), le brahmane Drona espérait trouver auprès de ce prince un asile, une position digne de son rang, lorsque ses études seraient achevées.

« Ayant donc abordé Droupada, l'austère Drona dit à ce prince : Sache que me voilà, moi, ton ami ! — Ainsi interpellé par son ancien camarade au nom d'un sentiment affectueux, le prince des hommes, le roi de Pantchâla, ne prit point en bonne part cette parole. — Le sourcil froncé par la colère et l'emportement, les yeux enflammés, ce roi, qu'enivrait l'orgueil de la domination, répondit à Drona : — Elle est bien imparfaite, ton intelligence, ô brahmane ! et elle ne sait point s'exercer à propos, puisque tu me dis sans y regarder de plus près : Me voilà, moi, ton ami ! — Oh ! non, entre les rois si haut placés et les hommes de ton espèce, privés de fortune, dénués de richesses, il n'y eut jamais amitié, ô inintelligent brahmane ! — les amitiés s'effacent avec le temps dans le cœur de celui qui vieillit ; mon ancienne liaison avec toi tenait à l'égalité de notre position. — Non, ici-bas il n'existe d'amitié impérissable dans le cœur de qui que ce soit, car le temps l'emporte, ou la colère la détruit. — … Non, le pauvre n'est pas un ami pour le riche, pas plus que l'ignorant n'en est un pour le savant ; pour le héros, l'homme impuissant n'est pas un ami, et qu'importe l'amitié d'autrefois ? — Entre ceux qui ont la même fortune, comme entre ceux qui possèdent la même instruction, il y a un lien intime, il y a amitié, mais non entre celui qui est devenu considérable et celui qui est resté dans les rangs inférieurs. »

On conçoit la colère et le dépit de Drona à cette réponse hautaine d'un prince dont il avait été le compagnon d'enfance. La puissance temporelle enivrait les rois ; ils en étaient venus à mépriser la pauvreté des brahmanes. Drona se retira donc à Hastinapoura, et bientôt lui fut confiée l'éducation des jeunes princes des deux branches de la famille royale : le poète a soin de noter que le vieux Bhîchma, après avoir reçu le brahmane avec beaucoup d'égards, le combla de richesses. Les élèves de Drona firent de rapides progrès dans le maniement des armes, et le moment ne tarda pas à arriver où il lui parut convenable de les faire paraître tous, Kourous et Pândavas, dans une espèce de tournoi. Le roi aveugle, consulté par le précepteur des jeunes princes, prononça ces paroles empreintes de tristesse et de résignation :

« Choisis le temps qui te semble convenable et aussi dans quel lieu doit se passer la fête, dispose tout comme tu l'entendras, je suis à tes ordres. — Je porte envie, en ce jour, par suite de mon infirmité, aux hommes qui ont des yeux, et qui verront à l'occasion du maniement des armes se déployer la grande énergie de mes fils et de mes neveux ! »

Le théâtre a été bientôt construit ; il est de forme ronde, entouré de gradins, sur lesquels les hommes et les femmes de qualité seront mollement assis. Le souverain aveuglé, accompagné de ses ministres, de sa fidèle épouse Gândhâri et de ses autres femmes, monte les degrés du pavillon royal. Brahmanes et guerriers, marchands et gens du peuple, se précipitent à l'envi dans ce cirque immense ; les instrumens de musique résonnent avec un bruit joyeux : c'est un sourd murmure et une vague clameur pareils au bruissement de la mer retentissante. Tout au milieu de l'arène paraît, seul d'abord, le précepteur Drona, à la blanche

chevelure, à la barbe blanche, vêtu de blanc, « semblable à l'astre aux mille rayons qui se lève sur un ciel sans nuages. » Il dirige le sacrifice que les autres brahmanes viennent accomplir ; le jour a été déclaré propice, les prêtres ont inauguré cette grande solennité, et les guerriers peuvent entrer dans l'arène.

Les voilà qui s'avancent comme une escadrilla de toreadores dans un cirque espagnol. Le carquois sur l'épaule, l'arc au poing, les Pândavas se présentent ; ils marchent par rang d'âge ; et Youdhichthira tient la tête. D'abord ils lancent des flèches dont le sifflement aigu fait involontairement frissonner les spectateurs. Ceux-ci baissent la tête comme pour éviter le trait ; ceux-là regardent avec admiration, tenant leurs yeux tout grands ouverts. Puis les héros combattent en char : tantôt en avant, tantôt en arrière, tantôt au milieu, allongeant le bras, raccourcissant leurs corps, ils feignent de porter de grands coups avec le long cimeterre. Enfin ils s'arment de la courte épée, et, cachés derrière le bouclier de cuir, ils frappent avec la pointe, ils parent en décrivant un demi-cercle, en tournant la lame dans tous les sens. Ardjouna, le second des fils de Pândou et le premier des archers, a saisi son arc. Dans la gueule d'un sanglier d'airain, auquel une machine imprime un mouvement de rotation, il lance adroitement cinq traits d'un seul coup ; dans une corne de bœuf, suspendue à une corde et qui se balance au souffle de l'air, il fait entrer vingt et une flèches.

Au milieu de ces exercices brillans, et qui excitent les applaudissemens de la foule, on entend la voix lamentable du roi aveugle demandant avec instance ce qui se passe dans l'arène. Vidoura (son plus jeune frère et son conseiller) est à ses côtés, qui lui explique, à lui et à la reine, dont les yeux demeurent voilés par

un bandeau, tous les détails du tournoi ; mais les mouvemens des spectateurs lui annoncent de nouvelles péripéties dont il est impatient de connaître la cause. Ainsi, quand Ardjouna a paru, une clameur d'admiration a retenti ; le peuple a salué de ses cris le plus beau, le plus vaillant des cinq Pândavas, de ces princes élevés dans la forêt, qui n'ont ni morgue ni fierté, et que l'affection de la caste brahmanique semble déjà proposer pour rois aux habitans de la capitale. Les spectateurs ont poussé des cris de joie. La mère des Pândavas, Kountî, triomphante et attendrie, verse en silence des larmes de bonheur, et le roi aveugle, que ces clameurs assourdissent, demande à son jeune frère Vidoura : « Quel est donc cet immense retentissement, pareil à celui de la grande mer, qui s'est élevé tout à coup dans l'arène, et qui semble fendre la voûte du ciel ! »

L'infirmité de Dhritarâchtra, chef de la branche aînée, et la joie silencieuse de Kountî, mère des princes de la branche cadette, sont mises en regard par le poète avec autant de finesse que d'habileté. Toute l'épopée se trouve en germe dans cette rencontre au grand jour dies Kourous avec les Pândavas. En y regardant de plus près, on verra dans la cécité de Dhrîtarâchtra un emblème de l'aveuglement de ses fils, peu sympathiques aux brahmanes et durs au pauvre peuple. Tous les honneurs de cette fête militaire reviennent aux Pândavas. Il y a un moment où Douryodhana (le mauvais guerrier, l'aîné des cent Kourous) lutte avec la massue contre Bhîma, le plus robuste des fils de Pândou. Tout aussitôt les spectateurs s'émeuvent, il se forme deux partis dans la foule ; les uns crient : « Bravo ! roi des Kourous ! » les autres : « Bravo ! Bhîma..., » Et les deux champions s'animent de telle sorte que la lutte va dégénérer en un combat acharné. Drona, qui a compris l'effet de ces cris populaires sur les deux

princes nés d'un même aïeul et près de devenir ennemis, leur envoie son propre fils pour les arrêter, et alors « ces deux héros, la massue levée, arrêtés subitement par le fils de leur précepteur, demeurèrent comme deux océans aux grandes vagues agités par l'ouragan, au moment de la destruction d'un monde. »

Par cette comparaison exorbitante, hors nature, le poète a cherché à peindre la colère rentrée des deux guerriers, dont la poitrine se soulève, et qui ne se pardonneront jamais d'avoir lutté devant toute la population d'Hastinapoura sans pouvoir se vaincre l'un l'autre. Que l'on applique cette image aux suites de la querelle qui va surgir, que l'on entrevoie la guerre d'extermination que se feront bientôt les deux branches de cette antique dynastie, et l'on trouvera les paroles du poète moins extravagantes. C'est ainsi qu'il faut lire les poèmes indiens : pour les apprécier à leur juste valeur, on doit tenir compte de l'intention en quelque sorte prophétique du narrateur.

II. – L'onction royale.

C'est surtout la loi des kchattryas, la règle de conduite des guerriers, qu'il convient d'étudier dans le Mahâbhârata. Elle s'y trouve partout écrite et développée par des exemples. Manou a dit dans son code : « Un kchattrya qui a reçu, suivant la règle, le divin sacrement de l'initiation doit s'appliquer à régner avec justice… » Mais est-ce la naissance exclusivement qui fait le guerrier capable de régner, ou bien est-ce l'onction sainte qui fait le roi ? Cette question, qui a pu se présenter ailleurs que dans le très ancien poème qui nous occupe, se trouve tranchée au milieu même de l'arène dans laquelle luttent les Kourous et les Pândavas. Après un moment de répit, Karna vient d'entrer en scène. Il est fils de Kountî (la mère des Pândavas), qui l'a mis au jour avant

son mariage ; il a pour père le Soleil, et, fier de cette origine divine, il méprise le précepteur Drona et les cinq héros, ses demi-frères. D'une voix retentissante et qui domine l'agitation causée dans la foule par son apparition subite, il déclare à Ardjouna, au plus vaillant des fils de Pândou, qu'il va accomplir tout ce que ce héros vient de faire avec l'arc et le cimeterre. En effet, il obtient autant de succès qu'Ardjouna ; les spectateurs battent des mains, et ce triomphe, qui excite la jalousie des Pândavas, le jette aussitôt dans le parti contraire. L'aîné des Kourous, Douryodhana, l'embrasse avec effusion, et Karna, gonflé d'orgueil, demande à se mesurer avec Ardjouna lui-même. Toutefois le fils du Soleil n'est qu'un bâtard aux yeux des Pândavas :

« Se regardant comme insulté par ce défi, Ardjouna dit à Karna, qui se tenait au milieu des cent frères Kourous immobile comme une montagne : « Là où vont ceux qui se glissent sans être appelés, ceux qui parlent sans être interrogés, là tu iras après avoir péri de ma main, ô Karna ! » — Celui-ci répondit : « Cette arène est pour tout le monde, et non pour toi, ô Ardjounal Les plus forts sont rois ; le droit suit la force. — À quoi bon m'attaquer par ces insultes, faibles traits émoussés ? Mais moi, à la face du précepteur Drona, je t'enlèverai la tête avec mes flèches !... »

Ces insolentes paroles ont provoqué la colère des fils de Pândou et l'indignation de Drona ; d'une part les cinq frères descendent dans l'arène prêts à combattre a outrance, de l'autre les Kourous se précipitent avec animosité contre les princes protégés par les brahmanes. Le sang va couler, lorsqu'un sage élève la voix et dit : « Eh bien ! soit ; tu peux te mesurer avec les princes, ô Karna, mais auparavant fais connaître ta mère, ton père, et quels sont les guerriers tes aïeux ! » À ces mots, le visage de l'or-

gueilleux Karna, « incliné par l'effet de la honte, devint pareil à la fleur du lotus qui se penche tout humide de l'eau des pluies. » — « Ô maître, s'écrie aussitôt Douryodhana (l'aîné des Kourous), il y a pour la race des guerriers une triple origine, les livres de la loi l'ont établi : une bonne famille, de grands exploits et le commandement d'une armée. Si cet Ardjouna refuse de se mesurer corps à corps avec un guerrier qui n'est pas de racé royale, eh bien ! voici que je vais faire sacrer celui-ci roi du pays d'Anga. »

La cérémonie s'accomplit à l'instant même ; Karna, assis sur un siège d'or, reçoit l'onction sainte de la main des prêtres ; on lui confère les insignes de la royauté, le parasol et le chasse-mouches ; on répète en son honneur le cri de : Victoire ! victoire ! et le nouveau souverain, élevé au rang de kchattrya de pure race, dans l'élan de sa reconnaissance, jure à Douryodhana une amitié éternelle. Cependant la naissance surnaturelle du nouveau roi était connue seulement de sa mère et de lui ; on le regardait comme le fils d'un cocher, parce que, d'après la loi brahmanique, l'enfant illégitime d'une femme kchattrya a pour fonction spéciale de soigner les chevaux et de conduire les chars. Au moment où Karna vient d'être élevé à la royauté, le cocher, son père putatif, parait aux portes de l'arène. Le guerrier rougira-t-il de la rencontre imprévue ? Va-t-il repousser le vieillard qui vient troubler la fête par l'explosion inopportune de sa joie ? Non, dans les sociétés antiques on n'oubliait jamais le respect dû à la paternité, et le poète hindou sait tirer de cet incident une scène pleine de grandeur :

« Alors, la partie supérieure du vêtement tombée à bas, couvert de sueur, tout tremblant, le cocher entre dans l'arène, suffoqué par la rapidité de sa course et essayant de crier. — À sa vue,

abandonnant l'arc qu'il tenait, rappelé comme par un ressort au respect que l'on doit à son père, Karna, la tête encore humide de l'onction sainte, incline son front avec humilité. — Couvrant les deux pieds du héros avec le bout de son vêtement, le cocher, vivement ému, prononça cette parole où se peignait son bonheur : — Mon fils ! Puis, embrassant son front, attendri par l'affection qu'il lui porte, il sacra de nouveau par ses larmes la tête du roi d'Anga, tout humide de l'onction sainte. « Ce n'est qu'un fils de cocher, pensa le fils de Pândou, Bhîmaséna, en voyant cette scène, et il dit avec ironie : — Tu n'es pas digne de mourir dans l'arène de la main du prince Ardjouna, ô fils du cocher ; c'est un aiguillon qui te convient, prends-le vite ! Tu ne mérites pas plus de posséder la souveraineté d'Anga qu'un chien n'est digne de lécher le beurre clarifié qui coule de l'offrande ! — Ainsi interpellé, Karna, la lèvre gonflée par la colère, leva le regard en soupirant vers le dieu du jour, son père, alors au milieu du firmament. Aussitôt Douryodhana, doué d'une grande force, s'élance, par l'effet de la colère, du milieu de ses frères groupés comme une touffe de lotus, pareil à un éléphant furieux, et il dit cette parole au terrible Bhîmaséna, debout devant lui : — Ô Ventre-de-Loup, il n'est pas convenable de parler ainsi… Les héros sont comme les fleuves, leur origine est difficile à connaître… »

Quel singulier mélange de grossières apostrophes, d'injures dignes des héros d'Homère, et de hautes pensées comparables pour la noblesse et la simplicité de l'expression à celles que l'on admire chez le grand poète grec ! Dans cette longue scène, on voit se dessiner la physionomie des personnages, on sent vivre aussi une société agitée que le souffle des passions soulèvera comme une mer orageuse. Le dernier rayon de l'âge d'or qui éclairait la terre au temps de Râma s'est obscurci pour toujours.

L'humanité s'est accentuée plus fortement, plus librement aussi ; la force se substitue à la pensée, les castes se mêlent, et des bâtards se glissent à travers les grandes familles des rois. Il y a dans toute l'histoire des Pândavas plus de vérité historique, plus de faits acceptables que dans celle de Râma ; seulement le brahmanisme a montré dans la peinture des personnages sa partialité accoutumée. Les fils de Dhritarâchtra, les princes de la branche aînée, ont un droit incontestable à la couronne ; s'ils deviennent jaloux des Pândavas, c'est qu'ils sont témoins des efforts que font les brahmanes pour exciter en faveur de ceux-ci la population de la capitale. Kountî, la veuve de Pândou, la mère des cinq héros, — tous réputés fils de dieux ! — ressemble un peu à la louve qui allaita Romulus et son frère. Quand elle revient à Hastinapoura suivie de ses lionceaux, elle est déjà soutenue par un parti puissant, celui des solitaires et des rêveurs, au milieu desquels les jeunes princes ont grandi. Elle a tous les caractères d'une mère ambitieuse qui attend beaucoup de ses fils, qui espère en eux et les pousse en avant. Les brahmanes sont là derrière et alentour, ils conspirent et préparent les voies. Le roi aveugle, dont l'infirmité semble avoir affaibli la raison, se laisse entraîner par les conseils de Drona, le précepteur de la jeune famille. Il a consenti à partager la royauté avec Youdhichthira, l'aîné des fils de Pândou ; il lui a conféré le titre de youvarâdja (juvenis rex), ou héritier présomptif. À ce coup terrible qui lui est porté par son père, Douryodhana s'émeut ; il cherche à regagner le terrain que lui a fait perdre une intrigue ourdie dans son propre palais. Il envoie vers le vieux roi un brahmane rusé qui sait faire entendre la vérité sous le voile de l'apologue, et aussi insinuer le mensonge. Dhritarâchtra repousse d'abord les discours calomnieux qui tendent à noircir les fils de Pândou. Peu à peu cependant l'oreille du vieil

aveugle s'ouvre au récit d'une fable longuement contée, et dont la moralité se résume en ces quelques mots : « Ne méprisons jamais un ennemi, si petit qu'il soit ; une étincelle peut consumer la forêt tout entière avec ceux qui l'habitent : sachons fermer les yeux quand il le faut et aussi prendre un parti décisif… C'est seulement quand on l'a tué que l'ennemi n'est plus à craindre. » La fable n'agit pas tout d'un coup sur l'esprit de Dhritarâchtra, mais par degrés, et bientôt dans le cœur du roi, dont les yeux sont fermés à la lumière, s'éveille la défiance. Épouvanté des pièges qu'il croit voir tendus autour de lui par les princes objets de sa tendresse, il se trouble, il sent le besoin de s'appuyer sur des dévouemens moins douteux. C'est à ses propres fils qu'il revient, heureux d'échapper par ce brusque retour à des dangers imaginaires. L'exil des enfans de Pândou est aussitôt résolu ; ils iront habiter, loin d'Hastinapoura, une petite ville sans nom, située aux bords du Gange.

Le malheur a le privilège d'exciter la sympathie : une fois poursuivis par la haine de Douryodhana, les Pândavas se transforment en chevaliers errans, voués à la destruction des monstres de toute sorte qui infestent le sol de l'Inde ; ils se rapprochent des dieux en s'éloignant des hommes, et leur nom ne périra jamais. La retraite préparée pour eux par les soins de l'aîné des Kourous avait été construite exprès pour devenir leur tombeau ou plutôt leur bûcher. Le feu est mis à des matières inflammables qui y ont été amassées ; les cinq héros et leur mère Kounti échappent comme par miracle à l'incendie au moyen d'un souterrain creusé sous la maison, et qui le conduit au milieu de la forêt. Le bruit se répand que les Pândavas ont péri dans les flammes ; le haineux Douryodhana et ses frères font éclater leur joie, et le vieux roi aveugle s'attriste à cette nouvelle : il soupçonne qu'un grand

crime a été commis. Et tandis que l'on s'entretient dans la ville et dans les ermitages de la mort présumée des héros, tandis que l'on pleure leur trépas presque partout, ils s'éloignent sans bruit, à la faveur des ténèbres, fuyant la persécution qui se déchaîne contre eux. Les voilà donc qui errent, sans asile, souffrant de la soif, suivant de l'œil le vol des grues qui leur signalent de loin les étangs et les lacs ; leur mère a peine à marcher à travers les lianes et les broussailles. Au soir, accablés de fatigue, ils s'étendent sur la terre dure et s'endorment, calmes comme des exilés dont la conscience est tranquille. Bhîmaséna, celui qu'on nomme le Ventre-de-Loup, fait la garde auprès d'eux. Il déplore l'infortune de sa mère Kountî et de ses nobles frères, dignes de reposer sous les voûtes dorées d'un palais ; dans sa colère impuissante, il menace Douryodhana, l'auteur de tous leurs maux.

« Puis, ce héros aux grands bras, l'esprit enflammé de fureur, frottant ses deux mains l'une contre l'autre, soupira dans l'excès de son infortune. — Et dans son abattement, devenu pareil à un feu dont la flamme va s'éteindre, le Ventre-de-Loup regarda ses frères étendus sur la terre à ses pieds, — confians, dormant sans crainte, profondément assoupis, et pareils à des gens de basse caste… »

Ne dirait-on pas le dernier reflet d'un soleil brûlant qui s'abaisse derrière les montagnes, se dépouille peu à peu de ses rayons, et disparaît pour faire place à une nuit calme et sereine, mais encore tiède ? La poésie indienne a le secret de ces grandes images prises dans la nature, qui demeurent éternellement vraies.

III. – L'amour dans la forêt.

L'odyssée des fils de Pândou commence avec leur premier exil. Rentrés dans les forêts profondes où s'est écoulée leur enfance, ils abordent franchement la carrière des aventures dans laquelle Râma s'est engagé avant eux. Là, ils auront à traverser les épreuves que doivent subir tous les héros prédestinés, et l'occasion leur sera offerte de bien mériter de la race aryenne. À peine ont-ils fait quelques jours de marche dans les solitudes inhabitées, que le rakchasa se rencontre, l'ogre hideux, tout semblable à celui de nos contes de fées :

« Or, comme ils dormaient en ce lieu, ils furent aperçus par un rakchasa nommé Hidimba, venu de la forêt, non loin, et qui avait pris position sur un arbre. — Cet être cruel, mangeur de chair humaine, très puissant, doué d'une force immense, noir comme la nuée en la saison des pluies, à l'œil fauve, à la forme horrible, — à la bouche armée de longues dents, avide de chair humaine et tourmenté par la faim, aux hanches pendantes, au ventre pendant, à la barbe et aux cheveux rouges, — au cou et aux épaules fortes comme un gros arbre, aux oreilles en pointe, et hideux à voir, — regardait à loisir ces fils de Pândou, héros aux grands chars. — Les doigts levés, grattant et secouant sa rude chevelure à plusieurs reprises, il ouvre sa bouche avec un bâillement, le rakchasa à la grande gueule, après avoir regardé en bas, — et, tout joyeux, l'être au grand corps, doué d'une grande force, qui vient de flairer la chair humaine, dit à sa sœur : — La voilà trouvée enfin, la nourriture que je préfère ! Ma langue s'humecte de la graisse qui en découle ; elle lèche ma bouche tout à l'entour ; — mes huit dents aux pointes aiguës, dont l'étreinte est difficile à supporter, enfin je les plongerai dans ces corps bien gras et bien tendres… »

La gloutonnerie du monstre cannibale est décrite ici avec une vérité révoltante ; c'est du réalisme dans toute son horreur. Les Pândavas avec leur mère ressemblent à une compagnie de perdreaux menacés par un vautour qui aiguise son bec et ses serres crochus ; mais la sœur du rakchasa, celle à qui il vient de montrer cette nichée de petits poucets endormis à ses pieds, ne peut contempler les princes magnanimes sans être touchée de leur beauté. Ce n'est pas la majesté d'Youdhichthira, de celui qui a été un instant associé à la royauté d'Hastinapoura, qui a fait impression sur l'ogresse, ni la grâce presque divine du pieux Ardjouna, le plus beau des guerriers dont l'Inde ait gardé le souvenir, celui qui unit la bouillante ardeur d'Achille à la magnanimité d'Hector. Elle s'éprend du puissant Bhîmaséna, qui faisait la garde auprès de sa mère et de ses frères endormis, de ce jeune homme « pareil à un jeune arbre qui se dresse, au teint noir, aux grands bras, à la poitrine de lion. » Au lieu d'aider son frère à dévorer les Pândavas, elle veut les sauver tous et épouser celui pour qui elle ressent une flamme subite. Désireuse de plaire à Bhîmaséna, elle change de forme tout aussitôt ; revêtue d'un corps humain parfaitement beau, elle s'approche doucement du guerrier qu'elle aime, et, le front rouge de pudeur, elle l'invite à fuir avec elle loin de ces lieux que hante nuit et jour un ogre redoutable, ce même Hidimba dont elle se garde de dire qu'elle est la propre sœur. Et elle ajoute :

« L'amour s'est emparé de mon cœur et de mon corps ; je me livre à toi, possède-moi. — Je te sauverai, ô héros ! de ce rakchasa mangeur d'hommes ; nous habiterons tous les deux dans les cavernes des montagnes, sois mon époux !... — Car je sais voler dans les airs, je vais où il me plaît ; jouis d'une affection sans égale, ici, là, partout... avec moi ! »

Àce langage passionné de l'ogresse, qui se transforme en fée, Bhîmaséna répond avec indifférence. Il aurait honte d'abandonner lâchement ses frères pour fuir avec une femme, et le rakchasa ne lui cause nulle frayeur. Que le monstre vienne, il l'attendra de pied ferme. Le rakchasa descend en effet du haut de son arbre, et l'ogresse effrayée insiste auprès de Bhîmaséna pour qu'il prenne la fuite ; elle emportera en lieu sûr, à travers les airs, les frères et la mère du héros. « Ne crains rien pour moi, réplique Bhîmaséna ;

« Vois mes deux bras bien tournés, pareils à des trompes d'éléphans, mes deux cuisses que l'on prendrait pour deux massues, et ma poitrine osseuse, bien ouverte… — Ne me fais pas l'injure de croire que je suis un homme, et rien de plus… »

On reconnaît à ces paroles naïves le héros antique, fier de sa force, montrant son corps vigoureux et bien pris, ses membres d'athlète, comme un moderne montrerait ses armes perfectionnées. Le monstre, irrité contre sa sœur qui le trahit et plus encore contre le mortel qui le brave, s'élance d'un bond le bras tendu. Une lutte terrible, un combat corps à corps, s'engage entre les deux adversaires ; l'ogre rugit, et Bhîmaséna lui crie de se taire de peur que ses frères ne soient troublés dans leur repos. Ces guerriers de grande race l'emportent sur les autres hommes même par l'intensité de leur sommeil ; ils n'entendent rien de ce qui se passe auprès d'eux. Cependant le combat se prolonge, au bruit des arbres brisés et des lianes arrachées dans cette lutte effroyable, les fils de Pândou et leur mère ouvrent les yeux. La sœur du monstre est là debout à leurs côtés ; Kountî l'interroge discrètement, car à une femme seulement il appartient d'adresser la parole à une autre femme en ces pays d'Orient. Les quatre

frères qui dormaient assistent d'abord tranquillement à cette scène de pugilat. Enfin Ardjouna, qui a mesuré d'un regard la force du monstre, dit à Bhîmaséna :

« Ne crains pas, guerrier aux grands bras ! Nous ne savions pas que tu étais aux prises avec un rakchasa redoutable… Me voilà prêt à te secourir… Je terrasserai ce monstre, tandis que notre mère restera sous la garde des deux jumeaux, nos plus jeunes frères. — Demeuré spectateur de la lutte, répond Bhîmaséna, ne te trouble pas. C'en est fait de ce rakchasa que je tiens entre mes bras. — Pourquoi donc, reprend Ardjouna, vit-il si longtemps, ce monstre pervers ? Il nous faut partir, nous ne pouvons demeurer ici plus longtemps… — Déjà se colore l'orient, déjà brille le crépuscule du matin, moment néfaste où les rakchasas deviennent plus puissans. — Hâte-toi…, ne t'amuse point à ce jeu. Triomphe vite de ce terrible monstre avant qu'il n'emploie contre toi l'arme de la magie ; fais un effort suprême avec tes deux bras. — À ces mots… Bhîmaséna rassemble toutes ses forces. — Et dans sa rage enlevant le corps du rakchasa, pareil à un nuage noir, il le fit tourner rapidement jusqu'à cent fois. »

Tant que Bhîmaséna n'invoque pas le secours de ses frères, ceux-ci s'abstiennent de prendre part à la lutte ; ainsi le veut la loi des kchattryas, même quand ils combattent les enchanteurs et les monstres. Cependant l'intrépide Ardjouna ne peut s'affranchir d'une certaine crainte superstitieuse ; il croit que les rakchasas, participant à la fois de la nuit et du jour, des ténèbres et de la lumière, deviennent plus puissans au crépuscule. Déjà le monstre a lutté cent fois contre Bhîmaséna sans être vaincu, et Ardjouna, pressé de partir, dit encore à son frère :

« Si tu trouves ce monstre trop dur à vaincre, je te prêterai mon aide, afin qu'il soit bien vite mis à mort, ou bien moi-même je le tuerai. Ô Ventre-de-Loup, tu en as fait assez, tu es las, c'est bien, va te reposer ! — À ces paroles prononcées par son frère, encore plus enflammé de colère, Bhîmaséna foula aux pieds son ennemi sur la terre et le fit périr de la mort d'une bête fauve. Celui-ci, immolé de la sorte par Bhîmaséna, poussa un grand cri qui remplit toute la forêt, — et le puissant fils de Pândou, l'ayant pris tout d'une pièce dans ses bras, le brisa par le milieu, réjouissant ainsi tous ses frères, les Pândavas. »

Les Pândavas célèbrent le triomphe de leur frère, puis ils songent à s'éloigner, à pousser plus loin dans le désert, redoutant la vengeance du prince Douryodhana, qui pourrait envoyer à leur poursuite. Les voilà donc qui partent, accompagnés de la rakchasa, de l'ogresse, qui s'attache à leurs pas. Bhîmaséna, nous venons de le voir, ressemble plus à un Mohican qu'à un chevalier du moyen âgé. La présence de cette femme, qui a sacrifié son propre frère à la passion qu'elle ressent pour le héros à la poitrine de lion, n'a point touché ce rude guerrier : « Les rakchasas ont de la rancune, dit-il à la pauvre femme. Ils ont recours à la fascination ; retourne dans la voie qu'a suivie ton frère. » Mais l'aîné des cinq frères, Youdhichthira, surnommé le roi de la justice, lui adresse ces nobles paroles :

« Même dans ta colère, ô héros, ô Bhîmaséna, garde-toi de maltraiter une femme ; observe toujours la justice, qui passe avant le soin de sa propre conservation. — Tu as mis à mort le très puissant ennemi qui venait à nous pour nous tuer ; mais la sœur de ce monstre, que pourrait-elle contre nous dans sa colère ? »

Et la sœur du monstre, saluant d'abord le héros qui vient de prendre sa défense, s'adresse à sa mère Kountî et revient à la passion qui l'agite :

« Ô femme respectable, tu sais combien l'amour tourmente les femmes ici-bas ; ce tourment s'est emparé de moi à cause de Bhîmaséna. — J'ai dû d'abord souffrir ce tourment, dans l'attente d'un temps meilleur, et il est arrivé, ce temps qui doit réaliser mon bonheur ! — car, ayant abandonné amis et parens, et jusqu'à mes devoirs, j'ai choisi ce héros, ton fils, pour mon époux !... — Et si par ce héros ou bien si par toi-même, ô femme glorieuse, je me vois rebutée, je ne vivrai pas, je te le dis en vérité. — Tu dois donc avoir pitié de moi... Et quand tu dirais : Elle est folle, — que je sois ta servante ou ta suivante, — unis-moi à ton fils, ô bienheureuse. Que je l'emmène avec moi là où je veux, ce guerrier beau comme un dieu, et je te le ramènerai ; tu peux te fier à ma parole. — Par le cœur et par la pensée, je vous suivrai tous et toujours ; je vous tirerai de la misère dans les passes difficiles et dans les rudes épreuves. »

Youdhichthira fait avec la fée un arrangement par lequel celle-ci s'engage à rendre dans un court délai son héros préféré, et le rude guerrier Bhîmaséna, souscrivant aux conditions proposées par son frère aîné, se laisse emporter par son amante. Celle-ci l'emmène vers de lointaines contrées, dans des jardins d'Armide, délicieuses retraites qui se cachent entre les montagnes. Au temps fixé, la fée lâcha celui qu'elle retenait dans les liens d'une douce captivité. Bhîmaséna, comme s'il sortait d'un songe, reparut au milieu de ses frères et continua avec eux la vie de chevalier errant. Ainsi se termina par un mariage cette aventure qui s'annonçait d'une façon si tragique. Que l'on mette de côté le mer-

veilleux que la poésie a répandu largement sur cette histoire, il restera une femme sauvage de la race des cannibales qui s'éprend d'un guerrier aryen, robuste, colossal, plus vigoureux qu'élégant dans ses formes, et mieux fait pour plaire à la sœur d'un ogre qu'à la fille d'un roi. Dans le cœur de cette rude enfant de la forêt s'allume une passion subite, irrésistible comme celle d'une Médée, et les guerriers aryens en ont pitié : celui qu'elle aime sera son époux, au moins pour un temps. Elle l'entraînera dans les lointaines solitudes, comme la lionne qui fuit avec son terrible époux dans des grottes inaccessibles même aux regards des hommes, et il se laissera aller aux douceurs de cet amour passager. De ces rencontres fortuites sortira, on le pressent, et l'histoire l'affirme, une race mêlée qui deviendra nombreuse un jour ; celle des Aryens s'altérera de plus en plus. Le teint foncé des métis l'emportera même dans les familles souveraines sur la blancheur distinctive des premiers rois. Enfin dans la société indienne, envahie par des élémens étrangers, se montreront peu à peu les vices du sauvage, la colère, la violence, l'amour du jeu, la férocité, toutes ces grossières passions dont on ne soupçonne pas même le germe dans l'âme si pure de Râma, et qui se développent au grand jour au temps des héros du Mahâbhârata. Ceux-ci n'ont plus qu'une grandeur et une vertu relatives ; la légende a beau les élever au rang de fils de dieux, — pour voiler par une agréable fiction la faiblesse de leurs mères, — ils ne sont que des hommes, supérieurs au reste des mortels par quelques côtés seulement.

IV. – La femme des cinq Pândavas.

Les cinq héros, accompagnés de leur mère, continuent de marcher en avant à travers la forêt. Ils s'arrêtent dans les ermi-

tages, toujours bien accueillis des anachorètes et des brahmanes chefs de famille qu'ils délivrent de la tyrannie des rakchasas. Leur intelligence s'éclaire par la fréquentation des pieux et savans personnages dont ils deviennent les hôtes, et leur courage se trempe dans ces rencontres multipliées avec des êtres menaçans et doués d'une grande force. Sur ces entrefaites, le roi des Pântchâliens, Droupada (celui-là même qui avait si mal répondu aux paroles amicales du brahmane Drona), voyant sa fille en âge de se marier, fit proclamer que les rois et les guerriers eussent à se rendre dans sa capitale : celui qui viendrait à bout de tendre un arc solide, fabriqué tout exprès pour la circonstance, serait choisi pour époux par la jeune princesse. Les brahmanes en grand nombre s'acheminent vers la capitale de Droupada pour assister à la fête, et aussi pour recevoir les abondantes aumônes que le roi ne manquera pas de leur distribuer. L'occasion paraît excellente aux Pândavas de prendre un peu l'air des villes ; ils partent donc avec leur mère, vêtus comme des novices qui poursuivent leurs études. Chemin faisant, ils causent avec les brahmanes : « Ah ! la belle fête ! disaient ceux-ci, il y aura là des princes de tous les pays, et, pour se rendre les dieux propices, ils distribueront de l'or, de l'argent, des vaches et des mets excellens, préparés avec soin. Des mimes, des bardes, des danseurs, des chanteurs aussi, viendront embellir la solennité. Venez donc, jeunes gens, venez avec nous. Et qui sait si votre bonne mine ne fera pas impression sur le cœur de la jeune Draopadî ? » Et les cinq frères arrivèrent ainsi dans la ville, sans se faire connaître. Ils s'établirent, non loin de la résidence royale, chez un potier, vivant d'aumônes, comme il convenait à des novices.

Au jour fixé, les cinq héros entrent dans le cirque, mêlés à la foule des brahmanes. Ce théâtre ressemble à celui dans lequel

s'est faite la passe d'armes dont il a été parlé plus haut ; seulement le public est entièrement formé de brahmanes et de rois. Ceux-ci descendent dans l'arène avec impétuosité, à l'envi les uns des autres, empresses de tendre l'arc qu'ils croient courber sans effort ; mais aucun d'eux n'y peut parvenir. Un seul parmi tous ces kchattryas a pu ajuster la corde et y poser la flèche, c'est Karna ; mais Draopadî s'est écriée en le voyant : « Je n'accepte pas le fils du cocher !... » Et Karna, humilié une fois encore, laisse tomber l'arc en levant les yeux vers le soleil, qu'il appelle son père. Les fils de Dhritarâchtra se trouvaient présens, ainsi que des princes du Bengale, du Bérar et de la côte de Coromandel. Toute la noblesse aryenne s'était donné rendez-vous dans ce cirque, où la belle Draopadî, richement vêtue, se proposait elle-même en prix au plus fort et au plus adroit.

« Mais tous ces rois ornés de tiares, de colliers, de bracelets et de ceintures, héros aux gros bras, doués d'énergie et de vertu, fiers de leur force et de leur vigueur, essayant l'un après l'autre, — ne purent, même par la pensée, tendre cet arc qui résiste toujours. Ces rois énergiques, honteusement déjoués par cet arc trop gros et trop dur, — épuisés par tant d'efforts, restaient là sur le sol, sans éclat, dépouillés de leurs tiares et de leurs colliers, hors d'haleine et incapables de rien entreprendre... »

Les rois ayant été mis hors de combat, à son tour Ardjouna se décide à entrer en lice. Trompés par son costume de novice, les brahmanes, qui le prennent pour l'un d'eux, poussent des cris de joie et agitent en l'air les peaux d'antilope qui leur servent de siège. Quelques spectateurs, choqués de la présomption du jeune homme, expriment tout haut la crainte qu'il ne compromette par une vaine tentative la dignité de la caste sacerdotale. Si on allait

se moquer des brahmanes !... Et du milieu de l'assemblée il s'élève un chœur de voix qui fait entendre ces paroles :

« Non, nous ne serons pas l'objet de la risée ; non, nous n'agissons pas étourdiment ; non, nous ne devons pas rencontrer dans ce monde l'animadversion des rois ! — ... Ce jeune homme florissant, aux robustes épaules, aux cuisses et aux bras solides, ferme comme une montagne de l'Himalaya, frémissant dans sa marche comme le lion, puissant comme le roi des éléphans animé par la passion,... il est à la hauteur de l'entreprise et proportionné à l'effort qu'elle réclame !... — ... S'il était incapable, il ne se présenterait pas, et d'ailleurs il n'y a pas une œuvre dans les mondes, quelle qu'elle soit, qui puisse être au-dessus des forces d'un brahmane... Qu'ils jeûnent sans cesse, qu'ils se nourrissent d'air ou de racines, liés par des vœux austères, les deux-fois-nés, quoique faibles, sont puissans par l'éclat de leurs austérités. — Un brahmane ne doit jamais être méprisé, qu'il pratique le bien ou le mal, qu'elle soit agréable ou fâcheuse, grande ou minime, l'œuvre à laquelle il s'applique. »

Ainsi le brahmanisme se glorifie et chante ses propres louanges au moment où la royauté s'éclipse. Il en eût sans doute été tout autrement si la caste militaire avait tenu la plume. Au milieu de ce tumulte, Ardjouna s'est approché de l'arc, dont il fait respectueusement le tour en le saluant, car il comprend que cette arme est enchantée. Par la pensée, il adore le maître des dieux, puis il invoque Krichna, son protecteur et son ami. Ainsi préparé par le recueillement et la prière, il fait ployer l'arc sans effort, et les flèches frappent le but. La belle Draopadî accueille le vainqueur avec un sourire, et celui-ci prend la main de sa fiancée aux applaudissemens réitérés de tous les brahmanes. Exaspérés par

les cris de triomphe qui insultent à leur défaite, les rois s'attaquent aux fils de Pândou, au souverain dont ils sont les hôtes, à Draopadî elle-même. Il s'ensuit une terrible mêlée dans laquelle les cinq frères remportent encore la victoire, après avoir rudement battu les Kourous, leurs ennemis, qui ne les ont pas reconnus et demandent en vain quels sont ces héros auxquels les dieux mêmes ne sauraient résister. Peu à peu l'arène se vide ; les princes humiliés se retirent, persuadés que les brahmanes ont eu les honneurs de cette journée. Ardjouna songe alors à retourner vers sa mère, inquiète d'une si longue absence. Le bruit de la lutte est arrivé jusqu'à elle. Le soir vient, ses fils n'ont pas reparu à l'heure accoutumée ; elle croit qu'il leur est arrivé malheur :

« Dominée par l'amour de ses enfans, Kountî se livrait à ses pensées ; mais comme en un jour pluvieux, enveloppé de sombres nuages, à l'heure où tout monde sommeille, a une heure avancée de la nuit se montrerait le soleil au milieu des nuées, ainsi parut au milieu des brahmanes Ardjouna, qui entrait dans sa demeure. »

Ardjouna, qui ramenait aussi ses frères avec lui, dit en revoyant sa mère Kountî : « Mère, voici l'aumône du jour. » Celle-ci, habituée à recevoir chaque soir le riz apporté par ses fils, qui vivaient à la manière des ascètes mendians, répondit sans tourner la tête : « Partagez ! » Or cette aumône, ce gain du jour, c'était la belle Draopadî, qui devint, par l'effet de cette parole prononcée avec trop de précipitation, la femme des cinq frères Pândavas. La fille de roi accepta cette condition, comme elle sut aussi se montrer respectueuse et soumise envers les cinq guerriers dont elle ignorait le rang et le nom. Ils vivaient là, aux portes de la capitale de son père, comme des brahmanes pauvres,

dans une maison écartée. Pour lit, les jeunes princes avaient un peu d'herbe sur laquelle ils étendaient des peaux de bêtes ; Draopadî dormait aussi sur la dure, la tête appuyée sur leurs pieds. Durant la nuit, les héros racontaient de grandes histoires ; ils parlaient de massues, d'épées, de boucliers ; il y avait dans leurs discours comme un cliquetis d'armes qui trahissait leur haute naissance. Aussi le frère de Draopadî, qui faisait le guet à la porte, soupçonna-t-il que les époux de sa sœur appartenaient à la race royale d'Hastinapoura. Il revint annoncer cette nouvelle au roi Droupada, qui s'affligeait au fond de son palais, ignorant encore si cette alliance insolite apportait à sa maison du déshonneur ou de l'illustration.

Cependant les Pândavas, si étroitement unis à un roi puissant, relèvent la tête ; un lien de parenté les rattachait également à Krichna, souverain de Mathoura, qui passait pour le prince le plus sage, le plus brave, le plus intelligent de son époque. Le vieux Dhritarâchtra n'apprit point non plus sans une satisfaction sincère que ses neveux reparaissaient sur la scène avec le rang qui leur convenait. En dépit des efforts que fit l'aîné de ses fils, Douryodhana, pour exciter de nouveau sa défiance, le roi aveugle se décida à rappeler dans ses états les princes fugitifs. Il fit plus encore, il partagea le royaume avec eux, résolution imprudente assurément, et qui devait amener la destruction des deux branches rivales. Ainsi le roi infirme, obsédé tour à tour par les brahmanes du parti des Pândavas et par les amis de ses propres enfans, changeait de ligne de conduite, montrant à tous son indécision et sa faiblesse. Les fils de Pândou, établis sur les bords de la Djamouna, y fondèrent une ville qui fut nommée Indra-prastha. Soutenus par Krichna, ils n'eurent pas de peine à vaincre, quelques rois voisins qui avaient eu l'imprudence de leur déclarer

la guerre, ou de s'opposer à la célébration du sacrifice royal, par lequel l'aîné des Pândavas voulait absolument constater son indépendance. Le petit royaume dont Indraprastha était le centre prospérait sous le gouvernement juste et ferme des fils de Pândou. De pareils succès devaient accroître à bon droit la jalousie de Douryodhana, l'aîné des Kourous, et lui porter ombrage. Ses conseillers avaient bien de la peine à l'empêcher de faire la guerre aux Pândavas ; l'envie le dévorait ; il en était devenu « tout pâle, malheureux, jaune et maigre. » Les richesses accumulées à Indraprastha, le bonheur dont jouissent les cinq héros et le renom qu'ils se sont fait dans toute l'Inde centrale empêchent Douryodhana de dormir ; il les voit déjà étendre leur domination d'une mer à l'autre. Parlant de la cérémonie du couronnement à son ami Çakouni et des deux cent mille brahmanes qui se groupaient autour du trône, il s'écrie :

« La conque y résonnait sans cesse. Le son de cette conque encore, encore retentissante, toujours frappait mon oreille, et mes cheveux se dressaient sur ma tête. — L'assemblée fourmillait de princes avides de voir,... et les rois, qui avaient pris sur eux tous leurs joyaux, dans ce sacrifice du prudent fils de Pândou, étaient, comme des gens de basse caste, rangés humblement autour dès brahmanes, eux, les maîtres de la terre ! — Et depuis que j'ai vu cette fortune du fils de Pândou, égale à celle du roi des dieux, souveraine, je ne puis plus trouver de repos, tant j'ai l'esprit en feu ! »

C'est bien là le langage de l'envie, cette honteuse passion qui se figure l'ennemi plus heureux, plus brillant qu'il n'est peut-être, afin de le haïr davantage, et comme pour mieux alimenter son propre feu. Le conseiller Çakouni, à qui s'adressait Douryodhana,

et qui partage lui-même ses mauvais sentimens, répond à peu près comme Méphistophélès au docteur Faust :

« Cette incomparable fortune que tu leur as vue, apprends de moi un moyen de t'en rendre maître, ô héros incomparable. — Je suis, au jeu des dés, d'une habileté connue sur la terre ; je connais les cœurs, je saisi les règles et les hasards du jeu. — Il aime à jouer, Youdhichthira, mais il n'y entend rien ; si tu le provoques, il viendra certainement pour jouer, comme il serait venu pour combattre. — Quand il sera tout au jeu, je le gagnerai en usant de fraude ; je lui enlèverai cette richesse plus qu'humaine, toi, provoque-le donc. »

En dépit des sages objections que présentent alternativement Dhritarâchtra, l'intelligent Vidoura, son frère, et d'autres vieillards, les Pândavas seront invités à une partie de jeu. Cette longue et magnifique scène, amplement développée, forme à elle seule tout un poème, et c'est à peine si nous pouvons ici en marquer les principaux traits. L'aîné des Pândavas, le juste et pieux Youdhichthira, se précipite au jeu avec frénésie ; un démon s'est emparé de lui. À chaque coup de dé, son adversaire, — ce même Çakouni, qui a parlé tout à l'heure, — s'écrie vivement : Gagné ! Et à chaque fois que ce mot tombe, le héros perd quelque brillant en jeu. Ce sont d'abord les bracelets, les anneaux, tous les joyaux qui décorent un prince aux jours de fête ; puis il joue ses demi-frères, Nakoula et Sahadéva, qu'il a sacrifiés, et les voilà devenus esclaves du gagnant. Il joue toujours, le Pândava ; il joue ses autres frères, il se joue lui-même, et à chaque nouvel enjeu retentit le mot fatal : Gagné ! Tout a été gagné en effet ; il ne lui reste plus rien, il ne s'appartient plus à lui-même, sa liberté a été perdue par un coup de dé. « Il te reste encore un enjeu, dit tran-

quillement Çakouni, c'est la fille du roi des Pântchâliens, la belle Draopadî. » Youdhichthira, qui ne peut plus s'arrêter, accepte avec empressement l'offre qui lui est faite, et alors les vieillards, épouvantés d'un pareil scandale, se lèvent avec des cris d'indignation. Il se fait dans l'assemblée un mouvement tumultueux ; les plus respectés parmi les anciens se prennent la tête avec désespoir, soupirent et soufflent comme des serpens ; des larmes coulent de leurs yeux, tandis que les Kourous et leurs partisans se livrent a une joie bruyante.

— Gagné ! s'écrie encore Çakouni, et pour la dernière fois ! — La belle Draopadî appartient, elle aussi, à Douryodhana, qui l'envoie chercher par son cocher. À demi vêtue, le visage baigné de larmes, la belle Draopadî est amenée de force et comme traînée au milieu de la salle où sont assemblés les princes.

« Les cheveux épars, la moitié de son vêtement tombée à terre, et rudement secouée par Douçâsàna, couverte de confusion et bouillante d'indignation, Draopadî prononça lentement cette parole : « Dans cette assemblée siègent les vieillards et les brahmanes versés dans la connaissance des livres de la loi, tous occupés à des œuvres religieuses,... et devant eux je n'ose paraître ainsi ! — Oh ! pervers, ce serait un acte indigne d'un homme respectable, ne me dépouille pas de mon dernier vêtement, ne l'arrache pas !... »

Aux lamentations de Draopadî, le brutal guerrier répond par d'odieuses insultes. Il tire toujours à lui le vêtement qui va céder, le dernier voile qui reste à la pauvre fille du roi des Pântchâliens. L'épouse des Pândavas n'est plus une princesse, ni même une femme, ni même une esclave : elle est une chose gagnée au jeu, dont on s'amuse, que l'on outrage à plaisir. La poésie hindoue, il

est vrai, ne permet jamais que la vertu soit gratuitement offensée. De cette situation désespérée jaillira une de ces grandes et belles scènes qui seront lues avec admiration en tous lieux et dans tous les temps. Le vêtement va tomber, lorsque

« Draopadî invoque par la pensée Vichnou. « Ô toi qui, sous la forme de Krichna, es aimé des filles des bergers, — les Kourous m'insultent ; ne le vois-tu donc pas, ô dieu à l'abondante chevelure ?... Moi qui vais m'abîmer dans l'océan de leurs insultes, soutiens-moi, ô toi qu'adorent les mortels ! Oh ! Krichna, Krichna ! ô toi le grand ascète, ô toi l'âme du monde, sauve-moi, voici que je vais périr au milieu des Kourous ! » — Et comme elle eut ainsi invoqué par la pensée Vichnou, qui est Krichna, le maître des trois mondes, elle se prit à pleurer dans sa douleur en se voilait la face... — Or, quand il entendit la voix de la fille du roi des Pântchâliens, Krichna fut troublé. Abandonnant sa couche, il accourut de ses deux pieds avec compassion, le dieu de miséricorde ! — Elle invoque Krichna, Vichnou, Hari, Nara, elle appelle à grands cris le dieu par tous ses noms ; c'en est donc fait de la justice ! Et le magnanime Krichna l'enveloppa de plusieurs vêtemens, — et tandis que l'on tentait d'arracher le dernier voile de la Draopadî, cet incomparable vêtement la couvrait toujours, faisant plusieurs fois le tour de son corps, — et ces vêtemens, de couleurs variées, faits pour protéger sa pudeur, se montrèrent renouvelés jusqu'à cent fois, parce que le dieu venait au secours de la justice et de la vertu. — Alors s'éleva dans l'assemblée un terrible cri d'admiration. À la vue de ce miracle accompli dans le monde, tous les rois célébrèrent les louanges de Draopadî, et jetèrent aussi le blâme à la face du fils de Dhritarâchtra. — À cette occasion, Bhîmaséna à la grande voix maudit le coupable au milieu des rois. Les lèvres gonflées par la colère, et frottant avec vio-

lence ses mains l'une contre l'autre : « Retenez bien la parole que je vais prononcer, ô guerriers qui habitez la terre, parole qui n'a jamais été dite par d'autres hommes, et qu'aucun autre ne fera entendre ! — Et si, après l'avoir dite, je ne l'accomplissais pas, ô maîtres de la terre, que je n'obtienne jamais d'aller là où sont allés mes aïeux ! — De ce pécheur, de ce pervers insensé qui déshonore la famille, je jure de boire le sang, après lui avoir brisé la poitrine dans le combat. »

La haute antiquité n'a guère de ces accens d'une férocité sauvage ; Bhîmaséna rappelle plutôt ici quelque guerrier hun de la race d'Attila que le Grec Ajax, à qui il ressemble le plus souvent. À côté de la scène si délicate où le poète a représenté une divinité miséricordieuse enveloppant la chaste femme d'un vêtement sans fin, qui ne se déroule jamais jusqu'au bout, la colère frénétique de Bhîmaséna nous ramène brusquement à la réalité. C'est l'histoire qui parle plus haut que la fiction. Le brahmanisme cherche encore à maintenir les principes de la vertu, de la justice et de la modération sur la terre ; mais l'humanité, moins docile à ses enseignemens, se laisse entraîner à la fougue de ses passions : la voix des vieillards ne prévaut plus qu'à grand'peine dans les assemblées. Sur tout ce long récit pèse une fatalité inexorable ; dans ce ciel troublé par de fréquens orages, il n'y a plus de sérénité, et la confiance dans l'avenir semble manquer à tous ces rois qui se gênent et se portent mutuellement ombrage. Le vieux Dhritarâchtra comprend enfin qu'il lui reste à réparer un grand crime dont il a été le témoin et presque le complice. Les malédictions prononcées par Bhîmaséna l'ont fait frissonner, il prévoit de grands maux. Rappelant en sa présence Draopadî, encore frémissante des insultes qui lui ont été prodiguées, il lui permet de demander ce qu'elle veut. Elle réclame la liberté des frères Pân-

davas avec la sienne. Que les cinq héros puissent retourner chez eux avec leurs armes et leurs chars, et elle sera contente. Ainsi revient à flot cette royauté qui avait un instant disparu dans l'abîme. Une seconde fois les Pândavas viennent jouer aux dés dans l'espoir de prendre leur revanche. Vaincus encore dans ce genre de combat, auquel ils sont d'autant plus inhabiles que leurs adversaires emploient la fraude, les héros sont condamnés à douze années d'exil. Durant ces douze années, ils devront vivre dans la forêt, ne point combattre et disparaître de ce pays d'où la haine et la jalousie de leurs cousins, les fils de Dhritarâchtra, voudraient les expulser pour toujours.

V. – La razzia.

Suivre les Pândavas dans leur second exil, ce serait entreprendre un long voyage à travers les contrées de l'Inde les plus célèbres et visiter tous les lieux de pèlerinages consacrés par les légendes. Le poème devient ici d'une élasticité extrême ; les récits les plus divers s'y entassent sans beaucoup d'ordre, et les héros n'ont souvent d'autre rôle que d'entendre raconter dans la forêt, par les solitaires et aussi par des êtres surhumains, de grandes histoires, magnifiquement écrites, mais étrangères à l'action principale. Cependant les cinq fils de roi, redevenus errans et cachés de nouveau sous l'habit de novices, ne s'éclipsent jamais complètement ; comme le soleil voilé par la brume, ils se font jour par endroits et dardent leurs rayons éblouissans. Cette clarté ne se montre nulle part plus vive que dans un épisode guerrier, plein d'animation, qui a pour titre l'Enlèvement des vaches.

Depuis près de douze ans déjà, les fils de Pândou vivent dans la retraite. Leur ennemi Douryodhana, qui voit avec inquiétude arriver le terme de l'exil qu'il leur a imposé après les avoir vain-

cus au jeu, envoie partout des espions pour découvrir leurs traces. Les recherches sont vaines ; on ne peut recueillir aucun indice sur la route qu'ils ont suivie. Les cinq frères n'étaient pourtant ni très loin d'Hastinapoura, ni réfugiés dans une impénétrable forêt. Ils demeuraient dans le propre palais de Virata, roi de Matsya, où ils occupaient, sous des noms supposés, divers emplois inférieurs : Ardjouna, déguisé en eunuque, vit au milieu des femmes, et dans le palais on l'appelle Vrihahnala. Sur ces entrefaites, les Kourous, et Douryodhana à leur tête, s'entendent avec les chefs des Trigartiens pour enlever les riches troupeaux du roi de Matsya. Les Trigartiens ont été repoussés et battus ; mais les troupeaux restent au pouvoir des Kourous. Le chef des bergers est accouru dans la ville pour annoncer au roi que la victoire demeure incomplète, et à peine entré dans le palais, il rencontre Bhoûmimdjaya, fils du roi, Il qui il raconte les détails de la journée.

« Soixante mille vaches te sont enlevées par les Kourous, lève-toi pour aller reconquérir tes troupeaux qui sont ta richesse, ô prince glorieux ! — Ô fils de roi, si tes intérêts te sont chers, marche au plus vite, pars toi-même, car le roi des Matsyens, ton père, n'a rien confié ici à ta garde, — car le roi ton père fait ton éloge au milieu de l'assemblée ; il dit : Mon fils est en tout mon égal ; courageux, espoir de ma race, habile à lancer les flèches, mon fils est un vaillant guerrier ; qu'elle soit donc véridique cette parole prononcée par ce souverain. — Fais revenir les troupeaux après avoir défait les Kourous, consume leurs armées par le feu terrible de tes flèches. — Avec tes traits au talon d'or, à la pointe recourbée, lancés par ton arc, perce les rangs des ennemis, comme le conducteur d'une troupe d'éléphans pique la troupe qu'il pousse devant lui. »

Ainsi parle le chef des bergers ; il voudrait que Bhoûmimdjaya attelât à son char de guerre ses chevaux blancs, et qu'il déployât sa bannière, sur laquelle brille un lion d'or. Le jeune prince, qui est poltron, fait le faux brave. Il irait au plus vite prendre part au combat, il mettrait l'ennemi en déroute ; malheureusement son cocher a péri dans une rencontre avec les Trigartiens, et il est forcé de rester parmi ses femmes. Quel dommage ! En le voyant paraître, terrible et triomphant dans la mêlée, les Kourous épouvantés fuiraient au plus vite en s'écriant : C'est Ardjouna en personne ! Or Ardjouna, caché sous le déguisement d'un eunuque danseur, a entendu ces bravades ; il envoie la Draopadî dire au jeune prince que l'eunuque Vrihannala (c'est le nom qu'il a emprunté) a été jadis le propre cocher d'Ardjouna, et qu'il s'offre à conduire le char au milieu de la mêlée. L'offre est acceptée ; le faux eunuque attelle les chevaux, et les lance au grand galop contre les hordes des Kourous. La vengeance l'anime ; il brûle de prendre sa revanche, car voici que les douze années s'achèvent, et il est relevé de son serment. Bientôt paraissent à l'horizon les troupes ennemies qui s'agitent comme de grandes vagues, la poussière qui s'élève sous les pieds des chevaux et des éléphans monte en serpentant vers le ciel.

Àcette vue, le fils du roi, Bhoumimdjaya, est saisi de crainte : « Je n'ose attaquer les Kourous, dit-il d'une voix dolente ; je sens un frisson par tout mon corps ! » Et dans son effroi il répète les noms des redoutables combattans qui commandent l'armée ennemie sous les ordres de Douryodhana et de ses cent frères. Il se plaint de ce que son père a emmené avec lui tous ses soldats ; il n'a pas même ses gardes. Faible enfant, peu habitué aux fatigues de la guerre, que peut-il faire seul contre tant de héros illustres ?

« La frayeur te donne un air misérable et capable d'augmenter la joie de l'ennemi, répond Ardjouna, et pourtant les Kourous n'ont encore accompli aucun exploit sur le champ de bataille. — Tu m'as dit toi-même : Conduis-moi contre les Kourous, et moi je te mènerai là où flottent leurs nombreuses bannières ; — au milieu de ces vautours voraces, de ces Kourous pillards, qui sont venus combattre sur la terre, je te lancerai, ô guerrier ! — Après avoir promis aux femmes, aux hommes aussi, de te conduire en héros, et cela avec jactance, arrivé sur le champ de bataille, tu ne voudrais plus combattre ! Et moi, appelé à l'office de cocher sur les recommandations d'une femme du palais, je ne puis, sans avoir repris le butin, rentrer dans la ville... — Que les nombreux Kourous enlèvent, si bon leur semble, nos troupeaux ! répond le jeune prince ; que les femmes, que les hommes aussi se rient de moi, ô Vrihannala ! — Combattre n'est pas mon affaire ; que les vaches s'en aillent... J'ai peur ! — Ayant dit ainsi, il se sauva tout effrayé, après avoir sauté à bas du char, le prince aux pendans d'oreilles, perdant avec la fierté tout sentiment d'honneur, emportant son arc et ses flèches. — Non, s'écria Ardjouna, le devoir que les héros ont transmis aux kchattryas, ce n'est pas de fuir ; il vaut mieux mourir dans le combat que de fuir épouvanté. »

Est-il possible de peindre mieux le misérable état d'un esprit égaré par la peur ? Bhoûmimdjaya fuit même avant d'avoir entendu siffler une flèche. Ardjouna s'élance à la poursuite du jeune prince, et ses cheveux, qu'il a laissés croître pour se mieux déguiser, se délient par la rapidité de sa course. Dans l'armée ennemie, on a remarqué cette étrange figure de l'eunuque conduisant un char de guerre et ramenant au combat le fils du roi des Matsyens, Les uns sourient, les autres s'inquiètent et se demandent : « Quel est cet être caché sous un déguisement, comme le feu sous la

cendre ? Il y a en lui de la femme et de l'homme aussi… » Mais la bataille ne commence point encore. Le jeune Bhoûmimdjaya, saisi par celui qu'il croit être un eunuque, lui promet toutes sortes de bijoux, bracelets, anneaux et de riches étoffes, s'il veut le laisser fuir. Ardjouna répond par un sourire, et offre de combattre à la place du fils du roi, pourvu que celui-ci change de rôle et devienne son cocher. Bon gré, mal gré, Bhoûmimdjaya accepte, et bientôt la main vigoureuse du Pândava l'a replacé sur le char. Il s'agit alors pour Ardjouna de retrouver ses armes, qu'il avait cachées dans le tronc d'un acacia et enveloppées de feuilles ; il leur a donné ainsi l'apparence d'un cadavre, afin que personne n'osât les toucher. Déjà la présence du terrible Pândava se trahit par des présages menaçans qui effraient l'armée ennemie. Les Kourous, victorieux naguère, se laissent aller à l'abattement, à une vague terreur, et tandis qu'où croit les entendre dans le lointain se communiquer à voix basse leurs appréhensions de quelque malheur prochain, Ardjouna tire de leur étui ses armes et celles de ses frères. À mesure qu'elles sortent de la cachette qui les recèle, le poète les décrit à grands traits, en quelques vers pleins et sonores. En les revoyant, Ardjouna s'incline et les adore ; son arc gigantesque, qui a un nom, comme l'épée du Cid, est presque un dieu pour lui, car il a appartenu à toutes les divinités du ciel avant de passer dans les mains de Vichnou, de qui il l'a reçu lui-même. « Je vois bien les armes des Pândavas, dit enfin le jeune fils du roi des Matsyens, mais où sont donc ces princes ? Que sont-ils devenus ?… — Moi, je suis Ardjouna, » répond le héros ; puis il raconte rapidement son histoire. Et le royal enfant, qui tremblait tout à l'heure comme une femme, a repris courage ; il est prêt à lancer le char là où le guerrier incomparable le lui ordonnera. Il est prêt à attaquer les dieux eux-mêmes avec un pa-

reil compagnon, il brûle de combattre. Aussitôt, jetant ses bracelets, relevant en nattes ses longs cheveux, Ardjouna ceint la cuirasse. Les armes, qu'il contemple avec amour, lui répondent : « Nous sommes des serviteurs dévoués en tout à ta personne, ô fils de Pândou ! » Et il leur dit, les serrant entre ses bras : « Vous êtes à jamais l'objet de mes pensées en ce monde ! » On devine que l'ennemi fut mis en fuite ; Ulysse décochant ses traits contre les prétendans qui assiégeaient Pénélope ne leur causa pas plus de terreur que n'en répandit Ardjouna parmi les Kourous éperdus.

De quoi s'agissait-il cependant ? De reconquérir des troupeaux enlevés par une attaque subite, et la poésie a donné à ce combat d'escarmouche un caractère grandiose. En y regardant de près, on voit que ces rois si pompeusement célébrés dans le Mahâbhârata faisaient volontiers, comme ceux dont parle Homère, le métier de brigand, et qu'ils régnaient en réalité sur de tout petits peuples. L'Inde, partagée en une foule de royaumes peu importans, obéissait à des souverains d'humeur belliqueuse, toujours prêts à se piller les uns les autres, à des barons cantonnés, ceux-ci sur des pics de montagnes, ceux-là dans des forteresses défendues par des fossés, des escarpemens ou des bois épars. Il avait fallu la réunion des fils de Dhritarâchtra avec les Trigartiens pour accomplir une razzia de bestiaux ; un coup de dé, on l'a vu, avait suffi pour réduire à néant la royauté fondée par les Pândavas. Les princes passaient tour à tour de la richesse à la misère ; dans les temps malheureux, ils couraient le pays en aventuriers, et savaient reconquérir par la force de leur bras la position qu'ils avaient perdue. Il existait déjà dans l'Inde une espèce de féodalité fort préjudiciable aux véritables intérêts des peuples. La valeur personnelle était d'un grand prix, et la profession des armes sem-

blait en grand honneur. Les récits de batailles, les descriptions d'armes, de bannières, — j'allais dire d'armoiries, — abondent dans le Mahâbhârata. L'époque des guerriers est donc arrivée après celle des sages, et l'épopée qui est née avec Râma se développe plus vaste, plus guerrière, plus retentissante. Le poème marche par grands épisodes qui se succèdent comme autant de drames complets formés de plusieurs tableaux, et dans lesquels les poètes dramatiques tailleront un jour leurs pièces de théâtre. Mais on ne peut parvenir d'une traite au terme de ce long récit ; il est indispensable de faire halte au milieu de la course, avant de suivre les héros Pândavas jusqu'au sommet des pics neigeux de l'Himalaya, où ils montent ensemble pour aller au-devant de cette libération finale que nous appelons tristement la mort !

Th. Pavie.

05

ÉTUDES

SUR

V.

LES HÉROS PIEUX. — LES PANDAVAS.

I. — LA GRANDE GUERRE.

Dans la première partie du Mahâbhârata, les fils de Pândou ont eu à subir les plus rudes épreuves. Ruinés, proscrits et fugitifs, on pouvait croire qu'ils allaient disparaître de la scène du monde. Le moment arrive cependant où ils vont reprendre le

premier rang et briller enfin d'un éclat impérissable. Cachés sous des déguisemens divers à la cour de Virâta, roi des Matsyens, ils y achèvent cet apprentissage du malheur qui forme les vrais héros.

Les fils de Dhritarâchtra, les Kourous, contraints d'abandonner les troupeaux qu'ils avaient enlevés, et repoussés par Ardjouna, qu'ils n'ont pu reconnaître, fuient devant le guerrier vainqueur, qui, pareil à Apollon, fait trembler la terre à chaque vibration de son arc. Lorsque l'armée ennemie a été mise en déroute, Ardjouna renoue ses longs cheveux et reprend les rênes du char : il n'est rien de plus qu'un eunuque du palais remplissant près du jeune prince Rhoûmimdjaya, fils du roi des Matsyens, l'office de cocher. Il lui suffit d'avoir battu ses implacables rivaux, d'avoir brisé d'un coup de flèche le parasol royal du vieux Bhîchma, l'aïeul de sa propre race, et rapporté, criblée de traits, la bannière sur laquelle est peint un singe couleur d'or. Le roi des Matsyens, Virâta, ne doute pas que son fils n'ait à lui seul remporté la victoire. Sa joie est si grande, qu'il fait retentir partout, au palais et dans la ville, les louanges du jeune guerrier : Ardjouna se tait et le laisse dire. La bouillante valeur et la magnanimité sont deux vertus qui conviennent aux héros de tous les âges et de tous les pays. Voici pourtant des scènes qui nous ramènent brusquement dans ce monde de l'Inde, où les choses ne se passent pas toujours comme ailleurs.

Enivré de son triomphe, le roi Virâta veut jouer aux dés ; c'est l'ainé des Pândavas, c'est Youdhichthira, caché à sa cour sous le déguisement d'un brahmane, qu'il a provoqué. Celui-ci, on s'en souvient, avait tout perdu deux fois déjà dans une circonstance pareille, son royaume, sa liberté, celle de ses frères. Il hésite donc à engager la partie, et, rappelant au souverain que le jeu traîne

tous les péchés à sa suite, il fait allusion à ses propres malheurs. — Ah ! ces gens d'Hastinâpoura ! répond le roi, mon fils ne vient-il pas de les battre à lui seul ? — Non, reprend le faux brahmane, ce n'est pas lui, mais son cocher ! — Le roi s'impatiente ; il continue de vanter les hauts faits de son fils ; une querelle s'engage, et Youdhichthira, que la colère aveugle, lui jette violemment un dé à la face, en criant : Ce n'est pas vrai ! — Le sang du vieux roi a coulé, et tandis que des serviteurs empressés lavent sa blessure, son fils se présente accompagné du cocher qui a guidé ses chevaux sur le champ de bataille. — Mon père, s'écrie-t-il, qui vous a frappé ? qui a commis ce crime ? — Et l'on pense involontairement à l'indignation de don Rodrigue ; mais, chez les Aryens, qu'est un roi comparé à un brahmane ? Celui qui a frappé porte le costume de la caste privilégiée, on le regarde comme un deux fuis né ; donc il faudra que le roi outragé lui pardonne, de peur d'attirer sur lui et sur les siens le feu de la malédiction. Alors, avouant la vérité à son père, qui ne la connaissait pas, le jeune prince s'écrie avec l'accent de la sincérité : « Non, ce n'est pas moi qui ai reconquis les troupeaux ; non, ce n'est pas moi qui ai vaincu les ennemis ; tout cela a été accompli par le fils de quelque dieu, car, lorsque je fuyais épouvanté, ce fils de dieu m'a ramené au combat.... »

Trois jours plus tard, les cinq frères Pândavas, après s'être purifiés et avoir revêtu leurs plus beaux ornemens, se présentent à l'assemblée du roi. Ils prennent place parmi les princes, et le souverain des Matsyens est forcé de reconnaître en eux les cinq héros fugitifs dont la renommée retentit déjà par toute l'Inde. Pour remercier Ardjouna du service qu'il lui a rendu, le roi s'empresse de lui offrir sa fille en mariage ; mais celui-ci refuse. — Pourquoi, demande le roi Virâta, n'acceptes-tu pas ma fille, que je t'offre

avec tous mes trésors ? « Parce que, répond Ardjouna, j'ai habité dans le gynécée, où je la voyais toujours ; en secret et devant témoins, elle s'est fiée en moi comme en un père ; — elle avait de l'affection et du respect pour celui qu'elle croyait être un eunuque danseur et habile à chanter, et elle me regarde toujours comme un précepteur, ta fille que tu m'offres ! — Avec cette enfant, j'ai habité toute une année, ô roi ! Cela donnerait beaucoup à penser dans ton palais et parmi ton peuple. »

La fille du roi, qu'il a refusée pour lui au nom de la sévérité des mœurs orientales, Ardjouna l'accepte pour son propre fils Abhimanyou. Ainsi s'établit une alliance intime entre les Pândavas et un souverain qui jouissait d'une certaine autorité. Les rois voisins, amis de Virâta, vinrent à la noce ; parmi eux, on remarquait Krichna, l'ami, le protecteur et le conseiller des fils de Pândou. Le lendemain de la cérémonie, il se tint au palais une assemblée (un conseil) de rois, dans laquelle furent débités de longs et beaux discours touchant l'opportunité qu'il y aurait à déclarer la guerre aux Kourous. Tous les assistans étaient d'accord sur ce point, que les Pândavas devaient rentrer dans tous leurs droits, puisque leur exil venait de finir, et recouvrer la possession du royaume qui leur avait été concédé jadis par Dhritarâchtra lui-même ; mais le meilleur moyen de recouvrer ce royaume sans conditions, n'était-ce pas de le reconquérir par la force des armes ? À la cour d'Hastinâpoura, on se préparait à attaquer les fils de Pândou, que l'on savait avoir reparu chez le roi des Matsyens et y former un parti considérable. Quand on se fut bien exalté de part et d'autre, quand on eut vanté sa propre force et déprécié celle de l'ennemi, on prêta l'oreille un instant à la voix des vieillards et des sages qui conseillaient de parlementer. Du côté des Pândavas, Krichna avait recommandé la prudence ; du côté des Kourous, Dhrita-

râchtra, le roi aveugle, toujours épouvanté de la violence de ses fils, inclinait à la paix. Il envoya donc vers les Pândavas, pour traiter avec eux, son cocher ou plutôt son écuyer Sandjaya, homme prudent, qui savait parler et se faire écouter. L'écuyer des princes de l'Inde ressemble beaucoup à celui des chevaliers du moyen âge, avec cette différence qu'il partage de plus près encore les dangers de son maître, puisqu'il se tient devant lui sur le char. Né d'une femme de la caste sacerdotale et d'un kchattrya, l'écuyer hindou, qui savait à la fois combattre et lire les textes anciens, est devenu plus tard le barde, le panégyriste, dont la place était marquée dans toutes les fêtes.

L'écuyer du vieux roi Dhritarâchtra fit donc connaître les intentions pacifiques de son maître. Cependant les Pàndavas insistaient pour qu'on leur accordât la libre possession d'un certain nombre de villes, et les fils du roi aveugle refusaient absolument d'accorder à ceux-ci tout ce qui pouvait les rendre indépendans à un degré quelconque. Ils comprenaient que les Pàndavas étaient devenus puissans par leurs alliances, et supposaient qu'un jour ou l'autre ils tenteraient d'usurper le royaume d'Hastinâpoura. Les négociations furent rompues, et on a le droit de douter qu'elles fussent sincères, car de part et d'autre on appelait autour de soi et l'on faisait marcher de grandes armées.

Ce qu'on appelait alors grande armée, ou armée complète (akchaohini), se composait de cent neuf mille trois cent cinquante fantassins, soixante-cinq mille six cent dix chevaux, vingt-huit mille huit cent soixante-dix chars, et vingt et un mille huit cent soixante-dix éléphans. Le roi commandait ordinairement en personne : les bannières flottaient au premier rang ; en tête marchaient les fantassins armés du bouclier et du javelot, puis les ar-

chers et les soldats armés de massues et d'épieux ferrés. Derrière l'infanterie se massaient les cavaliers, puis les chars avec leurs combattans, et les éléphans armés en guerre. Un second corps de fantassins fermait la marche, suivi des porteurs d'eau, des joueurs d'instrumens de musique et des chariots. Dans le combat, l'armée se déployait, suivant la nature des lieux, de diverses manières, affectant la forme d'un oiseau, d'une fleur, d'un croissant, d'un grand poisson, d'un bâton, etc. Avant d'en venir aux mains, les guerriers montés sur les chars s'injuriaient et se provoquaient en combat singulier. Tantôt les chars s'attaquaient de front, tantôt les deux champions cherchaient à tuer les chevaux de l'adversaire à coups de flèches. Le comble de l'adresse, c'était de couper avec un trait bien acéré l'arc de son ennemi. Le plus souvent les guerriers de haute naissance, qui combattaient sur des chars, ne s'abordaient ainsi qu'après que l'armée rangée autour d'eux avait été décimée ou mise en désordre, et ces luttes terribles, acharnées, décidaient en réalité de la victoire. Les chars étaient parfois d'une grandeur démesurée et portés sur un grand nombre de roues. L'or, l'argent, le fer, entraient dans la composition de ces immenses véhicules, au-dessus desquels s'élevait une espèce de clocheton ou de dais pointu, orné de queues d'yack, de banderoles et même de clochettes. Sur les bannières, on représentait le plus souvent l'image des animaux symboliques, le milan rouge (ou garouda, monture favorite de Vichnou), le taureau cher à Civa, le singe Hanouman, allié de Râma, ou bien un lion, un serpent ou un bouquet de feuilles de palmier. La cotte de mailles était connue des anciens Hindous, ainsi que la cuirasse de métal ; ils aimaient à porter des grelots à leur ceinture et même à la poignée de leur cimeterre. Ces formidables armées, qui s'avançaient toujours avec l'espoir de vaincre, fières de leur

nombre, tombaient dans un subit abattement dès qu'elles croyaient reconnaître un présage, et il y avait beaucoup d'incidens dans lesquels on voyait un mauvais augure. Le vautour passait-il au-dessus des rangs en jetant son cri, le soleil était-il rouge à son coucher, les chacals faisaient-ils entendre dans le silence de la nuit leurs lugubres aboiemens, une corneille ou un cerf passaient-ils à la gauche de l'armée, un coup de tonnerre éclatait-il dans la nuée, la terre venait-elle à s'agiter, — tous ces guerriers montés sur des chars dorés ou portés sur des éléphans monstrueux, tous ces cavaliers au riche turban, tous ces fantassins à la fine moustache retroussée se prenaient à trembler comme des femmes, et un gémissement douloureux s'élevait à travers le camp. Tous les courages faisaient défaut à la fois, et chacun se disait : Les dieux sont contre nous !

Au moment où la guerre va éclater entre les Kourous et les Pândavas, quand les grandes armées se lèvent et se meuvent sur tous les points de l'Inde, il se fait comme un grand silence autour des rois. L'épopée, qui va s'élargissant toujours, semble s'arrêter dans sa marche pour nous faire assister aux conseils qui se tiennent à Hastinâpoura. Dans le silence de la nuit, Dhritarâchtra, le roi aveugle, se fait expliquer les mystères de la création, les caractères de la révélation védique, ce que c'est qu'un véritable savant selon l'idée indienne, les maux qu'attirent les vices, les fruits que l'on retire des vertus, et enfin ce qu'on doit appeler l'immortalité. Ici apparaît une doctrine nouvelle, la doctrine mystique du djoguisme ou absorption en l'Être suprême par la méditation. En voici les principes fondamentaux : les œuvres ne suffisent pas à procurer aux hommes le souverain bien, car elles exigent un effort qui trouble la parfaite quiétude de l'esprit et de l'âme. Pour parvenir à la vie éternelle, il faut que le voyant, « en

silence assis seul à l'écart, ne fasse pas même effort avec la pensée, et ainsi il anéantira en lui les sentimens de joie et de colère que causent l'éloge et le blâme. » Mais ce dieu recherché par le philosophe contemplatif, par le djogui, est-ce Brahme, la divinité impersonnelle ? est-ce Brahma, le créateur ? Les sectaires, avant de le nommer Vichnou, — le dieu aux incarnations multiples qui sauve et conserve, — l'ont désigné par le nom abstrait de Bhagavat, bienheureux, et voici comment il est célébré, tout au milieu de l'épopée, dans une ode fort ancienne, assez obscure, dont j'essaie de traduire ici quelques stances :

« La force productrice, au grand éclat, tout enflammée, pleine de gloire, que les dieux honorent, par laquelle le soleil rayonne : les djoguis la perçoivent ; c'est Bhagavat qui est éternel. — De cette force procède Brahme, par elle Brahme se développe et croît ; cette force qui réside au milieu des corps célestes rend brûlant le soleil qui ne chauffait pas : les djoguis la perçoivent ; c'est Bhagavat qui est éternel. — Elle pénètre les eaux ; sortie des eaux au milieu de la mer, elle pénètre deux divinités dans l'espace ; pleine d'énergie sous la forme de l'astre lumineux, elle soutient à la fois la terre et le ciel : les djoguis la perçoivent ; c'est Bhagavat qui est éternel. — Cette forme soutient donc deux divinités, la terre, le ciel et les points de l'horizon ; c'est d'elle qu'émanent et coulent les points de l'horizon et les fleuves, par elle que se fixent les grands océans : les djoguis la perçoivent ; c'est Bhagavat qui est éternel. — Sa forme ne peut se comparer à rien de ce qui existe, qui que ce soit ne la voit par les yeux, mais par l'intelligence, l'esprit et le cœur ; ceux qui l'ont connu, ceux-là sont immortels ! Les djoguis la perçoivent ; c'est Bhagavat qui est éternel… »

L'ode continue sur ce ton pendant une quarantaine de stances. Le dieu cherché, Bhagavat, tantôt ressemble au feu, le plus actif des élémens, celui qui a joué le plus grand rôle dans la création, tantôt s'offre sous les traits du soleil, tel que l'adoraient les mages ; il flotte insaisissable et partout présent, comme cette âme universelle que le panthéisme essaie en vain de préciser. Le vrai djogui doit finir par se voir lui-même en toute chose, dans le passé comme dans le présent, dans ce qui est comme dans ce qui n'est pas. En somme, rien n'existe que l'âme (âtma), qui a le sentiment de son être et le désir impérieux de ne pas mourir ; c'est bien quelque chose. Dans ce passage toutefois, la théorie du djoguisme n'est encore qu'indiquée : c'est un peu plus loin, dans le magnifique chant de la Bhagavadguitâ, qu'il faut l'étudier.

II. — LE CHANT DU BIENHEUREUX.

Il a été fait beaucoup de traductions de la Bhagavadguitâ, en latin, en anglais et en français, depuis une cinquantaine d'années. Ce beau livre, — il contient l'exposition complète d'une philosophie, — est donc entre les mains de tout le monde. Je voudrais seulement faire connaître ici comment cet épisode est amené dans le poème et le rôle qu'il joue dans la suite des événemens.

Tandis que les fils de Dhritarâchtra, les Kourous, discutent en conseil devant leur père sur les avantages d'une guerre prochaine, les Pândavas de leur côté ne restent pas inactifs. Krichna, le sage et puissant roi du pays de Mathoura, qui va bientôt s'élever à la hauteur d'un dieu et se montrer comme un avatara de Vichnou, avait dissuadé les fils de Pândou d'entreprendie la guerre ; mais il avait promis de les aider, si la prise d'armes avait lieu. Au moment décisif, l'aîné des Pândavas, Youdhichthira, se souvient de la promesse et dit à son ami :

« Voilà qu'il est venu le temps des amis, et je ne vois que toi qui puisses nous sauver dans ces calamités ! — Ayant eu recours à toi, Krichna, nous réclamerons au fils de Dhritarâchtra et à ses conseillers la part qui nous est due. — Comme tu protèges tes peuples au milieu de tous les périls, de même aussi, que les Pândavas soient gardés par toi ! Sauve-nous de ce grand danger. — Et Krichna répond : Me voici, ô grand héros ! dis ce que tu veux me dire, et je ferai tout ce que tu me diras. »

Avec Youdhichthira, prince magnanime, connu sous le nom de roi de la justice, Krichna parle longuement des devoirs des souverains dans le gouvernement des peuples et sur le champ de bataille. Il tente un dernier effort près des Kourous pour amener la paix, et quand il a été témoin de la violence et de l'obstination des fils de Dhritarâchthra, il revient auprès de ses protégés les Pândavas. Le conseil se réunit de nouveau, mais nous devons renoncer à analyser les discours prononcés dans l'assemblée : paroles sérieuses et sages, pleines de bons avis, invectives ardentes, prophéties terribles, tous les accens du cœur et de l'âme y retentissent tour à tour ; on dirait la grande voix d'une cataracte que couvrent par instans les coups de tonnerre et le mugissement des vents déchaînés dans la forêt. Il nous faut laisser en arrière ces belles pages et nous placer avec Krichna au milieu des fils de Pândou. Ceux-ci ont rassemblé sept armées complètes ; l'ennemi compte des forces bien plus considérables encore. Le moment arrive où ces troupes pleines d'ardeur et animées de la colère qui enflamme leurs chefs vont en venir aux mains. L'aîné des Kourous, Douryodhana, appelle à ses côtés son précepteur et son maître, Drona, — celui qui jadis présida au tournoi dans lequel les jeunes princes, aujourd'hui près de se combattre, avaient montré à tous les regards leur habileté dans l'art de manier les

armes. Il lui fait le dénombrement des guerriers rangés sous les bannières des Pândavas, et quand s'achève ce prologue à la manière d'Homère, « pour exciter l'ardeur du prince, l'aïeul des Kourous, le grand-père Bhîchma, faisant entendre un cri pareil au rugissement du lion, souffla dans sa conque, lui qui est terrible. — Alors les conques, les gros tambours, les tambourins, les caisses longues et les trompettes retentirent tout à coup, et ce fut un bruit tumultueux. — Et montés tous les deux sur un grand char attelé de chevaux blancs, Krichna et Ardjouna soufflèrent dans des conques divines… — Les autres Pândavas et les chefs de leurs armées firent aussi successivement résonner leurs conques. — Ce bruit fendait les cœurs des Kourous ; le ciel et la terre se renvoyaient ce bruit confus. — Alors, ayant vu les fils de Dhritarâchtra prêts à combattre et les flèches commençant à voler, Ardjouna leva son arc et dit : — Entre les deux armées, fais arrêter mon char, ô immortel ! Cependant que j'observe ceux qui sont là, désireux de combattre et prêts à la lutte ! — Quels sont ceux contre lesquels il me faut combattre en cette grande rencontre ? Je les verrai de plus près, ceux qui vont entrer en lice, ceux qui sont là rassemblés ! »

Krichna s'est fait le cocher et l'écuyer de son disciple favori Ardjouna. Les voilà donc qui marchent un instant au pas et s'arrêtent entre les deux armées : ils sont là debout, les regards dirigés en avant, le bras levé, comme deux guerriers grecs finement découpés sur le pavé d'une mosaïque. À la vue de l'ennemi, Ardjouna se trouble ; ce n'est pas la crainte qui le fait trembler, c'est l'émotion, la mélancolie, le dégoût de toute chose, ce sentiment de tristesse qui traverse les cœurs et y imprime cette parole fatale : À quoi bon ? C'est aussi le sentiment de la tendresse et du respect pour les siens, de la compassion pour tous. Comme la

poésie indienne a compris les ennuis et les défaillances de l'esprit humain, et comme elle sait les exprimer par la bouche même d'un héros !

« En voyant mes propres parens, ô Krichna, désireux de combattre, prêts à en venir aux mains, mes membres s'affaissent, et mon visage est desséché, — il y a un tremblement dans mon corps, et mes cheveux se hérissent ; l'arc divin de Vichnou me tombe de la main, et la peau me brûle partout. — Je ne puis rester ferme ; il semble que mon esprit est en proie au vertige, je vois des présages, et des présages contraires, ô Krichna ! — Non, je n'attends plus le souverain bonheur, après avoir tué mes propres parens dans la mêlée ; je n'aspire point à la victoire ! La royauté, je n'en veux pas, ni de ses jouissances non plus ! — Que me fait la royauté ? que m'importent les plaisirs, la vie même ? Ceux pour qui nous désirerions avidement la royauté, les jouissances de la vie, les plaisirs, — ils sont venus sur le champ de bataille, ils sont là, ayant abandonné le soin de leur vie et leurs richesses, précepteurs, pères, fils, aïeuls, oncles, beaux-pères, neveux, beaux-frères, parens et alliés de toutes sortes ; non, je ne veux pas les tuer, quand ils me frapperaient eux-mêmes, ô Krichna ! »

Arrêté par ce sentiment de pitié pour les siens et par l'horreur que lui inspire cette guerre impie, Ardjouna se demande si ce n'est pas un crime de tuer ses parens. De pareils attentats ne détruisent-ils pas la vertu sur la terre, et la vertu détruite, le crime prenant possession des individus et des empires, l'impiété règne dans le monde. — Ainsi pensait Ardjouna ; assis sur son char, déposant l'arc et les flèches, il se taisait et semblait désirer qu'un trait acéré vint le frapper au cœur. Krichna veut ranimer son cou-

rage ; mais le héros est en proie à une mélancolie si profonde, qu'il n'entend rien. Une seconde fois Krichna prend la parole ; il a prononcé d'abord le mot de devoir, — le devoir du guerrier qui l'oblige à se montrer ferme. Aussitôt Ardjouna semble revenir à lui ; il demande à Krichna de l'instruire, et le héros divin, répondant par un sourire aux larmes du guerrier défaillant, expose sa doctrine de l'irresponsabilité humaine et de la quiétude.

« Le sage, dit Krichna, ne s'afflige ni à l'occasion des morts, ni à l'occasion des vivans. Que sont les corps ? L'enveloppe périssable d'une âme incorruptible et immortelle ; de même qu'un homme, après avoir laissé ses vêtemens usés, en prend d'autres tout neufs, ainsi l'âme, après avoir abandonné sa vieille forme, en revêt une nouvelle. Il n'y a donc pas lieu de s'affliger à la pensée de donner la mort. Les castes ont des devoirs à remplir ; le kchattrya doit combattre : qu'il soit vaillant, et le ciel s'ouvrira pour lui. L'homme d'ailleurs n'est point responsable du résultat de ce qu'il entreprend pour accomplir son devoir ; qu'il demeure donc indifférent au succès comme au revers, et il atteindra à l'égalité d'âme exprimée par le mot yoga, union avec l'âme immortelle. Pour y arriver, il s'agit d'abord de bannir de son cœur tout désir, toute volonté propre. Comme les eaux des fleuves entrent dans l'Océan tout rempli et sans l'agiter, de même celui en qui les désirs et les passions s'absorbent complètement obtient le calme absolu, et non celui qui subit leur influence. Il n'est pas permis à l'homme de s'abstenir de toute sorte d'action, de rester inactif : qu'il agisse donc, qu'il pratique les devoirs de son état, mais sans s'intéresser aux résultats de son œuvre ! Les dieux n'agissent-ils pas aussi ? Et moi-même, dit Krichna, qui parle avec l'autorité du Dieu suprême, moi-même je n'ai rien à faire dans les trois mondes, mon œuvre est complète, achevée, et cependant je de-

meure en action ! Et si je cessais d'agir avec assiduité, les hommes en feraient

autant de toutes parts ; le monde abandonnerait ses devoirs. S'il y a des actes mauvais, c'est que le désir et la colère, nés de la passion, remplissent les cœurs des mortels. La passion obscurcit l'intelligence ; le désir veut commander aux sens, régner sur le cœur et dans l'entendement : ce sont là. les ennemis que l'homme doit combattre. Pour arriver à vaincre les passions, les mortels suivent les lois d'une religion et pratiquent un culte. Il est bon d'avoir une religion, il est bon de présenter des offrandes aux dieux. Le meilleur de tous les cultes est celui qui purifie le mieux l'âme et le cœur : c'est l'étude de la sagesse, la connaissance de la profonde doctrine du djoguisme. »

Telle est en somme cette doctrine hardie, peu conforme à la doctrine védique, et qui incline visiblement vers un panthéisme fataliste. On voit bien apparaître un dieu, mais un dieu mal défini, qui, sans être créateur, s'intéresse de loin en loin au salut des hommes. Le djogui devient tolérant, et même si indifférent à l'égard des diverses formes sous lesquelles il plaît au grand Être de se manifester, « qu'il voit du même œil le savant et humble brahmane, la vache, l'éléphant, le chien, et même l'homme dégradé qui mange la chair du chien. » Sa principale occupation est d'empêcher les objets extérieurs d'entrer en son esprit, de repousser par conséquent les plus nobles émotions, la pitié, l'affection, la charité en un mot, d'éteindre l'un après l'autre ces flambeaux qui réchauffent le cœur en l'illuminant. Pour arriver à ce but suprême, il lui est enjoint de loucher ou, si, l'on veut, de regarder entre ses deux sourcils, et de faire passer par ses narines l'air qu'il respire et celui qui sort de ses poumons. C'est à de pa-

reilles puérilités que viennent aboutir les enseignemens de Krichna, à travers lesquels brillent incontestablement de grandes et nobles pensées, car toute doctrine qui tend à dégager l'homme des choses terrestres a droit à notre admiration. Et ce serait une erreur de croire que ces préceptes sont restés dans les livres : ils en sont sortis, ils ont circulé, et on met en pratique le plus sérieusement du monde ce qu'ils ont de ridicule et d'absurde. Qui n'a vu dans l'Inde de pauvres djoguis, devenus idiots à force de contempler le vide, passer leur vie entière à concentrer leurs regards sur le point désigné par Krichna, entre les deux sourcils, là même où le rayon visuel ne peut atteindre ?

Cependant il serait injuste d'apprécier trop légèrement la Bhagavadguitâ. On y reconnaît tout d'abord le sentiment assez vif d'une réaction complète contre le polythéisme, qui avait pris dans l'Inde un excessif développement, et aussi la condamnation des austérités rigoureuses, barbares même, que les ascètes pratiquaient et pratiquent encore avec l'empressement de la folie. Si la volonté divine se faisait jour dans la doctrine de Krichna, la soumission de l'homme à la toute-puissance éternelle ne serait plus du fatalisme, et le mortel, n'abdiquant pas toute sa liberté, ne se jetterait plus comme la feuille morte qui s'abandonne au courant dans cet abîme immense et sans fond où il roule comme un atome. Ce qu'il y a de plus saisissant dans ce grand dialogue entre Krichna et Ardjouna, c'est l'inquiétude de celui-ci, son trouble à la vue des guerriers sur lesquels plane la mort, c'est cet élan de tendresse et de pitié, cet accablement qui s'empare de l'âme du héros. Il a besoin de savoir ce qu'est l'humanité, d'où elle vient, où elle aboutit, ce qu'il y a au-delà de cette vie si courte, toujours menacée, et qu'il va lui-même détruire avec les armes terribles qu'il tient à la main. Si les pensées philoso-

phiques et religieuses se présentent naturellement à l'esprit, certes c'est bien en un pareil moment, lorsque deux armées s'approchent pour se combattre, et quand une guerre civile va faire couler à grands flots le sang des enfans d'une même race. Que la doctrine prêchée par Krichna soit une rêverie sans issue, un panthéisme à rendre fou, et comme une perspective ouverte sur des abîmes ; qu'elle exalte l'orgueil humain tout en humiliant l'humanité, qu'elle condamne l'homme à l'inertie de la pensée, qu'elle enchaîne les meilleurs sentimens de son cœur et qu'elle étouffe les aspirations de son âme, ce sont là des vérités de toute évidence ; mais comme poésie, comme richesse de langage, comme effet dramatique, je ne sais rien de plus beau dans la poésie épique des temps primitifs que ce dialogue sur les plus hautes questions de la philosophie entre deux héros, l'un dieu, l'autre fils de dieu, s'entretenant au front d'une armée immense qu'éclaire de ses rayons un soleil éblouissant, et s'exprimant dans la plus sonore, dans la plus abondante des langues.

III. — LA DOUBLE VENGEANCE.

En expliquant à Ardjouna la doctrine du djoguisme, le divin Krichna lui a conféré la science surnaturelle. Là où se trouve l'esprit du dieu, là aussi sera la victoire ; les fils de Pândou sortiront donc triomphans de cette lutte terrible. Pendant dix-huit jours, les deux armées s'attaquent avec acharnement, et chaque héros a son moment glorieux, son action d'éclat qui le met en relief. Aux grands coups que frappent les guerriers succèdent par intervalles les lamentations qui s'élèvent comme un chant funèbre autour du cadavre de ceux qui tombent, puis les imprécations contre le meurtrier et les accens de la vengeance. La pitié, la douleur, la colère, tous les sentiniens qui peuvent assiéger le cœur des com-

battans au plus fort de la mêlée se font jour à la fois dans cette épopée immense, où il y a place pour tout. Aussi, bien que cette bataille soit plus longue à elle seule que l'Iliade tout entière, elle se fait lire dans le texte, tant la poésie a su y répandre la variété et le mouvement ! L'écho s'en est prolongé jusque dans notre siècle ; on montre encore aux environs de Dehli le lieu où se livrèrent ces combats interminables, et qui porte toujours le nom de Kouroukchétra, champ des Kourous.

Parmi les anciens du parti des Kourous, leur aïeul Bhîchma a été tué dans la mêlée ; après celui-ci a succombé Drona, le précepteur des jeunes princes des deux branches de la famille royale ; plusieurs souverains alliés qui ont pris part à la lutte sont restés sur le champ de bataille. Cependant le vieux roi aveugle Dhritarâchtra vit toujours, et son écuyer Sandjaya lui raconte tous les détails de ces sanglantes journées. Il a la parole franche et dure, l'écuyer du vieux roi aveugle ; dans son récit, il ne songe point à ménager la sensibilité d'un cœur éprouvé par les plus cruels désastres. Parlant du lendemain de la grande défaite des propres fils de Dhritarâchtra, il dit :

« Alors, ô grand roi, les soldats qui suivaient Ouloûka, exaspérés de sa mort et insoucians de la vie, se jetèrent en criant autour des Pândavas ; — mais Ardjouna les contint… Ces gens qui brandissaient des épieux, des épées et des javelots, avides de tuer son jeune frère Sahadéva, il les déjoue dans leur dessein avec son arc. — Beaucoup de ces combattans, qui l'assaillaient les armes à la main, furent abattus par ses flèches à pointe de croissant ; il leur coupait la tête et perçait leurs chevaux. — Ceux-ci, frappés à mort, tombaient sans vie sur la terre, tués par ce héros du monde qui traversait leurs rangs. — Alors le prince Douryodhana, ayant

vu la destruction de son armée et rassemblant ce qui lui restait de survivans ainsi que les grandes troupes de chars, — et les éléphans, et les chevaux, et les fantassins, tout en un mot, dit cette parole à ses compagnons réunis : — Abordant tous les Pândavas dans la lutte, ainsi que leurs amis et le roi des Pântchâliens leur allié avec son armée, détruisez-les et revenez au plus vite ! — Follement animés à combattre, jurant sur leur tête d'accomplir cette parole, ils coururent contre les Pândavas au milieu de la mêlée, par l'ordre de ton fils. — Contre ces soldats décimés dans la grande lutte s'élancèrent les Pândavas, qui les taillèrent en pièces avec leurs flèches pareilles à des serpens gonflés de venin. — Et cette armée en un instant fut anéantie par les princes magnanimes ; arrivée sur le lieu du combat, elle ne trouva personne qui pût la sauver. — Dans sa frayeur, elle ne put tenir contre l'inébranlable héros qui la frappait au milieu des chevaux courant çà et là, environnés par la poussière du champ de bataille ; — on ne pouvait rien discerner autour de soi. Alors beaucoup de soldats, sortant de l'armée des Pândavas, — se mirent à tuer les tiens dans la mêlée, et en un instant, ô grand roi, l'armée de tes fils fut anéantie ! — Ces armées complètes, rassemblées sous les ordres de ton fils au nombre de onze, furent détruites dans le combat, ô maître, par les enfans de Pândou et leurs alliés ! — De ces milliers de princes magnanimes combattant avec les tiens, seul Douryodhana se montrait grandement abattu. — Ayant regardé tous les points de Fliorizon et vu la terre vide, resté seul de tous ses guerriers, et apercevant de loin les Pândavas heureux de l'issue du combat, au comble du succès, et qui poussaient des clameurs triomphantes de tous côtés, — entendant aussi le bruit des flèches lancées par ces héros aux grands cœurs, — Douryodhana

se sentit défaillir, ô grand monarque, et il songea à la retraite, car il n'avait plus ni armée, ni chars, ni chevaux ! »

En lisant le récit de cette immense déroute qui suit un dernier retour offensif de la part des fils de Dhritarâchtra, on songe naturellement à ce romance espagnol dans lequel un poète inconnu peint le roi Rodrigue vaincu pour la huitième fois par les Maures :

Las huestes del rey Rodrigo
Desmayan y huian,
Cuando en la octava batalla
Sus enemigos vencian.

Comme le roi Rodrigue, Douryodhana cherche des yeux ses capitaines dont aucun ne paraît, et il promène ses regards sur ce champ de bataille où le sang coule à torrens ; puis, fuyant au hasard, le prince vaincu entend retentir les conques des Pândavas, qui sont à sa poursuite. Il s'enfonce dans la forêt, il se jette au milieu d'un lac, et là, par un enchantement, il échappe à ses ennemis. Les eaux du lac sont devenues solides pour lui, il y trouve un asile qui le met à l'abri de toute crainte de la part des hommes ; mais à peine a-t-il pu reposer quelques instans au fond de son marais, comme un sanglier blessé, que des paroles amères viennent le relancer. Youdhichthira, l'aîné des Pândavas, le pique par ses reproches ; il l'excite au combat, le harcèle de telle sorte que le prince vaincu se décide à sortir de sa retraite. Le moment est venu où Douryodhana, qui a provoqué cette guerre impie, va porter la peine de la haine qu'il a vouée aux fils de Pândou et des maux qu'il leur a fait souffrir. Il lui faut combattre à coups de massue contre Bhîmaséna, qui a juré autrefois de le faire périr de la mort d'une bête fauve et de boire son sang. Le duel dure bien

longtemps ; à la fin, c'est Bhîmaséna qui a le dessus, et le terrible Pândava se venge à la manière d'un Mohican : le chevalier du moyen âge s'efface devant le sauvage. N'oublions pas que l'écuyer Sandjaya continue de raconter à Dhritaràchtra, au père de la victime, ces détails odieux du combat à la massue :

« Ayant frappé à mort Douryodhana, le terrible Bhîmaséna s'approche du prince étendu à terre et lui dit : — Ce n'est qu'une vache, ce n'est qu'une vache ! Ainsi, ô insensé, as-tu jadis interpellé Draopadî, couverte d'un seul vêtement, en pleine assemblée, devant nous et en riant, ô pervers ! — De cette ironie amère reçois aujourd'hui la récompense ! — À ces mots, avec son pied gauche, il lui brisa le front ; — avec son pied, il broie la tête du lion royal, et, tout rouge de colère, le terrible Bhîmaséna — lui dit encore cette parole, qu'il te faut entendre, ô roi : Ceux qui nous ont follement insultés en nous traitant de bêtes, — ceux-là, à notre tour nous les insultons par notre joie en les appelant : bêtes, bêtes ! — On ne peut nous reprocher ni d'avoir allumé le feu pour brûler nos adversaires, ni de les avoir volés au jeu, ni de les avoir injuriés ; c'est avec la propre force de nos bras que nous détruisons nos ennemis ! »

Bhîmaséna revient encore sur ces reproches, qu'il accompagne de nouvelles injures, et toujours le talon de son pied gauche broie le front qui a reçu l'onction royale. Cependant cette cruauté révolte les magnanimes princes qui sont là présens, les frères mêmes du barbare vainqueur, et surtout Youdhichthira, dont on vante la justice. Celui-ci intervient pour mettre fin à cette scène odieuse :

« Alors, à Bhîmaséna, qui, ayant frappé ton fils mortellement (c'est toujours l'écuyer qui parle au roi aveugle), l'injuriait encore

et dansait de toute sa force, le roi de la justice, Youdhichthira, dit ceci : — Tu as payé la dette de la vengeance, ton serment est accompli ; abstiens-toi désormais d'en faire davantage en bien comme en mal. — Ne foule pas ainsi sa tête sous ton pied ; ne transgresse pas la loi du devoir ! Il est roi, il est notre parent, il est blessé à mort ; cela est mal de ta part !... — Celui qui commanda onze armées complètes et fut prince des Kourous, ne le foule pas sous ton pied, car il fut roi, et même aussi ton parent ! — Les siens ont été tués, ses ministres ont péri, son armée est dispersée, il est tombé dans le combat : de toute manière il faut pleurer sur lui et non l'insulter, car il fut roi ! »

Après avoir tempéré par ce noble langage la brutale fureur de son frère, Youdhichthira s'adresse à son tour au moribond et lui dit :

« Maître, tu ne dois pas nous en vouloir, ni te plaindre toi-même ; c'est la très horrible action accomplie jadis qui te vaut cela. — Voilà qu'il a porté son fruit fixé par les dieux, ce mauvais dessein par suite duquel nous en sommes arrivés à chercher à nous détruire les uns les autres ! — C'est par ta propre faute que tu es tombé dans un semblable malheur, qui résulte de ta cupidité, de ton fol orgueil et de ta légèreté. — Après avoir causé la mort des parens, des frères, des aïeux, des fils et des petits-fils de notre famille » te voilà arrivé au moment suprême. — Par ta faute, tes frères sont tombés sous nos coups, et tes parens ont péri. Ah ! oui, c'est là un sort terrible. — Non, tu n'es pas à plaindre, ta mort est digne d'envie ; c'est sur nous qu'il faut pleurer maintenant, sur nous, les restes de la famille, dans toutes les conditions. — Privés de ces parens qui nous sont chers, nous vivrons dans la tristesse... — Comment regarderai-je en face les femmes veuves

plongées dans le chagrin ? Toi seul tu t'en vas, et tu as dans le ciel une demeure tranquille et sûre ! — Et nous, voués à l'enfer par ces femmes, nous ne recueillerons qu'une terrible douleur, car les femmes des fils et des petits-fils de Dhritarâchthra, en proie à la désolation, devenues veuves, nous accableront de reproches. »

Douryodhana est donc maudit de nouveau, comme s'il avait sans motif suscité cette guerre qui couvre de deuil les deux familles, et causé la destruction de la race des kchattryas : cependant il ira droit au ciel, parce qu'il est mort les armes à la main. N'y a-t-il pas ici une application directe de la doctrine développée par Krichna ? Qu'importe à l'homme le résultat de ses actes ? Il n'est tenu qu'à une seule chose, l'accomplissement de ses devoirs dans une circonstance donnée : Fais ce que dois, advienne que pourra. Ainsi, maudit et pourtant sauvé dans l'autre monde, l'aîné des enfans de Dhritarâchtra va périr assommé par la massue de Bhimaséna, son propre cousin. Le vieux roi aveugle, qui a écouté sans verser une larme ce lamentable récit de la mort de son fils premier né, semble douter à la fin de la véracité du narrateur. L'orgueil paternel s'éveille dans son cœur brisé ; il ne peut croire que Douryodhana ait pu être vaincu dans cette lutte suprême, « lui qui était fort comme dix mille éléphans. » Quand la réalité se montre à lui dans toute son horreur, sa douleur éclate, la honte l'accable ; il ne peut se résigner à vivre sous la loi des vainqueurs, lui qui qui a été roi et père d'un roi ! Puis le calme rentre peu à peu dans son esprit, et il demande ce que firent les trois chefs survivans de l'armée de ses fils : c'étaient Kritavarman, Kripa, beau-frère de Drona (le précepteur des jeunes princes), et Açvatthâman, fils de Drona. L'écuyer poursuit son récit, dont il faut exposer le plus succinctement possible les principaux traits.

Les trois guerriers, après avoir pris la fuite, arrivent dans une sombre forêt, et là, comme la nuit vient, ils dételent leurs chars. Campés sous un figuier sacré aux rameaux épais, ils songent au désastre qui a suivi ces dix-huit jours de combat et s'étendent sur l'herbe. Kritavarman et Kripa cèdent au sommeil ; Açvatthâman ne peut fermer les yeux. Dans son agitation, marchant de long en large, soufflant comme un serpent, il aperçoit une foule d'oiseaux qui couvrent les branches du grand figuier sous lequel est établi son camp. Tout à coup un hibou au vol rapide et léger, aux yeux gris, au corps tacheté de jaune et de brun, s'élance avec un léger sifflement et tue les oiseaux qui se trouvent à sa portée. Aux uns il coupe les ailes, aux autres il arrache la tête ; le sol est bientôt jonché de leurs cadavres. À cette vue, Açvatthâman se met à réfléchir ; ce que fait cet oiseau, ne peut-il le faire lui-même ? Lui est-il interdit d'écraser dans leur sommeil ses ennemis triomphans, qu'il lui serait impossible d'attaquer au grand jour ? La promesse qu'il a faite à Douryodhana de le venger, n'a-t-il pas trouvé le moyen de l'accomplir ? Il s'empresse d'éveiller ses compagnons et leur communique sa pensée. « Dans tout ce que nous exécutons ici-bas, dit alors Kripa, il y a la part de l'action divine et la part de l'action humaine. Si l'homme ne réussit pas toujours, si le destin se montre contraire à ses vues, encore doit-il mettre la main à l'œuvre sous peine de n'arriver à rien. Mais si l'action que l'on veut entreprendre est en désaccord avec les devoirs, le mieux ne sera-t-il pas de consulter les sages ? »

Par malheur, les sages sont bien loin, et Açvatthâman, pressé d'agir, conclut que toute idée est bonne et raisonnable quand elle conduit au but que l'on poursuit : la fin excuse les moyens ! D'ailleurs il entend retentir à l'horizon les cris de joie des Pândavas, et le bruit de leurs chars nombreux, unis à ceux des Pântchâ-

liens leurs alliés, ébranle au loin la terre comme le bruit de la foudre. La soif de la vengeance s'allume de plus en plus en son cœur ; dût-il commettre une action impie et renaître sous la forme d'un insecte, que lui importe ? En vain ses compagnons le pressent de prendre un peu de repos :

« Pour l'homme malade, dévoré par la passion, préoccupé par l'intérêt, emporté par les désirs, d'où viendrait le repos ? — Voilà dans son ensemble le quadruple mal qui m'assiège aujourd'hui. Vois si le quart de ces maux ne suffirait pas à détruire tout à coup en moi le sommeil ? — Et de plus le chagrin que me cause en ce monde le souvenir de la mort de mon père consume désormais mon cœur nuit et jour, sans que rien le calme. — Comment Drona mon père a été massacré par ces pécheurs, tu l'as vu de tes yeux, en détail, et voilà ce qui met mes esprits à la torture ! — Est-il quelqu'un qui, dans ma place, pût vivre ici-bas un seul instant ? Drona est mort ! tel est le cri que j'entends sortir de la bouche des Pândavas… — Quand j'aurai massacré nos ennemis, aujourd'hui même, au milieu de leur sommeil, alors je pourrai me reposer et dormir ; ma fièvre sera passée. »

Açvatthâman a attelé son char ; il se précipite plein de rage sans attendre ses deux compagnons, qui le suivent avec empressement, « décidés à partager sa joie comme ils ont partagé sa douleur. » Cependant, arrivé près du camp des Pândavas, le guerrier se trouve face à face avec une apparition hideuse, qui vomit des torrens de feu et veille sur les héros endormis : ce spectre lance par milliers, sous forme de rayons, des images de Vichnou, dieu protecteur des fils de Pândou. En vain Açvatthâman attaque hardiment le fantôme : l'être surnaturel dévore les flèches, brise le timon du char et semble avaler la lame du cimeterre. Cette fois

le guerrier s'est troublé ; il a compris que les dieux interviennent pour l'arrêter dans son fatal dessein. Le voilà qui chancelle un instant : l'homme ne peut rien contre les divinités, mais il existe une divinité redoutable, le grand dieu, Mahâdéva ou Civa, qui se plaît à la destruction, auquel fait obstacle cet autre dieu puissant, conservateur et miséricordieux, que l'on nomme Vichnou : c'est Mahâdéva que le guerrier invoquera. Sautant à bas de son char, il lui adresse un hymne de louanges où respire une foi ardente. Tout aussitôt un autel paraît au milieu d'une ronde de démons horribles à voir, portant des corps de chien, de chameau, de chacal, d'ours, de chat, de tigre, de panthère, et même des têtes d'oiseaux. Quand ces êtres effroyables ont achevé leur sabbat, Açvatthâman donne son âme à ce dieu qui ressemble beaucoup au diable.

« Cette âme qui est mienne, née dans la famille d'Anguiras, dans le feu allumé par toi, je la sacrifie aujourd'hui ; reçois-la comme une offrande de ma part. — Avec dévotion à ta personne, avec une suprême absorption de ma pensée en toi, ô Mahâdéva, en cette détresse je me voue à toi, ô âme du monde ! »

Mahâdéva entre dans le corps du guerrier, qui lui livre son âme, et les Pântchâliens, alliés des Pândavas, sont voués au dieu de la mort. Voilà Açvatthâman qui s'élance vers le camp des vainqueurs tout rempli du dieu qui l'anime. Il se glisse auprès de la couche richement ornée sur laquelle repose Dhrichtadyoumna, chef des Pântchâliens et meurtrier de son père. À coups de talon, il lui brise la tête, et comme le jeune prince, qui lui déchire les jambes avec ses ongles, le supplie de l'achever d'un coup de son glaive : « Non, répond le guerrier, la mort des kchattryas n'est pas pour toi, qui as tué le brahmane mon père ! » Et il brise à

coups de pieds toutes les articulations du corps de son ennemi. Aux cris que pousse le Pântchâlien, les femmes se sont éveillées, des sanglots éclatent, le camp s'émeut tout entier. On se demande : Qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il ? et les combattans sont sur pied ; mais Açvatthâman poursuit son œuvre de destruction : pareil à l'éléphant au milieu des roseaux, il écrase sous les roues de son char les guerriers endormis. En vain les chefs pântchâliens essaient de le combattre, il les abat avec son glaive, avec ses flèches, avec les armes divines que lui a données Civa pour remplacer celles qu'a dévorées l'autre spectre, manifestation de Vichnou. Ce n'est plus un homme, c'est un fléau qui s'abat sur le camp des vainqueurs de la veille et change leurs cris de joie en larmes de désespoir. Les vampires, les esprits malfaisans arrivent sur le champ de bataille pour se repaître du sang, de la graisse, de la moelle des os de ces milliers de morts. Jamais plus horrible nuit n'avait étendu ses ombres sur la terre.

Après cet exploit, le guerrier fils de Drona, rempli de l'esprit du dieu Civa et tout fulgurant au sein des ténèbres, rejoint ses compagnons, qui l'attendaient à l'entrée des retranchemens. Tous les Pântchâliens ont péri jusqu'au dernier ; le succès est complet. Il s'agit d'aller raconter cette nouvelle à Douryodhana, qui râlait en un coin, les deux cuisses brisées par la massue de Bhîmaséna. Les voilà qui entonnent le chant funèbre :

« Non, il n'y a pas de plus cruelle destinée que celle de Douryodhana, qui, roi de onze armées complètes, est couvert de sang et blessé à mort ! Voyez, auprès du guerrier brillant comme l'or, et qui l'aimait tendrement, est tombée sur le sol la massue tout ornée d'or. — Elle n'a jamais quitté le héros dans aucun combat, et quand il s'en va au ciel, elle n'abandonne point le prince plein

de gloire ! — Voyez-la, toute resplendissante d'or, qui repose avec le guerrier, comme dans le palais l'épouse affectueuse auprès du maître dormant sur sa couche. — Lui, l'aîné de ceux dont le front a reçu l'onction royale, lui, terrible à ses ennemis, il mord la poussière, frappé d'un coup mortel ! Voyez les vicissitudes qu'apporte le temps !... Celui devant qui se courbaient avec frayeur tant de centaines de rois, il gît sur la couche des héros, entouré de bêtes fauves ! — Celui que jadis les brahmanes environnaient de soins assidus, comme un maître, pour en obtenir des dons, il a pour cortége aujourd'hui des animaux carnassiers, avides de sa chair. »

Les deux compagnons d'Açvatthâman chantent à leur tour les louanges du moribond sur ce ton animé et solennel où l'on retrouve à la fois l'âpre parole des héros Scandinaves et la grande poésie des vers d'Homère. Dans ses parties si diverses et si variées, le Mahâbhârata confine à la Grèce, au moyen âge et aux glaces de la Norvège, embrassant ainsi tous les temps et tous les lieux, résumant en substance les idées qui caractériseront les peuples de la grande famille indo-germanique. Un mot encore sur cette scène lugubre, qui va se terminer avec le dernier soupir de Douryodhana. Se penchant vers celui-ci, Açvatthâman lui dit :

« Tu vis encore ? Écoute une parole douce à ton oreille. Il en reste sept du côté des Pândavas ; nous sommes trois du côté des fils de Dhritarâchthra. — Les sept, ce sont les cinq frères Pândavas, Khrichna et son écuyer ; les trois : Kripa, Kritavarman et moi. Les enfans de Draopadî, l'épouse des Pândavas, sont tous égorgés, ainsi que ceux de Dhrichtadyoumna, et ce qui restait des Matsyens leurs alliés. — La pareille Jeur a été rendue, tu le vois ; ils n'ont plus d'enfans, non plus, les Pândavas !... »

Après avoir balbutié quelques paroles de remercîment pour ces hauts faits qui l'ont vengé, Douryodhana répond :

« Il me semble que me voilà maintenant l'égal du dieu Indra ; bonheur à vous ! Obtenez la félicité ; au ciel nous serons unis de nouveau. »

Ainsi l'espoir d'obtenir la vie éternelle soutient jusqu'au dernier soupir le courage des héros aryens ; une belle mort les absout aussitôt de tout le mal accompli durant une longue existence. Cependant le vieux roi aveugle, qui vient d'entendre raconter l'agonie de son premier-né, pousse un long soupir et retombe dans ses pensées. Comme Priam, il survit à ses enfans, tués dans le combat, mais au moins il n'en est pas réduit à aller redemander au vainqueur le cadavre de son cher fils. Son écuyer lui rappelle que les morts sont là, sur le champ de bataille, attendant que l'on jette sur eux l'eau lustrale. — Lève-toi, grand roi, lui dit-il, allons accomplir les cérémonies funèbres. Pourquoi t'affliger et pleurer ? Le temps entraîne avec lui tous les êtres créés ; il n'a d'affection, il n'a de haine pour personne. — Et les cérémonies s'accomplissent au milieu des cris et des lamentations des femmes. L'épouse du vieux roi Dhritarâchtra, emportée par la douleur, éclate en imprécations contre Krichna, qui s'est fait l'allié des Pândavas pour détruire ses fils : elle le maudit, et lui annonce d'une voix prophétique la destruction de sa propre famille. Après cette scène de deuil, l'Inde semble pacifiée et calmée ; on dirait un soleil encore voilé, mais brillant sous la nue, qui éclaire le champ de bataille déblayé des morts qui l'encombraient. La nature a repris son aspect tranquille, mais la douleur et le chagrin restent dans les cœurs de tous, même dans ceux des vainqueurs.

IV. — LA PAIX.

Àpeine le bruit des armes a-t-il cessé de troubler l'Inde, que le brahmanisme élève la voix pour proclamer de nouveau les devoirs des rois au double point de vue du gouvernement des peuples et du salut éternel. On dirait que le monde est à refaire après cette épouvantable catastrophe. Il y a là un chant interminable (Çântiparva) qui ne renferme pas moins de douze mille six cents distiques, et cette digression est amenée par le dégoût des choses d'ici-bas dont se trouve saisi Youdhichthira, l'aîné des fils de Pândou, au lendemain des combats qui l'ont fait roi. Les lamentations et les malédictions des femmes ont jeté dans l'abattement ce pieux héros, toujours préoccupé des devoirs de la justice.

« Après nous être détruits les uns par les autres, s'écrie-t-il, quel fruit de la justice obtiendrons-nous ? Maudite soit la pratique des armes ! maudit soit l'héroïsme guerrier ! maudite soit la violence impatiente qui nous a fait tomber dans cette calamité ! — Mieux valent la patience, la répression des sens, la pureté, le renoncement, qui ne connaît pas l'envie, l'absence de tout meurtre, et la vérité, que pratiquent toujours les ascètes vivant dans la forêt ! — Entraînés par la cupidité et la folie, nous avons obéi au mensonge et à l'orgueil, et c'est l'ardent désir de posséder la royauté qui nous a réduits à cette triste condition ! »

Ce sont là de belles paroles ; on aime entendre le vainqueur, rentré en lui-même, maudire les malheurs de la guerre et envier le calme des sages qui vivent innocemment à l'ombre des bois. Seulement les paroles mises dans la bouche d'Youdichthira ont ici un autre accent. Le brahmanisme exalte ses propres vertus en condamnant la profession des guerriers ; il semble qu'on le voit se dresser au milieu de la désolation générale, indifférent et rê-

veur, pour dire aux kchattryas : « Vous n'êtes que des fous ! À quoi vous servent dans cette vie, quel fruit vous apporteront dans la vie future ces luttes impies, ces disputes acharnées pour une royauté d'un jour ? La sagesse n'est pas chez vous, elle habite au milieu de nous, dans les ermitages, loin du bruit des villes ! » Cependant il faut bien que la terre soit gouvernée et les peuples maintenus dans le devoir. Aussi, après avoir fait sentir aux rois tous les maux qu'attirent sur le monde leur emportement et leur orgueil, le divin poète Vyâsa, résumant les discours des autres Pândavas, de Krichna et des brahmanes présens à l'assemblée, conclut à ce que Youdhichthira soit sacré roi. De cette manière, ce sera le brahmanisme encore qui remettra aux mains du souverain le sceptre que celui-ci avait laissé tomber dans un moment de défaillance.

L'aîné des Pândavas régna donc enfin. Assisté de ses quatre frères, il fit fleurir la justice, et les ascètes purent pratiquer leurs austérités sans craindre d'être troublés par les ogres. Le vieux roi Dhritarâchtra, qui avait frémi un instant à la pensée de vivre sous la dépendance de ses neveux, meurtriers de ses propres fils, fut traité par les princes avec de grands égards. Durant les quinze années qu'il survécut au désastre des siens, les Pândavas le consultèrent en toute occasion et lui rendirent les mêmes honneurs que s'il eût été leur père ; ils affectaient même de ne régner qu'en son nom. Enfin « ce vieux roi aveugle, chef de la famille des Kourous, ne rencontrait rien sur la terre qui pût lui causer de la peine. » Accablé par l'âge, il goûte encore quelques momens de repos, sinon de joie, et son cœur, si cruellement éprouvé, reçoit quelque consolation de ces traitemens affectueux. Dans un moment d'attendrissement, le vieillard s'est trouvé mal, et Youdhichthira l'a rappelé à la vie en lui jetant de l'eau froide sur le vi-

sage ; alors il laisse échapper ces paroles paternelles, toutes pleines d'émotion :

« Touche-moi encore avec ta main ; jette tes bras autour de mon cou, ô fils de Pândou ! Il me semble que ton contact me rend la vie !... — Et ton front, je veux le sentir, ô roi des hommes ! De mes deux mains tâter tout ton corps, telle est ma plus grande joie ! »

Ce sont là les adieux du vieux roi, qui sent sa fin prochaine. Dhritarâchtra a exprimé le désir d'aller terminer ses jours dans la forêt avec ses femmes, afin de se préparer à monter au ciel. Il emmène avec lui la veuve de son frère Pândou et son autre frère Vidoura. Le fidèle Sandjaya, son écuyer, qui lui avait raconté tous les malheurs de sa famille, l'accompagne aussi dans son exil volontaire. Les voilà qui vivent tous dans la contemplation, oubliant la terre de plus en plus, se purifiant des fautes passées par le feu des austérités. Les ermitages étaient comme des couvens où les rois et les reines, après s'être dépouillés des grandeurs du siècle, venaient se recueillir et prier. Peu d'années après la retraite de ces illustres personnages, qui étaient plus que centenaires, un incendie éclata dans la forêt. Cet incendie, se propageant au loin, devint un vaste bûcher dans lequel furent consumées les dépouilles mortelles de Dhritarâchthra et des deux femmes. Vidoura et Sandjaya abandonnèrent les lieux que le feu avait ravagés et se dirigèrent vers l'Himalaya, où ils se cachèrent au milieu des rochers, loin du regard des hommes, fuyant la vie, qui ne les quittait pas encore, et marchant vers Brahma, en qui il leur tardait de s'absorber.

Cependant les fils de Pândou, ayant établi solidement leur domination sur l'Inde centrale, résolurent de consacrer leur puis-

sance par le sacrifice du cheval. Cette cérémonie, à la fois religieuse et militaire, remonte à la plus haute antiquité ; les brahmanes l'ont célébrée en tout temps avec emphase, parce que les rois à cette occasion leur distribuaient d'abondantes aumônes en vaches, en argent et en vêtemens, sans parler des repas somptueux auxquels on les invitait à prendre place par milliers. Elle consiste à lancer un cheval par monts et par vaux, à travers les pays voisins. Un guerrier en renom, — et ce fut cette fois Ardjouna, — accompagne l'animal, l'excite, le pousse en avant, prêt à défier en combat singulier les rois qui s'opposeraient à son passage. Tout prince qui a laissé passer librement le cheval reconnaît ainsi la souveraineté de celui qui l'a lâché, et cette promenade de l'animal équivaut à celle que ferait en personne sur les terres de ses vassaux un roi suzerain. Quand le cheval est revenu, on l'immole en grande pompe, et tous les rois dont il a foulé le sol doivent être présens à ce dernier acte du sacrifice. Après tout, comme un cheval ne peut pas parcourir un grand nombre de pays, comme le héros chargé de le suivre n'est pas non plus infatigable, cette cérémonie ne nous donne pas à distance une bien haute idée de la puissance des rois de l'Inde, qui prenaient à cette occasion le nom de rois de la terre. Nous y verrions plutôt l'image d'une féodalité véritable se partageant par fragmens un territoire d'une médiocre étendue, une collection de petits princes subissant de mauvaise grâce et temporairement le joug d'un souverain plus fort, que le moindre revers pourra faire tomber du haut rang auquel il est parvenu. Ces rois de la terre n'ont jamais égalé en richesse et en autorité les empereurs de la Chine après l'extinction des états feudataires, ni les rois de Perse au temps d'Alexandre.

Àcette mémorable cérémonie assistait Krichna en sa triple qualité de parent, d'auxiliaire et de conseiller des fils de Pândou.

Il était juste qu'il fût présent au triomphe de ceux avec lesquels il avait combattu. Cependant, bien qu'il eût paru comme dieu sur le char d'Ardjouna pour lui révéler sa doctrine, Krichna se trouvait sous le poids de la malédiction lancée par Gândhârî, la mère des Kourous, l'épouse de Dhritarâchtra. Trente-six ans plus tard, il arriva que trois vieux sages des temps anciens, se rendant à la ville de Dvârakà, — où régnait alors Krichna, — furent rencontrés par des jeunes gens du pays. Ceux-ci habillèrent en femme un des fils de Krichma nommé Çâmba, et, l'ayant présenté aux trois solitaires, leur demandèrent en riant : « De quoi accouchera cette femme ? » Ces sages répondirent : « D'une massue qui causera la ruine de tous les gens de la famille de Krichna. » Çâmba produisit en effet une massue, mais il la remit au roi, qui, l'ayant réduite en poudre, la jeta dans la mer, et par la voix d'un crieur public défense fut faite à tous les habitans de fabriquer aucune espèce de liqueur enivrante sous peine d'être empalés. Cependant de funestes présages se montraient de toutes parts ; de gros rats, parcourant les rues et les maisons, rongeaient les cheveux et les ongles de ceux qui dormaient ; des oiseaux à la voix stridente poussaient jour et nuit des cris plaintifs ; enfin un fantôme terrible, invulnérable, partout présent à la fois, hantait les maisons de la ville, et personne ne pouvait dire ni d'où il venait, ni où il allait. L'impiété se répandait aussi parmi le peuple, qui ne respectait plus les brahmanes ni les dieux. À ces signes, Krichna reconnut que la malédiction de Gândhâri allait s'accomplir ; il commanda à son peuple d'aller en pèlerinage à un lieu saint, pour détourner, en partie du moins, les calamités qui le menaçaient. Tous les gens de Dvârakâ furent bientôt campés au lieu choisi par Krichna avec leurs chars, leurs chevaux et leurs femmes ; ils avaient emporté avec eux des vivres en abondance et aussi des li-

queurs fortes. Au milieu d'un repas champêtre qui avait été servi en plein air, les guerriers de Dvârakâ se prirent de querelle. Des mots on en vint aux coups ; Krichna voulut séparer les combattans, et à défaut d'armes il saisit un brin d'herbe. Ce brin d'herbe devint immédiatement une massue, et comme il avait vu tomber dans ce conflit son propre fils et son écuyer, la colère s'empara du demi-dieu. Le voilà qui frappe à droite et à gauche ; la mêlée devient générale, et bientôt s'accomplit la malédiction prononcée contre la famille de Krichna. Celui-ci avait échappé au massacre avec deux ou trois personnages illustres ; mais son temps était marqué. Un jour qu'il reposait à l'ombre d'un arbre, dans la forêt, un chasseur, — il se nommait Djarâ, la Caducité, — le prit pour une gazelle, et le perça d'une flèche.

De cette légende merveilleuse ne peut-on pas conclure que les gens de la famille de Krichna s'adonnaient à l'intempérance, et que l'ivresse amena à la suite d'un repas un combat meurtrier dans lequel ils périrent presque tous ? Si l'on se rappelle la haine qu'avaient vouée à ce même Krichna, ami des fils de Pândou, les partisans des Kourous, on est conduit à penser que la trahison ne fut pas étrangère à ce grand désastre. Il est difficile que des frères et des proches parens s'égorgent jusqu'au dernier sous les yeux de leur aïeul, à moins que des ennemis cachés ne dirigent leurs coups et n'augmentent le désastre en y prenant une part active. Toujours est-il que ce malheur, annoncé au roi Youdhichthira, lui causa une peine profonde. Pour la seconde fois il fut saisi d'un amer dégoût de la royauté et même de la vie. S'adressant à son frère, l'héroïque Ardjouna, il lui dit :

« Le temps pousse à leur entière maturité tous les êtres, ô toi qui as l'âme grande ! Et toi-même, je le suppose, tu dois voir le

nœud coulant de la mort qui te menace. — Ainsi interpellé : Il est temps, il est temps, répliqua Ardjouna, et il agréa la parole de son frère aîné, plein de sagesse. — Comprenant aussi le sens des mots prononcés par celui-ci, Bhîmaséna et les deux frères jumeaux agréèrent également la parole dite par Ardjouna. »

Voilà donc les cinq Pândavas qui renoncent au monde et se préparent au grand départ. L'aîné a parlé, le second a compris, les trois autres obéissent : sans hésiter un instant, ils vont quitter les palais et la puissance pour marcher vers le but éternel. L'onction royale est conférée à un petit-fils d'Ardjouna ; après avoir distribué leurs richesses et leurs joyaux aux brahmanes et s'être revêtus d'habits faits d'écorce d'arbre, ils partent au nombre de six, les cinq héros et leur femme Draopadî ; leur chien les suit. Ils parcoururent bien des pays en se dirigeant vers la mer, et Ardjouna tenait toujours à la main son arc enrichi de pierreries. Le Feu se montra tout à coup autour des cinq princes, envahissant la forêt et leur interdisant le passage, à moins que le héros n'abandonnât cette arme favorite à laquelle il ne devait plus s'attacher, puisqu'il avait fait le sacrifice de toute chose. Ardjouna a jeté son arc ; ils vont au nord, puis au sud, puis vers l'Himalaya. Dans ce voyage difficile, Draopadî tombe la première ; la femme est faible, et c'est pour avoir trop aimé l'invincible Ardjouna qu'elle succombe au penchant de la grande montagne. Puis ce sont les deux plus jeunes princes, Sahadéva et Nakoula, qui restent en chemin ; c'est que le premier était trop fier de sa sagesse, et le second de sa beauté. Bientôt Ardjouna s'affaisse à son tour ; il avait trop aimé les combats, il avait été parfois rude à l'ennemi. Enfin Bhîmaséna, le robuste guerrier, fléchit aussi, et se tournant vers Youdhichthira :

« Holà ! holà ! ô roi, me voilà tombé aussi, moi que tu aimais ; quelle est la cause de ma chute ? Dis-le-moi, si tu le sais ! — Tu as trop mangé, tu t'es vanté de ta force en méprisant celle d'autrui ; voilà pourquoi tu es tombé sur la terre. »

Youdhichthira, demeuré seul avec son chien, monte toujours vers le sommet de l'Himalaya, et le dieu Indra vient au-devant de lui sur son char. « Et mes frères, et la Draopadî, demande le prince, où sont-ils ? Je ne veux pas arriver là-haut sans eux. — Tu les y reverras, répond le dieu ; ils monteront au ciel après avoir dépouillé leur enveloppe mortelle ; toi seul tu y seras transporté avec ton corps. — Et mon chien fidèle, faudra-t-il que je le laisse périr ici ? Ce serait un meurtre ! » Indra refuse d'admettre le quadrupède pour beaucoup de raisons : les chiens sont colères, avides et gourmands à tel point qu'ils lèchent parfois le beurre de l'offrande. Le chien devra donc être abandonné, sinon Youdhichthira n'entrera pas au ciel. D'ailleurs pourquoi tenir absolument à emmener cette bête ? N'a-t-il pas laissé en arrière ses frères et sa femme ? « Non, reprend le héros, je ne les ai pas laissés ; la mort les a séparés de moi. » Tout à coup intervient le dieu Justice (Dharma), de qui Youdhichthira est fils, selon la légende, et il règle le différend par sa parole souveraine. Le grand prince s'est montré digne de son père par sa noble conduite, par son intelligence éclairée et par sa compassion envers tous les êtres. Il a aimé ses fières, il a aimé ceux qui vivaient sous sa dépendance ; dans les grandes crises, il s'est élevé au-dessus des faiblesses humaines : le ciel des héros lui appartient. Le dieu Dharma lui en ouvre l'entrée par ces deux vers, qui achèvent de mettre en lumière les mérites d'Youdhichthira et l'introduisent vivant dans le paradis :

« En disant : « Ce chien est mon compagnon fidèle ! » tu as renoncé à monter sur le char d'Indra ; c'est pourquoi il n'y a personne au ciel qui te vaille, ô roi des hommes ! — Aussi les mondes impérissables sont à toi ; avec ton propre corps, tu obtiens la voie divine et suprême. »

Une aussi vaste épopée, dans laquelle s'agitent tant de héros illustres, ne pouvait mieux finir que par une apothéose. De tous ces personnages glorieux, le plus grand aux yeux des hommes et des immortels est celui qui a su le mieux garantir son cœur des mouvemens de la passion, celui qui, élevé au rang de roi, a personnifié en lui le devoir et la justice. Son dévouement à ses sujets et à ses proches a été si complet, qu'il n'a pas même voulu abandonner un chien, animal immonde, qui s'attachait à ses pas ! Après ce long récit de tant de batailles, de tant de meurtres accomplis avec tous les raffinemens d'une vengeance barbare, cette glorification de la sensibilité et de la compassion peut sembler étrange. Elle est naturelle cependant, parce qu'elle est la moralité même qui ressort de l'épopée. Étant donné un fait historique dont il ne pouvait ni effacer le souvenir ni amoindrir la portée, le brahmanisme l'a en quelque sorte enveloppé de ses enseignemens ; il y a adapté une sorte de philosophie de l'histoire. Au nom de la théorie de l'irresponsabilité humaine développée par Krichna, il a pu absoudre ses héros privilégiés, les fils de Pândou, dont l'ambition a été la première cause de cette guerre impie. En montrant ces mêmes princes prêts à déposer les armes au moment décisif, effrayés des suites de la lutte, attendris à la pensée des maux que vont causer ces combats interminables, le brahmanisme cherche à les excuser et à reporter sur les adversaires des Pândavas tout l'odieux de ces meurtres atroces. Les fils de Pândou pensent et agissent, les fils de Dhritarâchtra ne connaissent

que l'action. Ces derniers, qui vivent dans la capitale, n'ont aucune vertu ; l'orgueil les aveugle, ils sont emportés, haineux, violens. Les Pândavas, élevés dans la forêt par les brahmanes, sont ornés des plus belles qualités ; s'ils commettent des fautes, s'ils sont joueurs, ardens à combattre, avides de frapper avec la flèche ou avec le glaive, ils écoutent cependant avec docilité les conseils des anachorètes, et les enseignemens des sages élèvent toujours leur esprit vers les choses divines. La science religieuse les purifie de leurs imperfections ; ils marchent dans la voie dont les peuples aryens ne peuvent s'écarter sans faillir à leur destinée. Voilà pourquoi la tradition les appelle de pieux héros malgré leurs péchés. Et puis la doctrine nouvelle exposée par Krichna, qui va se répandre peu à peu dans l'Inde et donner naissance à une véritable secte à demi hétérodoxe, cette doctrine d'un Dieu compatissant qui veille sur les choses d'ici-bas et se charge de tout conduire, a trouvé dans une famille princière régnant sans rivale sur un monde pacifié l'appui dont elle avait besoin. Avec les descendans d'Ardjouna établis à Hastinâpoura, au centre de l'Inde, elle deviendra dominante, et ceux qui liront l'histoire des fils de Pândou apprendront en même temps à s'initier aux secrets de la science qui consiste à agir dans le sens des devoirs de sa caste sans s'occuper du résultat des œuvres. Cette soumission aveugle aux décrets providentiels suffira-t-elle pour calmer l'ambition des guerriers, comme semblent l'espérer les maîtres de la doctrine ? En combattant l'activité humaine par l'inertie, en prêchant aux hommes la fatalité, est-on assuré de faire naître les sentimens de conciliation et de bon vouloir réciproque d'où sortiront la concorde et l'union des cœurs ? Il est permis d'en douter ; toutefois on peut admettre que le spectacle des grandes calamités produites par la jalousie des deux branches de la famille des Kou-

rous encouragea encore la caste des deux-fois-nés à discréditer l'ardeur guerrière, les instincts belliqueux, la turbulence inquiète des kchattryas, et à proclamer la petitesse de l'homme en face de Dieu.

Le Mahâbhârata, qui est la plus considérable des épopées, aboutit donc à une philosophie et à un système religieux. Il en est toujours ainsi des ouvrages écrits dans l'Inde, parce que les guerriers laissaient aux brahmanes le soin de retracer leurs actions. Dans ce long récit, on cherche vainement le tableau complet d'une société ; on ne voit que deux castes agissant individuellement et chacune selon ses instincts. Le peuple de l'Inde disparaît dans le tourbillon des combats ; il n'est nulle part, si ce n'est dans ces armées multiples qui s'entrechoquent çà et là. Que se fait-il dans les villes ? Hors des assemblées royales, où l'on disserte sur les devoirs des rois, que se passe-t-il ? Les poètes n'en disent rien ; ils se taisent sur tout ce qui ne se prête pas au développement de la pensée spéculative. Les cités populeuses dont il est question ne présentent à l'esprit qu'un assemblage confus de minarets, d'arcs de triomphe, de portiques, de hautes terrasses dont il est impossible de saisir la physionomie précise. La campagne, les champs, les terres cultivées qui fournissent à l'homme sa nourriture ne sont ni décrits, ni même indiqués. Il n'est fait aucune allusion aux travaux des laboureurs ni aux souffrances que cause la guerre à la classe des paysans. Les vaches jouent un rôle assez important dans l'épisode de la razzia, elles forment une partie de la richesse des brahmanes ; pourtant les pâtres ne sont jamais mis en scène. La caste des vaïçyas ou marchands est tout aussi négligée ; pas un mot n'échappe au poète qui rappelle les caravanes de ces temps lointains traversant le pays dans toute sa largeur et transportant de l'est à l'ouest les produits de l'Asie

orientale. Si par hasard il y est fait allusion, on ne dit ni où elles vont, ni d'où elles viennent. C'est que les Aryens, à l'exemple des nations qui s'établissent par la force en pays conquis, ne prenaient nul souci de la population indigène attachée au sol par les liens du travail. Quoique l'élément indigène se mêlât peu à peu à la caste guerrière et même aussi à la caste sacerdotale, l'esprit de cette double aristocratie demeurait le même : les guerriers s'acharnaient à faire leur métier, même quand il n'y avait plus de barbares à soumettre ; ils s'attaquaient les uns les autres à tout propos et sans raison. Ayant perdu tout respect pour le lien conjugal, ils prenaient des femmes partout, dans les basses castes, jusque chez les nations réputées barbares. De ces unions passagères naissaient des fils qui se haïssaient les uns les autres et cherchaient à s'entredétruire. La couleur blanche des Aryens disparaissait peu à peu dans la caste des guerriers, et l'esprit antique s'effaçait aussi avec les vertus des premiers âges. La décadence était manifeste, et les brahmanes de la forêt, ceux qui vivaient loin des palais des rois, qui restaient indifférens aux intrigues de la politique, déclaraient hautement que le monde allait entrer dans l'âge du vice.

Cet âge en effet ne tarda pas à faire son apparition sur la terre. Un siècle après la mort des Pândavas, il se montra sous la forme d'un çoûdra au teint noir frappant une vache. La force brutale l'emportait sur la pensée, la civilisation ne faisait plus de progrès, la grande famille aryenne se fractionnait en une multitude de petits états gouvernés par des rois violens et ambitieux ; le niveau de la moralité, — telle que la comprenait le brahmanisme, — allait en baissant toujours. Cette ère fatale, c'étaient les querelles des Kourous et des Pândavas qui l'avaient inaugurée. Voilà pourquoi la caste sacerdotale, qui a chanté cette grande guerre sous le

nom de Vyâsa, s'est appliquée à flétrir les passions ardentes qui minent la paix du monde et jettent les sociétés hors de leur voie. Tout ce qui troublait sa quiétude lui était odieux, et son égoïsme se trouvait d'accord sur ce point avec les véritables intérêts de la nation indienne. Aussi son jugement a-t-il été sévère. De tous les héros, un seul a mérité l'apothéose, Youdhichthira, et s'il est monté au ciel avec son corps, dans le char d'Indra, ce n'est point parce qu'il a montré plus de bravoure que ses frères, mais parce qu'il a été roi juste, attaché à ses devoirs, compatissant envers les êtres qui lui témoignaient de l'affection. Sans nul doute, la vérité historique a souffert de cette manière de raconter les événemens ; mais la poésie y a gagné, et la dignité humaine n'y a rien perdu. On aime à entendre, à travers ce récit des grandes calamités, la voix des sages, qui domine le bruit des armes et proclame avec obstination que la gloire et la puissance doivent céder le pas à la vertu et à la justice.

Th. Pavie.

06

VI.

Krichna, ses aventures et ses adorateurs.

Au moment où des événemens inattendus et terribles s'accomplissent dans l'Inde, nous nous sommes demandé s'il était bien opportun de poursuivre la série de ces études, consacrées jusqu'ici à l'examen des plus anciens monumens de la philosophie et de la littérature brahmaniques. Qu'importent les légendes, dira-t-on

peut-être, qu'importent les créations et les rêveries des poètes hindous, quand la barbarie asiatique a fait de nouveau explosion ? À quoi bon revenir complaisamment sur le passé de ces peuples, que des crimes révoltans doivent rendre désormais odieux à l'Europe ? La civilisation a-t-elle jamais existé, même en germe, au sein de ces sociétés corrompues, qui, loin d'avoir abdiqué aucun de leurs vices traditionnels, reparaissent sur la scène du monde avec les préjugés, l'ignorance et le fanatisme sanguinaire d'un autre âge ? Certes il est triste, le spectacle qu'offrent aujourd'hui ces pays célèbres, qui furent le berceau de tant de systèmes philosophiques ; mais doit-il être pour cela moins intéressant de rechercher quelles sont les idées religieuses qui ont traversé ce monde de l'Inde, comment elles se sont modifiées successivement, jusqu'au jour où l'invasion musulmane est venue y jeter, avec la conquête étrangère, un nouvel élément de trouble et de dissolution ? Quant à la civilisation, elle a brillé avec une certaine splendeur sur les deux rives du Gange, — non pas la civilisation comme l'entend le christianisme, qui seul possède le secret de changer les cœurs et de former des nations éclairées, — mais celle qui se révèle dans les travaux de l'esprit, dans les efforts de la pensée pour arriver à la vérité, dans les arts et surtout dans cette apparente grandeur faite de luxe et de richesses qui éblouit les yeux. Il y aurait injustice aussi à nier tout à coup la sagesse antique de l'Inde après l'avoir exaltée outre mesure, comme si elle devait fournir à l'Europe des lumières nouvelles. Hâtons-nous de reconnaître qu'il y a eu sur les bords du Gange et de la Djamouna des penseurs austères, des métaphysiciens profonds, qui ont mérité le nom de grands philosophes ; mais, tandis qu'ils méditaient sur des abstractions, les populations privées d'enseignement s'en tenaient au plus grossier polythéisme. La division

des castes, qui crée pour ainsi dire quatre espèces d'hommes, — la première presque divine, la dernière presque brute, — s'opposait au développement de toute philosophie pratique qui eût pris pour objet de ses spéculations les humbles enfans de cette terre arrosée chaque jour de tant de sueurs et de tant de larmes. Le dieu que les écoles philosophiques cherchaient à dégager de la matière ou à confondre avec elle ne pouvait voir d'un même œil, ni aimer d'une même tendresse, les hommes des diverses castes, auxquels il est censé réserver après cette vie des destinées inégales. Or la moralité, qui est le dernier mot de la civilisation, ne peut se répandre parmi les classes ouvertement méprisées et légalement dégradées. Le brahmane le plus hardi dans ses pensées, le moins orthodoxe dans ses doctrines, laissait toujours de côté le dogme politique de la division des castes. En dehors de la race aryenne, qui avait fait sa route à travers l'Inde du nord au sud, chassant devant elle ou subjuguant les tribus indigènes, il n'y avait aux yeux du brahmane le plus éclairé que des barbares condamnés à servir des maîtres. Ces populations ignorantes, ces barbares doués d'aptitude au travail, timides et résignés, le brahmanisme sut les comprimer et les fasciner par le prestige de sa puissance et de son inviolabilité ; il réussit à leur inspirer un respect superstitieux et à les maintenir dans l'obéissance. Ce fut donc une société factice qui se fonda, une société composée d'élémens divers et incohérens, dans laquelle chaque classe était régie par des lois particulières, et à la tête de laquelle trônait une aristocratie religieuse héréditaire, qui se plaçait elle-même au-dessus des lois divines et humaines. Étrange aberration de l'orgueil ! de ces savans, prêtres, philosophes et poètes, qui ont, durant trente siècles, rassemblé des légendes, rédigé des traités de philosophie et commenté cent fois ces mêmes traités, chanté sur tous les tons

la gloire de leur race, raisonné et déraisonné sur toute chose, de ces sages si nombreux, qui passèrent leur vie à fonder des écoles ou à méditer dans la forêt, aucun n'a eu la pensée de rédiger un simple catéchisme qui apprît à l'homme, avec les points principaux de sa religion, quels sont ses devoirs envers Dieu et envers ses semblables ! C'est que, dans la société brahmanique, l'homme n'avait de semblables que ceux de sa caste, et pour les choses de la religion il y avait des mystères réservés aux seuls adeptes.

Cependant il arriva un moment où une lueur de fraternité charitable traversa le monde de l'Inde : ce fut lorsque Çâkya-Mouni, — adoré plus tard sous le nom de Bouddha, — enseigna ses doctrines. Il s'opéra alors parmi les populations répandues dans l'immense contrée qui s'étend de l'Indus à l'Himalaya et du Pendjab à Ceylan une révolution extraordinaire et sans précédent ; mais avant que cette réforme s'accomplît, avant que l'Inde entendît prêcher l'égalité des hommes sur la terre et dans le monde futur, les esprits y avaient été préparés, dans une certaine mesure, par le développement considérable d'une secte tout à fait brahmanique malgré ses tendances hétérodoxes : je veux parler de la secte de Vichnou, qui se prit à adorer Krichna avec la plus vive ferveur, aux dépens des autres dieux du panthéon hindou. En examinant avec quelques détails le culte de cette divinité pastorale et guerrière, fort indulgente pour les faiblesses humaines, nous aurons d'abord l'occasion de signaler chez les peuples de l'Hindostan deux traits principaux de leur caractère : un besoin impérieux d'adorer quelque chose, et un entraînement irrésistible vers le sensualisme.

I.

La société la mieux disciplinée ne peut couler éternellement entre ses deux rives, à la manière d'un fleuve canalisé ; il se fait à certains momens des brèches par lesquelles s'échappent et se répandent au dehors les esprits avides de nouveauté. Dès les temps anciens, nous l'avons dit déjà, il se produisit dans l'Inde bon nombre de systèmes philosophiques. Les auteurs de ces systèmes tentaient surtout d'expliquer le dogme de la création, puis les rapports de l'homme avec Dieu et avec les objets extérieurs. La création était-elle directe, avait-elle eu lieu par émanation, Brahma avait-il tiré de sa propre substance ou du néant les choses visibles et invisibles ? Y a-t-il dans chaque homme une âme individuelle, ou seulement une portion de l'âme universelle et infinie ? Toutes ces graves questions s'agitaient dans les écoles et se formulaient en aphorismes. Si les adeptes se passionnaient pour ces problèmes sérieux qui ont de tout temps agité le monde, les populations s'en tenaient aux pratiques d'un culte traditionnel, laissant aux brahmanes le soin d'éclaircir ou d'embrouiller la discussion. L'unité religieuse subsistait toujours, malgré la diversité des sectes philosophiques ; mais lorsque le dogme de la triade fut reconnu, lorsqu'il eut fait son chemin dans le monde de l'Inde, lorsque le dieu bienveillant, ami de|l'humanité, Vichnou, prêt à s'incarner pour sauver les enfans de la terre, se détacha du groupe avec des traits plus nettement accusés, les peuples de l'Inde furent attirés vers cette image souriante, à la fois humaine et divine. C'est que l'idée nouvelle sortait du domaine de la spéculation ; la poésie épique, née avec elle et sous son inspiration, avait montré aux yeux éblouis des nations aryennes la divinité par excellence, Vichnou, qui habitait parmi les hommes sous les "traits du pieux Râma. La grande épopée des fils de Pândou établissait de son côté la même doctrine à travers la longue série de

ses épisodes, aussi étendus que des poèmes. De cette manière, la secte vichnaïte avait su donner la vie à son dogme ; elle avait inauguré le culte des héros, qui séduit toujours les peuples à imagination ardente.

Cette secte, il y a tout lieu de le croire, était en principe une réaction contre les écoles purement philosophiques, contre les systèmes de plus en plus hardis qui tendaient à substituer la métaphysique aux traditions religieuses. Elle voulait ramener les esprits à la croyance en un dieu personnel, dont l'intervention dans les affaires humaines se manifeste d'une manière sensible. Cette pensée, qui anime toute l'épopée de Râma, on la retrouve également, avons-nous dit, dans les principaux épisodes du Mahâbhârata. Toutefois, dans le second de ces deux poèmes, on ne voit pas apparaître au premier rang le héros qui sera proclamé l'une des incarnations de Vichnou. C'est seulement lorsque va se livrer la grande et terrible bataille entre les princes issus d'une même race, c'est au moment décisif, et quand les guerriers, impatiens d'en venir aux mains, font retentir leurs conques à la tête des deux armées, que Krichna, debout sur le char.de son disciple favori Ardjouna, lui expose la doctrine de la secte, et dit : « Moi, je suis Vichnou ! »

On reconnaît à ces simples paroles que le dogme des incarnations a fait un grand pas depuis Râma. La divinité n'est plus sur la terre à l'état latent, elle éclate au grand jour. Mais n'y a-t-il pas quelque chose de forcé dans cette divinisation subite de Krichna, qui, avant et après sa transfiguration, n'était et ne sera qu'un petit roi à qui le Mahâbhârata lui-même n'attribue qu'un rôle secondaire. Sa vie d'ailleurs, telle que la raconte incidemment la grande épopée, n'offre rien de bien surnaturel. Et pourtant c'est

lui-même qui dit : « Je suis Dieu, je suis le seigneur des mondes ; l'âme universelle ! » tandis que le pieux Râma, si noble dans ses souffrances et si humble dans ses triomphes, ignore que Vichnou vit en lui et agit par son bras. Ce qu'il y a de plus remarquable encore, c'est que dans tout son discours, si éloquent, si merveilleux de style et de forme, Krichna proclame un panthéisme absolu qui devrait détruire à tout jamais le dogme des incarnations, en supprimant la notion d'un Dieu personnel. N'est-il pas étrange, le langage de cette divinité bienveillante et généreuse, qui semble se manifester au moment le plus solennel, tout exprès pour dire au monde : « Point de liberté ici-bas pour la créature ; elle va où le destin la pousse ? Le bien et le mal sont de vains mots. Le guerrier est destiné par sa naissance à porter les armes, pourquoi hésiterait-il à tuer dans la mêlée, même ses parens ? » Dans ces paroles mélancoliques, empreintes d'un mysticisme désespérant, prononcées par Krichna, perce un accent de tristesse qui n'est pas exempt d'ironie. On y sent en effet un dédain secret pour l'humanité, qui, s'agitant dans le vide, ose s'attribuer à l'égard des œuvres accomplies par elle une responsabilité toute gratuite. Jamais l'homme n'a été plus complètement rabaissé, plus durement traité, et cela en termes si doux et si pleins d'onction, que les sectaires de Vichnou semblent ne s'en être point aperçus.

C'est qu'il y a dans le discours de Krichna un de ces mots que l'humanité n'entend jamais sans en être touchée, un mot qui relève son courage et la soutient dans les luttes de cette vie. « Pour la défense des bons et la destruction des méchans, dit encore Krichna, pour consolider la justice et la piété, je renais d'âge en âge. » Il existe donc un dieu qui protège les bons et confond les méchans, un dieu qui aime ceux qui l'aiment, et qui s'occupe de leurs destinées au point de venir par intervalles habiter la terre

sous une forme humaine ! Cette croyance, il est vrai, laisse subsister la division des castes ; qu'importe ? Ce dieu qui s'incarne dans la personne d'un roi fera régner la justice ; il prendra la défense du faible contre l'oppresseur ; il écoutera les prières de quiconque l'implore, sans avoir égard au rang ni à la naissance ; il exaucera les vœux de tous ceux qui lui sont fidèles et de tous ceux qui ont foi en lui. S'il ne peut se dégager nettement de la matière éternelle comme lui, qu'importe à la foule ? Il est le Seigneur, celui qui commande aux choses, et les masses élèvent vers lui leurs cœurs reconnaissans. Il n'est donc pas étonnant que le culte de Vichnou, représenté sous la forme de Krichna, soit devenu particulièrement cher aux classes inférieures. D'ailleurs, dans la vie légendaire du héros divin, refaite après coup et pour l'édification des sectaires, tout contribue à lui donner le caractère de divinité protectrice du peuple, de patron des cultivateurs et des bergers, et sa morale, qui ne pèche point par excès d'austérité, devait lui assurer les sympathies de la jeunesse.

Descendant de la race antique de Yadou et neveu du roi Kans, qui régnait à Mathura, Krichna fut élevé dans la forêt de Vrindavan. Sa mère l'y avait conduit pour le soustraire aux persécutions du roi Kans, qui voulait le faire périr, une voix prophétique ayant annoncé au tyran que l'un des fils de sa sœur devait le détrôner. La légende ajoute que Kans s'opposait de toutes ses forces au culte de Vichnou ; ces simples paroles nous font voir les brahmanes de Mathura conspirant déjà contre le roi impie, et inspirant au jeune Krichna les sentimens de haine et de défiance dont ils sont animés. Autour du berceau de l'enfant prédestiné s'accomplissent toute sorte de miracles. De sa petite main, déjà puissante, il terrasse et écrase les ogres et les malins esprits acharnés à sa perte. Le maître de la création se révèle en lui ; il commande

aux élémens, et pourtant la tradition, qui le marque du sceau de la divinité, lui conserve la physionomie naïve et mutine qui convient à l'enfance. Krichna n'est point un petit sage, un raisonneur précoce ; loin de là, par ses espièglerie et sa turbulence, il met en émoi les commères du voisinage. Quelque méfait a-t-il été commis dans la forêt de Vrindavan, il n'y a qu'une voix pour accuser Krichna. C'est qu'il entre dans les cabanes des bergers, le petit vaurien ; là il réveille et fait pleurer les enfans qui dormaient ; il renverse les barattes, boit le lait de beurre, et jette partout le désordre. Sa mère a fort à faire de le défendre contre les matrones irritées ; parfois elle se fâche à son tour, et elle va châtier ce fils indocile. Alors Krichna se manifeste à elle sous sa forme divine, et la mère du dieu, transportée d'amour et de joie, s'arrête en extase.

Ainsi la divinité de Krichna se trahit et se révèle même à propos de ses malices d'enfant. Dans tous les récits fabuleux qui racontent sa vie, le naturel et le merveilleux se succèdent avec tant d'art, — peut-être avec tant de simplicité, — que la réalité du personnage se détache de la façon la plus vive et la plus saisissante sur le fond mobile et fuyant de la légende. Krichna, on le sent, n'est pas un être fantastique, inventé pour les besoins d'une secte ; il appartient à l'histoire et à l'humanité : seulement ses adorateurs, en écrivant le livre de sa vie, y ont ajouté des vignettes et des enluminures à toutes les pages. Il en est résulté une épopée champêtre tour à tour gracieuse et terrible, touchante et grossière, où l'esprit païen se reflète tout entier avec ses aspirations du spiritualisme et ses entraînemens sensuels.

L'enfant grandit sous les yeux de sa mère, qui tremble à chaque instant pour ses jours, bien qu'elle ait foi en ses hautes

destinées. À dix ans, Krichna va courir la forêt avec ses jeunes compagnons. Dans ces courses vagabondes, où elle ne cherchait que les plaisirs et les jeux de son âge, la bande joyeuse est assaillie par les démons qui conspirent sans relâche contre la vie de Krichna. Pareil au petit Poucet du conte des fées, celui-ci reconnaît toujours l'ogre caché sous la forme d'un cheval, d'un loup, d'un oiseau, et, après l'avoir démasqué, il le met à mort. Peu à peu l'enfant divin va devenir le roi des bergers, qui s'habituent à invoquer son nom dans les périls, et les filles de ces mêmes bergers, fascinées par la beauté du jeune homme, chantent ses louanges à l'envi. Il arrive un moment où toutes les bergères de la forêt de Vrindavan sont folles d'amour pour Krichna ; il les a ensorcelées. Nuit et jour, elles pensent à lui, parlent de lui, et soupirent après lui ; mais de même que le soleil éclaire tous les objets et verse sur chacun d'eux tout l'éclat de sa lumière et tout le feu de ses rayons, de même aussi l'amour d'un dieu peut remplir tous les cœurs sans s'épuiser jamais. Krichna se communique à chacune des jeunes filles qui l'aiment ; il multiplie sa forme humaine pour répondre à la tendresse passionnée de ces mille et mille amantes, et chacune d'elles croit posséder seule le cœur du héros qu'elle adore.

On conçoit que ce dogme de l'amour divin, présenté d'un certain côté par des poètes sensualistes, ait donné lieu à des récits d'une licence extrême. La tradition antique avait raconté ces détails de la vie du dieu avec décence, avec gravité même ; après elle, le récit populaire est venu tout gâter. Ainsi, au retour de la saison pluvieuse, qui redonne la vie aux campagnes brûlées, lorsque le coucou noir anime les bois de sa voix joyeuse, et que le paon danse sur les branches des arbres au bruit de la foudre, la légende nous montre Krichna qui se livre à des ébats folâtres au

milieu des filles de Vrindavan. Le jeune dieu ne peut se dérober aux poursuites de ses amantes ; quand il veut partir pour Mathura, elles s'accrochent aux roues du char qui va l'emporter, et font retentir l'air de leurs sanglots. Tout cela, il faut l'avouer, ressemble trop à l'amour terrestre. Cependant, si l'esprit grossier des populations s'est arrêté complaisamment sur les tableaux érotiques tracés par les poètes, des intelligences plus délicates et plus élevées semblent avoir entrevu sous ces allégories le mystère de l'union mystique des âmes avec la Divinité. Comme homme, Krichna, — le vrai et réel Krichna de l'histoire, — a toutes les faiblesses des beaux et vaillans héros de l'antiquité païenne. Comme dieu, il aime d'un amour égal, d'un amour complet et absolu, toute créature qui se donne à lui. Aux femmes, il demande la tendresse du cœur, aux hommes le dévouement qui prend sa source dans la foi. Il y a plus : Krichna, qui veut sauver les enfans de la terre, se plaît à les attirer à son culte. Il parle dans le silence de la méditation aux esprits sincères et aux cœurs droits, se manifestant de préférence aux pacifiques et aux humbles. Le plus grand péché, selon les sectaires, c'est l'orgueil, qui résiste aux inspirations divines ; aussi la plus grande vertu sera-t-elle l'humilité, qui- dispose l'âme à recevoir la grâce d'en haut.

Ce point fondamental de la croyance vichnaïte, on le trouve clairement exposé dans deux courtes légendes que la tradition place, avec une certaine habileté, au moment même où Krichna va commencer sa carrière politique, je veux dire lorsque le jeune berger va monter sur le trône de Mathura, après avoir tué le roi Rans, son oncle. Il y a lieu d'insister sur ces deux passages de la vie de Krichna, parce qu'ils renferment tout l'esprit de la doctrine qui s'est abritée sous son nom.

Rans, roi de Mathura, devait périr de la main de Krichna ; des voix prophétiques le lui avaient annoncé depuis longtemps. Peut-être le seul crime de ce prince était-il de protéger exclusivement l'ancien culte de Civa contre la secte nouvelle ; la vérité sur ce point est difficile à connaître, parce que les circonstances de sa vie et de sa mort ne nous ont été transmises que par ses ennemis. Toujours est-il que les partisans de Krichna, voués au culte de Vichnou, exagérant les crimes de Kans en même temps qu'ils exaltaient leur héros, ont représenté le vieux roi de Mathura comme un géant, comme le chef des ogres et des démons ; la terre, disent-ils, gémissait sous le poids de ses crimes. C'est lui qui a suscité contre son neveu Krichna les monstres acharnés autour de son berceau et les bêtes hideuses qui l'ont mainte fois assailli dans la forêt. Résolu enfin à faire périr par trahison le jeune héros, qui a triomphé de tous les obstacles et déjoué tous les pièges, il l'envoie inviter à se rendre dans sa capitale, où de grands jeux seront célébrés.

Jusqu'ici Krichna n'a été connu, aimé et adoré que par les simples habitans de la forêt Vrindavan ; son culte, inauguré dans la campagne, va bientôt pénétrer dans les villes. Le héraut chargé de convier le jeune prince et les bergers, ses compagnons, aux fêtes royales, se nomme Akroura (non cruel). Il est parent de Krichna à un proche degré, mais dévoué aux intérêts du roi Kans. Sans être pervers par nature, — son nom l'indique, — Akroura suit les mauvaises doctrines, et vit au milieu des ténèbres de l'erreur sans même se douter que la vérité brille si près de lui. Le voilà qui marche vers le petit pays de Vrindavan, tout occupé du message dont il est porteur, rêvant avec distraction à celui qu'il va chercher pour le conduire à Mathura. Cependant il a reçu bon accueil des chefs des bergers et de Krichna. Celui-ci l'accom-

pagne, et pendant qu'ils font route sur le même char, la rêverie d'Akroura, devenue plus profonde, le conduit bientôt à la méditation. Les passions s'apaisent dans son âme, l'orgueil se retire de son esprit ; il redevient pareil à l'enfant docile qui ne sait qu'obéir à la voix paternelle. Toujours plongé dans une méditation intense, Akroura s'arrête sur les bords de la Djamouna pour y faire des ablutions, car il est pieux et fidèle aux pratiques religieuses. Après avoir lavé ses pieds et ses mains, il entre dans l'eau en fermant les yeux, et c'est alors qu'il voit avec les yeux de l'intelligence l'image divine de Krichna sous les traits du Seigneur de l'univers. Subitement éclairé par cette apparition merveilleuse, Akroura chante les louanges du dieu qu'il avait trop longtemps, méconnu ; il a vu, il a compris, il croit !

Avant d'arriver à Mathura, Krichna a converti l'un des grands personnages de la cour qui l'avait abordé avec des sentimens hostiles. À peine entré dans les murs de la ville, il manifestera sa divinité par un miracle d'un autre ordre. Une femme horriblement contrefaite, esclave du roi Kans, s'avance au-devant du jeune héros ; elle répand des parfums sur son corps, en le suppliant de daigner visiter son humble demeure : « J'irai, répond Krichna, j'irai, je vous le promets, dès que j'aurai brisé l'arc de Civa. » En parlant ainsi, il prend la main de la pauvre bossue, pieusement agenouillée à ses pieds, et lui dit avec une autorité souveraine : « Relève-toi, droite dans ta taille, belle dans tous tes traits, gracieuse dans toute ta personne !... » Ainsi fut récompensé, par le don de la beauté, le plus précieux pour une femme, le premier témoignage d'amour et de respect que Krichna recevait des habitantes de Mathura.

II.

Ces deux légendes ne sont-elles pas empreintes d'un caractère vraiment religieux et d'un sentiment élevé de la puissance et de la bonté divines ? Le dieu qui a rendu la beauté à une pauvre femme difforme n'est plus la divinité sévère, inaccessible, qui a imposé aux peuples hindous la domination des brahmanes. Incarné une première fois dans la personne de Râma, qui devait accomplir dans la presqu'île indienne une mission héroïque et civilisatrice, Vichnou s'est montré jadis sous la forme d'un dieu protecteur de la race aryenne en général. S'il a consenti à descendre sur la terre, c'était pour détruire les monstres qui résistaient encore aux nouveaux habitans de l'Inde. Sous les traits et dans la personne de Krichna, le même dieu se manifeste sans voiles ; compatissant envers chaque homme en particulier, il daigne relever même la femme que les lois brahmaniques condamnent à un état constant d'infériorité. N'y a-t-il pas là un grand pas de fait vers le dogme de l'égalité des créatures devant le créateur ? On dirait aussi que le brahmanisme a abdiqué ses préjugés et sa prétention à occuper le premier rang dans la société indienne. La vie de Krichna offre une foule de légendes gracieuses qui semblent faire croire que l'esprit de caste tend à s'effacer, et qu'il suffit de croire pour être sauvé, n'eût-on jamais étudié sous la direction des docteurs une seule ligne des textes sacrés. Au fond cependant, ce sont toujours des brahmanes qui parlent ; seulement ceux qui tiennent pour la secte de Vichnou ont fait appel aux sentimens plus doux qui peuvent leur concilier l'affection du plus grand nombre, afin de mieux combattre leurs adversaires. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à suivre les détails de la vie de Krichna dans ce qu'elle a de purement humain.

Dès qu'il entre en lutte contre Kans, le doux et tendre héros se trouve réduit aux proportions d'un personnage brutal, passionné,

violent. Il commettra bien de vilaines actions ; qu'importe ? il sera l'ennemi des civaïtes, et la postérité reconnaissante devra poser sur son front la divine auréole. Le bien et le mal se réduisent à ceci : haïr les méchans, aimer les bons ! Ceci posé, les sectaires racontent avec une égale édification tout ce qu'a accompli durant sa longue vie le héros capricieux dont ils ont fait un dieu. Après avoir été un enfant espiègle et mutin, Krichna est devenu un vigoureux garçon, aux allures à demi sauvages. Habitué à assommer les ogres qui lui ont fait la guerre pendant si longtemps, il tue d'un coup de poing certain lutteur envoyé par Kans pour l'écraser. À peine arrivé sous les murs de Mathura, où il campe avec les bergers, ses compagnons, il cherche querelle au blanchisseur en chef du palais et le tue, comme il a tué les bêtes de la forêt, d'un coup de poing. Cette agression violente devient tout aussitôt le signal du pillage général des effets précieux appartenant à sa majesté le roi Kans par ces mêmes bergers, qui se comportent en vrais brigands. Enfin commencent les jeux royaux ; Krichna se précipite vers le prince son oncle, le saisit aux cheveux et le met à mort sans pitié, sur quoi la secte se met à proclamer que « l'arc de Civa a été brisé. » Du haut des cieux, les dieux et les demi-dieux applaudissent au triomphe du jeune berger ; on entend au milieu des airs une musique céleste, et sur la terre règne une joie immense. Ne dirait-on pas qu'un nouveau David a terrassé un autre Goliath ? Et pourtant vainqueurs et vaincus appartiennent à la même race, à la même famille ! C'est donc tout simplement l'esprit de secte qui se trahit ici avec son égoïsme sauvage. On pourrait raconter la mort de Kans d'une manière beaucoup plus naturelle et dire : Le roi de Mathura, qui protégeait avec obstination le culte de Civa, fut assassiné dans une fête publique, au sein de sa capitale, par son neveu Krichna,

que soutenaient ouvertement les brahmanes sectateurs de Vichnou.

Dans tous les détails de sa vie politique, Krichna, devenu roi, manque de grandeur et d'élévation de caractère. Il n'égale en héroïsme ni Râma, ni les fils de Pândou. À ses meilleurs momens, il rappelle Achille par sa valeur bouillante, comme aussi par sa violence et son emportement ; il aime à se venger et à faire sentir aux vaincus le poids de sa colère. Ses états furent attaqués à plusieurs reprises par les rois de l'Inde centrale, et même envahis par les barbares étrangers à la race aryenne. Krichna fut souvent victorieux dans ces combats ; mais une ligue formidable s'étant formée contre lui, il dut abandonner Mathura et se retirer dans une île du golfe de Kutch, où il fonda une ville nommée Dvârakâ, qui devint sa capitale. Ces événemens, embellis de récits merveilleux par les poètes, n'ont rien au fond que de très vraisemblable ; on peut donc les accepter comme réels et historiques. En les étudiant avec quelque attention, on reconnaît que Krichna n'est point de la famille brillante des conquérans, puisqu'il a fort à faire de se défendre chez lui, ni à celle des pieux héros toujours prêts à honorer les dieux et les brahmanes. Il ne peut être classé non plus parmi les kchattryas accomplis, vrais modèles de chevalerie et de loyauté ; le Mahâbhârata raconte, — sans l'en blâmer il est vrai, — que le divin Krichna s'est abaissé jusqu' à mentir !

On peut donc affirmer que le berger de Vrindavan, considéré comme la divinité suprême, comme le seigneur des mondes, depuis sa naissance jusqu'à sa mort et dans tous les actes de sa vie, a beaucoup moins de noblesse comme homme que comme dieu. La doctrine qui lui a emprunté son nom se recommande par de fort belles pensées, supérieures à celles qui avaient eu cours dans

l'Inde jusqu'alors, tandis que, dans ses actions comme prince et comme guerrier, il n'y a rien qui l'élève au-dessus de la nature humaine. Sans doute, en mettant à mort de sa propre main des rois odieux à la secte de Vichnou, il mérita bien de la faction brahmanique vouée à la doctrine nouvelle ; mais il ne prêcha jamais cette doctrine autrement que par des miracles. En sa qualité de kchattrya, il ne pouvait enseigner, et les brahmanes, qui lui refusent ce droit dont ils sont si jaloux, lui accordent sans hésiter celui beaucoup plus considérable de commander aux élémens et aux créatures. Et pourtant ce maître des mondes se laisse dominer par ses passions et battre par ses ennemis ! Son histoire, fort amusante à lire et faite pour plaire à des peuples enfans, n'a point ce caractère de grandeur, cette autorité imposante qui commande le respect et inspire la confiance.

On est donc tenté de se demander comment il se fait que Krichna ait été accepté comme dieu par la tradition, comment il est arrivé que ce petit roi d'un état secondaire qui passa la première partie de sa vie à faire danser au son de sa flûte les filles de Vrindavan, et la seconde à défendre son royaume envahi, ait obtenu les honneurs de l'apothéose. Sa mort même n'eut rien d'extraordinaire, rien de merveilleux. Parvenu à l'extrême vieillesse, il périt dans la forêt par la flèche d'un chasseur qui le prit pour un antilope, ou plus vraisemblablement de caducité. Tous les passages du Mahâbhârata ou Krichna est représenté sous les traits d'un dieu semblent être des interpolations ; on peut les retrancher sans que le récit en souffre. Il y a plus ; on serait en droit de douter que Krichna appartînt à la pure race des Aryens. Son nom signifie noir, et les poètes célèbrent à l'envi la couleur foncée de son visage, qu'ils comparent au reflet bleuâtre de l'aile du corbeau ; Les peintres et les sculpteurs, qui ont représenté si

souvent son image sur les manuscrits et dans les temples, lui prêtent toujours la physionomie fortement accentuée qui distingue les tribus de caste inférieure adonnées au travail des campagnes.

Le secret de l'engouement des Hindous pour le berger de Vrindavan, il faut le chercher hors du sentiment national et patriotique. L'idée religieuse pactisant avec les faiblesses humaines, voilà ce qui a fait la fortune du culte de Krichna. Dans les chants populaires composés en son honneur, soit en sanscrit, soit en langue moderne, ce n'est point le héros, le roi de Mathura que l'on invoque, mais bien le jeune pâtre qui se livre à des jeux folâtres, durant la saison des pluies, avec les filles de la forêt. Ce sont ses amours que représentent les bayadères par les pantomimes qui accompagnent leurs danses passionnées. Sur les piliers et sur les frises des pagodes dédiées à Vichnou, c'est encore Krichna chef des bergers que l'on voit paraître, tantôt sous les traits d'un joueur de flûte, coiffé de la tiare, dont les bêtes sauvages viennent lécher les pieds, tantôt souriant et revêtu des attributs de la Divinité, tel qu'il aimait à se révéler à ses adorateurs. Krichna n'est pas le dieu terrible devant lequel on tremble ; il est le dieu bienveillant et débonnaire, — tel que le rêvent les libertins et les paresseux, — le dieu que l'on aime, en qui l'on espère, parce qu'il a dit : « Quels que soient les crimes dont vous vous êtes souillés, brahmane, guerrier, marchand ou simple cultivateur, invoquez mon nom à l'article de la mort, et vous serez sauvés. »

Un dieu qui ouvrait les portes du paradis si facilement et à tous les mortels, sans acception de naissance, n'avait pas besoin d'être Aryen pour devenir populaire dans l'Inde. On peut dire qu'il ne l'était pas par le fond même de sa doctrine. Eût-il été de

la race altière et égoïste des conquérans, il ne pouvait apparaître aux yeux des castes inférieures autrement que sous les traits d'un héros de la race indigène, car il l'émancipait de la tutelle brahmanique. La doctrine de Krichna diminuait de droit la puissance des deux fois nés. Entre la divinité bienveillante et l'homme de la plus humble condition ne s'interposait plus le brahmane avec sa morgue héréditaire, son pédantisme philosophique et les mystères de son rituel. Le sacrifice et l'offrande, quoique toujours recommandés, cessaient d'être absolument nécessaires au salut du vrai croyant. Enfin Krichna n'était pas exclusivement le dieu du brahmanisme et des Aryens, devenus maîtres du pays par droit de conquête. Il était plutôt le dieu des bergers, des habitans de la campagne, des manans au milieu desquels il avait passé la première et la meilleure partie de sa vie. Les pasteurs n'avaient-ils pas eu l'honneur de le voir sous ses traits divins avant que les riches et les grands se doutassent de sa véritable nature ? Chose étrange, tandis que des philosophes imbus des idées brahmaniques expliquaient dogmatiquement la doctrine panthéistique de la divinité répandue partout et s'incarnant de loin en loin pour remettre en ordre la machine terrestre, tandis que ces mêmes rêveurs désignaient sans hésiter à quels personnages réels et historiques revenait l'honneur d'avoir été investis des attributs de la divinité incarnée, l'imagination des peuples s'enflammait tout simplement pour les héros divinisés dont on racontait les légendes merveilleuses. Si les brahmanes, reconnaissans envers les rois qui avaient protégé leur secte, décernaient à ceux-ci les honneurs de l'apothéose, les populations, moins intéressées à rechercher la vérité, adoraient avec ferveur les dieux qu'on leur faisait toucher au doigt. Les femmes de toutes les conditions se prenaient d'un amour passionné pour le tendre Krichna ; la jeunesse

l'acceptait comme sa divinité favorite. Les populations, naturellement insouciantes, mais portées à la dévotion, trouvaient dans le culte nouveau un charme d'autant plus grand qu'il les délivrait des menaces terribles et des capricieuses colères du dieu Civa, symbole d'un naturalisme aveugle et inintelligent. Elle ne pouvait manquer d'attirer à elle les cœurs faibles, cette divinité affectueuse qui pardonnait tous les écarts des sens et promettait des récompenses éternelles à tous les hommes de bonne volonté, sans même les obliger au repentir de leurs fautes. Ainsi les savans et les ignorans, les chefs de secte et les gens du peuple se prêtaient un mutuel secours pour fortifié une doctrine sur laquelle ils ne s'entendaient qu'en apparence. De là le développement rapide du culte de Krichna, qui se répandait dans l'Inde comme un double courant, sous l'influence duquel le sensualisme s'exaltait au moins autant que le mysticisme.

C'est que l'idée cachée sous l'allégorie était comprise d'un petit nombre de brahmanes. Le reste de la population s'en tenait à la légende, aux faits romanesques, sans se préoccuper du symbole, ni de la morale. D'ailleurs, celle que l'on pourrait dégager de l'histoire même de Krichna se trouve trop souvent démentie par les actes du héros divin. Le râdja qui prendrait pour modèle le roi de Mathura avant et après son avènement au trône laisserait un nom que l'Asie glorifierait peut-être, mais l'Europe le jugerait sévèrement. Les poètes qui ont choisi la jeunesse de Krichna pour texte de leurs chants ont pu produire des œuvres de talent où abondent les comparaisons gracieuses et les images saisissantes ; mais notre civilisation chrétienne repousse ces compositions érotiques qui font la joie et même l'édification des peuples païens. L'histoire nous apprend qu'il y eut dans le petit pays de Mathura, avant l'invasion de l'islamisme, comme l'efflorescence d'une civi-

lisation très raffinée qui avait sa source dans les pratiques d'une religion facile et adoucie. Le culte de Krichna portait les esprits à la rêverie, les âmes à la quiétude, mais il énervait les cœurs. Les jeux et les danses n'ont jamais éveillé chez les peuples l'amour d'aucune sorte de vertus. Toutefois la preuve que cette religion sensuelle était en harmonie avec la corruption des sociétés indiennes, c'est que le nom de Krichna avait valu, dès les temps anciens, une immense célébrité au pays de Mathura et à la forêt de Vrindavân. On y venait en pèlerinage de toutes les provinces de l'Inde. En 1018, Mahmoud le Gaznévide, emporté par cette haine terrible que les mahométans ont vouée au paganisme, tourna ses armes de ce côté et détruisit tous les temples consacrés à Krichna. Ce premier orage passé, un pieux râdja d'Ourtcha, dans la province d'Allahabad, rebâtit les pagodes ruinées, au prix de sommes fabuleuses. La destruction des nouveaux monumens élevés à de si grands frais fut consommée par Aurang-Zeb. Ce puissant Mogol, le plus irréconciliable ennemi du polythéisme indien, fit même construire une mosquée sur l'emplacement des édifices rasés. Après la dissolution de l'empire mogol, l'Afghan Ahmed-Schah-Abdalli, — il y a de cela juste un siècle, — se passa l'horrible fantaisie de massacrer tous les habitans de Mathura. On ne sait vraiment ce que l'on doit le plus admirer, de la persistance des gens du pays à relever les décombres de leurs temples ou de l'acharnement des musulmans à châtier ces peuples de leur fidélité au culte traditionnel. Enfin, dans les dernières années du XVIII siècle, le district de Mathura rentra sous la domination des princes hindous ; mais le général en chef des armées de Sindia, le Français Perron, en ayant fait une place de guerre, y installa une fonderie de canons. Que de désastres, que de sang répandu, que de bruit et de tapage autour du berceau de Krichna ! Après l'oc-

cupation anglaise, qui eut lieu en 1803, le calme se rétablit dans cette contrée inféodée au culte du berger de Vrindavan. Les pagodes couvrirent de nouveau les lieux consacrés par la tradition. Les perroquets criards, les taureaux bossus aux fines cornes, les paons à l'étincelant plumage, les singes grotesques et pillards pullulèrent une fois encore sous les portiques, autour des étangs et dans les jardins : le paganisme indien a une irrésistible tendance à adorer les bêtes. Des nichées d'anachorètes se sont cantonnés aussi dans tous les environs ; ils vivent des aumônes que leur distribuent les pèlerins. Occupés à méditer sur l'union de l'âme individuelle avec l'âme universelle, ces austères personnages, au regard hébété, ne sortent de leur extase que pour chanter à la louange de Krichna et de son amante Radhâ des poèmes licencieux. Il ne faut pas en être surpris ; à force de s'abstraire et d'oublier ce pauvre corps, ils en sont venus à réhabiliter la chair, comme on a dit ailleurs. Mais n'allez pas croire qu'ils aient abdiqué tout sentiment de colère, et que les habitudes contemplatives les aient rendus moins sensibles aux profanations que les Européens peuvent commettre par inadvertance. Il y a cinquante ans, deux jeunes officiers anglais blessèrent d'un coup de feu un vieux singe boiteux, particulièrement vénéré des gens de Mathura. Sans doute la respectable bête s'était imprudemment écartée du temple où elle recevait les hommages des dévots. Attirés par ses cris, les adorateurs de Krichna accourent en foule et attaquent vigoureusement les deux Forengis. Ceux-ci, contraints de fuir devant le nombre des agresseurs, remontent en hâte sur leur éléphant et essaient de traverser la Djamouna ; mais les eaux étaient hautes, ils périrent au milieu du courant. Ce fait, qui s'est passé il y a un demi-siècle, se reproduirait encore aujourd'hui et dans cent années. Les siècles ne sont rien pour un vieux pays comme

l'Inde. Les événemens d'hier l'ont assez prouvé : ces populations, qui semblent sommeiller et s'absorber dans le passé, ont des réveils terribles quand le fanatisme les arrache à leur torpeur.

III.

Une fois que le sentiment religieux est exalté chez lui, l'Hindou ne tient pas plus à sa propre vie qu'il ne respecte la vie des autres. Ces peuples naturellement doux, timides, et qui ont horreur du sang versé, au point de ne jamais porter la main sur la plupart des animaux sauvages et domestiques, se dévouent à la mort sans hésiter, et même avec empressement, pour plaire à leurs divinités. Il y a toujours dans le polythéisme des traces de sacrifices humains, et on peut appeler de ce nom les immolations volontaires qui s'accomplissent autour de l'idole de Djaggernauth, sur la côte d'Orissa. Cette image est pourtant celle du bienveillant Krichna sous sa forme la plus auguste. Parée d'une tête énorme, mais privée de jambes, l'idole abominable reçoit aux jours de fête seulement quatre bras d'or que lui ajustent les brahmanes. La tradition rapporte que ce buste informe est l'ouvrage de l'architecte des dieux, qui le tailla pour renfermer les os du berger de Vrindavan, lorsque son corps, abandonné dans la forêt par le chasseur qui l'avait tué d'un coup de flèche, eut été réduit en putréfaction. On sait avec quel enthousiasme les dévots se sont précipités pendant des siècles sous les seize roues du char gigantesque destiné à promener l'idole aux jours solennels. Traîné par une foule nombreuse dont les clameurs retentissent au loin, l'immense véhicule dresse à une grande hauteur son dôme pointu que soutiennent des rangs circulaires de figurines artistement sculptées, mais d'une obscénité révoltante. Demandez aux dévots pourquoi des fanatiques enivrés de la fumée du chanvre se

font briser le crâne sous les regards de ces images licencieuses ? pourquoi ces cris frénétiques à la vue de la lourde machine qui s'ébranle avec un horrible craquement ? Ils vous répondront en montrant deux petits chevaux de bois et un cocher de même matière placés sur le devant du char : a Nous célébrons les promenades que Krichna aimait à faire avec ses femmes dans la forêt de Vrindavan. »

La dépravation et le suicide, tel serait donc le dernier moi du culte de Krichna, le plus effrontément païen qui ait jamais existé ! Toutefois ces immolations volontaires ne sont pas prescrites par le rituel ; ceux qui se dévouent à la mort pendant la procession du char sont le plus souvent des gens de très basse caste impatiens de passer dans un monde meilleur ou curieux de savoir ce qu'il y a au-delà de cette vie. D'autres fêtes sont célébrées en l'honneur de Krichna, dans lesquelles la décence n'est pas mieux respectée, mais qui n'ont assurément rien de terrible. De ce nombre est la fête de l'escarpolette. Le dieu de Vrindavan prenait grand plaisir à se faire balancer par les filles des bergers, passe-temps fort agréable sous le climat brûlant des tropiques, durant les premières heures de la nuit, quand un vent plus frais fait frissonner les larges feuilles du cocotier. La commémoration de cet acte important de la vie de Krichna tombe le onzième jour de la lune du mois çrâvana (juillet-août). Au plancher d'une pagode est tendue une corde à laquelle on suspend un fauteuil en forme de trône ; sur ce trône, on place la divine poupée vêtue de ses plus riches habits. Un brahmane imprime à l'escarpolette un mouvement d'oscillation, et quand l'image du dieu a été suffisamment balancée dans les airs, on la reporte dans le sanctuaire, où la foule s'empresse de l'adorer en lui offrant des fleurs, des fruits, des parfums et des confitures. Jusque-là, rien que de pué-

ril et de fort innocent ; mais voici que, hors des portes du temple, retentit une musique assourdissante : on croirait entendre un concert infernal exécuté par tous les animaux de la forêt. C'est la foule qui danse et se livre à d'affreuses bacchanales. Il ne faut pas oublier que ces cérémonies extravagantes commencent toujours après le coucher du soleil, et quelquefois elles se renouvellent durant cinq nuits consécutives. Vers deux heures du matin, après que les brahmanes ont été régalés dans un banquet splendide par le riche personnage qui fait les frais de la fête, des jeunes gens portant le costume de Krichna et celui de Radhâ, sa maîtresse, se mettent à danser deux à deux, et avec un tel emportement, qu'on les croirait animés de l'esprit du dieu dont ils célèbrent les folles aventures. Au mois de décembre, nouvelles cérémonies du même genre ; ce sont encore les jeux de Krichna avec les filles des pasteurs qu'il s'agit de retracer. Les divertissemens durent trois nuits au milieu du vacarme, des danses éternelles et du plus tumultueux désordre.

Ainsi se perpétue parmi ces peuples idolâtres le souvenir de tous les détails de la vie intime de Krichna, vie fort peu édifiante assurément, et qui ne peut laisser dans le cœur des fidèles que de honteux enseignemens. En somme, ce sont les plaisirs, les joies grossières que rappellent sans cesse aux adeptes les cérémonies de ce culte dans lequel la Divinité semble n'avoir revêtu la forme humaine que pour faire perdre à l'humanité tout sentiment de sa dignité. Il y avait dans la doctrine de l'amour divin, tel que le proclame la secte de Krichna, une donnée mystique, profonde et délicate ; mais la légende a étouffé l'idée philosophique et religieuse : dans l'imagination des Hindous, il n'est plus resté que la croyance en un héros divinisé qui offre à l'homme sur la terre l'exemple trop facile à suivre des plus extravagantes folies. Pour

se faire une juste idée de ces fêtes du paganisme et de l'influence qu'elles exercent sur l'esprit des populations, il faut se transporter aux lieux où elles se célèbrent. La tiédeur des nuits d'été, la fraîche sérénité des nuits d'hiver, la molle clarté de la lune sur un ciel profond et illuminé d'étoiles, l'étrange aspect des pagodes peuplées de statues monstrueuses et bizarres qui font cortège à l'idole, le bruit aigu et strident des instrumens de musique auxquels semble répondre de loin le glapissement du chacal, tout contribue à produire sur les spectateurs l'illusion d'un rêve. Rien de précis dans les contours des objets ; partout un contraste d'ombre et de lumière qui trouble la vue, un murmure de voix graves et des clameurs joyeuses qui étourdissent les oreilles. Le dôme doré des pagodes reflète au milieu des ténèbres la lueur bleuâtre des feux d'artifice et la clarté vacillante des illuminations. Au milieu de la foule qui s'agite et pousse en avant dans son désir de voir, l'idole se dresse immobile avec ses gros yeux mornes et sérieux qui font peur à regarder. Jeunes gens et vieillards s'arrêtent à ses pieds, se prosternent et l'adorent. Puis, à mesure que se redressent les têtes noires et les têtes blanches qui ont touché la poussière, il semble qu'un courant électrique les ait frappées successivement. Une animation extraordinaire s'empare de la foule ; ceux chez qui les passions germent à peine et ceux chez qui l'âge les avait engourdies, emportés par une extase voisine de l'ivresse, s'abandonnent aux impressions toutes sensuelles qu'éveillent en eux la douceur infinie des nuits tropicales et le vivant souvenir du tendre Krichna. Quelle âme païenne résisterait à de pareils entraînemens, lorsque climat, religion, excitation du dehors, tout jusqu'à l'élan d'une piété dérisoire la convie à s'abîmer dans des pensées grossières ? Les danses achèvent d'exalter jusqu'au délire ces imaginations enivrées. Les

chants répondent à la danse ; c'est toujours la même idée qu'expriment les mouvemens des danseurs, les vers des chanteurs, les cris frénétiques des femmes et des enfans, le son des instrumens à cordes, le roulement des tambourins ; cette idée, on peut la traduire en deux mots : gloire au sensualisme. Et quand le jour vient mettre un terme à la cérémonie, quand la musique a fait silence, la foule se disperse ; ces familles indiennes s'en vont dormir, ahuries et hébétées du sabbat de la nuit regrettant ces fêtes passées et déjà rêvant à celles que doit ramener la saison prochaine. Cependant, comme l'idée de la mortification est inséparable de l'idée de culte divin chez tous les peuples et dans toutes les religions, les pieux fidèles ont du se préparer par le jeûne à ces bacchanales honteuses. Ainsi procède le paganisme ; il entrevoit la vérité, mais à travers une brume si épaisse, qu'il s'égare en chemin et roule dans l'abîme.

Il est à remarquer qu'on ne compte qu'un petit nombre de brahmanes voués au culte de Krichna. En général les deux fois nés préfèrent celui des énergies femelles (çakties) ; ils ne sont guère autre chose désormais que des matérialistes superstitieux, épris des abstractions et attachés aux pratiques traditionnelles qui les font vivre. Dans les autres classes de la société au contraire, les adorateurs du berger de Vrindavan forment plus de la moitié de la population ; dans toutes les provinces de l'Inde, parmi les radjas comme parmi les gens du peuple, on trouve fréquemment quelqu'un de ses noms adoptés par des familles. Les poèmes en l'honneur de Krichna se sont multipliés à l'infini ; les uns, considérés comme des livres canoniques, appartiennent à la classe des grands monumens de la littérature brahmanique : ils sont écrits en pur sanscrit. Les autres, rédigés plus tard dans les dialectes modernes, tant en prose qu'en vers, s'attachent plutôt à

retracer les épisodes de la vie de Krichna qu'à établir sa doctrine : ils racontent et ne discutent pas, parce qu'ils s'adressent surtout à ceux qui ont la foi. D'autres livres, plus courts, chants ou fragmens de poésie à la louange de Krichna, se rencontrent encore, à l'état de manuscrits, entre les mains des petits marchands, des serviteurs et même des porteurs de palanquin. Il n'y a pas lieu de s'en étonner : les ouvrages de ce genre renferment tout ce qui peut le mieux convenir aux imaginations populaires, légendes merveilleuses, histoires peu morales et contes de fées. Enfin les pauvres artisans qui ne savent pas lire s'en tiennent à l'invocation réitérée du nom de Krichna, et pour avoir le plaisir de l'entendre plus souvent résonner à leurs oreilles, ils apprennent à leurs perroquets l'art de le répéter correctement.

Il y a pourtant quelque chose de touchant dans cette prière bien courte, mais continuelle, qui s'échappe de la bouche de l'Hindou pauvre et laborieux. Le plus rude travail ne lui fait point oublier le nom de la divinité qu'il aime, et ; dont il porte au front le signe consacré. L'habitant de l'Inde a besoin de croire, il a besoin aussi de pratiquer une religion ; les voleurs et les étrangleurs ont bien leur déesse protectrice ! Subjugué par une nature puissante, l'indigène de ces brûlantes contrées craint Dieu et l'admire dans la splendeur de ses œuvres. Malheureusement tant de fables extravagantes, tant de récits mensongers ont ; troublé son esprit, et son cœur a été perverti par tant d'histoires licencieuses dont les dieux sont les héros, qu'il flotte au hasard des plus folles imaginations. Le niveau de sa moralité baissé donc avec celui de son intelligence. La faute en est au brahmanisme, qui n'a su, ni par ses vertus ni par ses enseignemens, élever l'esprit humain en assignant à l'homme sa vraie place dans la création. Par le dogme des naissances successives, l'homme se trouve abaissé au-des-

sous de certains animaux, de la vache par exemple, qui occupe parmi les êtres privés de raison la même place que les brahmanes eux-mêmes parmi les mortels. De plus, la notion d'un dieu rémunérateur, accessible à la bienveillance et prêt à tout pardonner à ceux qui l'adorent, n'exclut point en principe la croyance dans la pérennité de la matière. Les mondes sortis du Créateur, dont ils sont une expansion, rentreront dans son sein à certaines époques de destruction pour se produire de nouveau ; ils ne sont, à vrai dire, qu'une illusion trompeuse, une image, comme un reflet de la divinité impersonnelle qui affecte toutes sortes de formes. Quand elle se nomme Vichnou et quand elle se présente à l'adoration des hommes sous les traits de Krichna, cette divinité devient plus précise et plus personnelle. Elle, parle directement aux enfans de la terre ; elle leur enseigne même par quels moyens ils peuvent être sauvés et s'élever jusqu'au monde des dieux secondaires sans avoir à subir de nouvelles épreuves ici-bas ; mais cet enseignement purement dogmatique ne tient aucun compte des idées morales les plus vulgaires. De là ce singulier spectacle d'une religion basée sur l'union des âmes avec Dieu, et dont les cérémonies se composent de fêtes désordonnées et grossières ; de là aussi ces ascètes voués à la pauvreté et à la répression des sens, qui chantent avec enthousiasme les vulgaires amours de Krichna.

C'est ainsi que l'humaine sagesse touche de près à la folie. Dans ce monde de l'Inde, où de belles pensées et d'ingénieux systèmes ont été enseignés durant une longue période de siècles, la pratique n'a jamais pu être en harmonie avec les enseignemens religieux. Le panthéisme a conduit les peuples à un polythéisme monstrueux ; ceux qui ont voulu réagir contre le polythéisme et aussi contre les systèmes athées ont choisi pour type de leur dieu suprême un personnage trop humain, et qu'ils n'ont pas su orner

de vertus dignes d'être offertes en exemple. Il se rencontre dans la vie de Krichna, nous l'avons dit déjà, de remarquables légendes que l'on peut appeler des allégories ou des paraboles, et qui sont véritablement édifiantes ; mais ce ne sont pas celles qui font le plus d'impression sur les peuples, et les gens plus éclairés s'inquiètent peu de les expliquer aux ignorans. Les fervens adorateurs de Krichna, les prétendus ascètes que l'on nomme gosaïns, se distinguent par leur peu de savoir autant que par leur cynisme. Quel voyageur dans l'Inde n'a été choqué des allures effrontées de ces vagabonds qui courent en tous lieux à peu près nus, la tête vide et l'esprit gonflé d'orgueil ? Il suffit de les regarder avec quelque attention pour se convaincre qu'il n'y a dans leurs idées rien que du désordre et de la confusion.

Qu'il me soit permis de joindre mon témoignage personnel à celui de tant d'écrivains recommandables qui ont vu de près la société indienne. Un jour, voyageant sur la côte de Coromandel, je me reposais sous des manguiers touffus pendant la chaleur du jour. Près de là se trouvait une pagode assez ancienne, et dont les sculptures représentaient les épisodes les plus connus de la jeunesse de Krichna. Les brahmanes dormaient ; le seul être animé qui donnât signe de vie dans le temple païen était un grand singe familièrement accroupi sur l'épaule d'une idole. Il y avait une harmonie secrète entre le quadrumane — parodie de l'homme doué de raison et les idoles grotesques — parodie honteuse des images de la divinité. Tandis que j'essayais de dessiner les figures symboliques qui couvraient les piliers massifs placés à l'entrée de la pagode, le singe se mit à pousser un cri de surprise, et je vis un gosaïn aux cheveux hérissés qui bâillait sous le portique, et s'étirait comme un dormeur réveillé en sursaut. Le gosaïn m'aperçut, fixa sur moi ses regards hébétés, et vint s'asseoir à mes côtés sans

plus de façons ; puis, ayant vu ce qui m'occupait, il me fit signe de le suivre. Nous entrâmes tous les deux dans la cour de la pagode ; derrière le lourd édifice reposait le char destiné à traîner, aux jours de processions solennelles, la statue de Djagan-Nâtha. Devant ce char, le gosaïn s'arrêta, me montrant du doigt, avec de grands éclats de rire, les figurines obscènes qu'une main habile y avait sculptées avec un certain art. Ce grossier personnage, qui faisait profession de sainteté, continua de se livrer aux manifestations d'une joie bruyante en face de ces objets qu'un Européen ne pouvait regarder sans rougir ; puis il s'élança en gambadant comme un fou hors de l'enceinte, et en répétant avec des cris sauvages des vers qui devaient être le texte de ces inconcevables illustrations. En vérité, le singe occupé alors à croquer paisiblement une banane sur le dôme de la pagode ne me parut pas plus privé de raison que le gosaïn.

La transformation de Krichna en divinité suprême n'est donc qu'une invention brahmanique postérieure à la première rédaction du Mahâbhârata, et assez mal conçue dans son ensemble. D'une part, le personnage n'est pas à la hauteur du rôle que la secte veut lui prêter ; de l'autre, il se met en rapport si directement et si visiblement avec les hommes et les femmes de toutes les classes, il agit avec une liberté si complète vis-à-vis du culte ancien, que l'autorité brahmanique en est affaiblie. L'idée de l'égalité des créatures devant la Divinité se trouvait en germe dans la doctrine de l'union mystique de l'âme fidèle avec Dieu. Cette idée, à peine saisie par la plupart des sectaires et dénaturée par les ignorans, dut faire impression cependant sur certains esprits portés à réfléchir. Les prétentions ridicules des brahmanes, comme aussi la dissolution des mœurs, devenue générale, irritèrent et émurent des hommes sérieux qui savaient entendre le

cri de la conscience au fond de leur âme. La nécessité d'une réforme se fit sentir à plusieurs, il est consolant de le penser ; toutefois cette réforme ne paraît pas avoir été entreprise avant le jour où Çâkya, fils de roi, se mit à la prêcher résolument, mais avec calme, sans aigreur, comme il convenait à un sage qui a plus à cœur de répandre ce qu'il croit être la vérité que d'attirer la haine et les persécutions sur ceux dont il combat les principes et les doctrines. Les enseignemens de Çâkya-Mouni ont eu une si grande influence sur la société indienne pendant douze siècles, qu'il est impossible de ne pas nous y arrêter. Ce ne seront pas les dogmes ni la partie philosophique de la doctrine bouddhique que nous étudierons après tant de philologues habiles et d'éminens écrivains, mais bien la naissance et les développemens extraordinaires de cette doctrine, et surtout son action profonde sur les populations qui n'avaient cessé d'obéir, durant une longue série de siècles, à la voix du brahmanisme.

07

VII.

ÇAKYA-MOUNI

LA SOCIÉTÉ HINDOUE PENDANT LA PÉRIODE BOUDDHIQUE ET L'INVASION MUSULMANE.

I.

S'élever au-dessus de la terre et parvenir à un monde meilleur, tel est le problème que tous les systèmes philosophiques et reli-

gieux de l'Inde ont cherché à résoudre. Parmi les chefs des écoles anciennes, il y en eut qui prétendirent que l'homme pouvait, par la seule énergie de ses facultés morales, dompter les puissances de la nature et commander aux élémens. Il s'agissait pour eux d'arriver à bien connaître les principes de toute chose. La science était le dernier mot de cette doctrine hardie. D'autres, moins éloignés de la tradition primitive, admettaient avec des dieux secondaires une divinité supérieure, symbole de ces mêmes puissances naturelles, souvent violentes dans leurs effets, — Çiva, appelé aussi Mahâdéva, — magnus deus. En pratiquant de rudes austérités, en se livrant à une méditation intense, l'adorateur de Çiva, pensaient-ils, devient assez fort pour soutirer l'éclat terrible qui réside dans le dieu objet de son culte, pour le désarmer en quelque sorte et arracher la foudre aux mains de ce Jupiter redoutable. Enfin d'autres penseurs, plus confians dans la bonté de Dieu, dont ils discernaient mieux les attributs, substituèrent à la science l'amour et la foi : ils se prirent à aimer avec tendresse et à invoquer avec espérance les incarnations de la Divinité, qui se manifestait visiblement aux enfans de la terre. À Civa qui détruit, ils opposèrent Vichnou qui conserve.

Cette dernière croyance se montra dans l'Inde après les deux autres. Appartient-elle en propre à la race aryenne ? est-elle venue d'ailleurs ? L'histoire ne nous apprend rien sur cette grave question. Toujours est-il qu'on la voit se produire longtemps après le naturalisme allégorique sorti de la doctrine des Védas, et entraîner les peuples de l'Inde hors des voies que leur traçait la tradition antique. De l'amour de Dieu à l'amour de l'humanité, il n'y a qu'un pas : ce pas fut franchi lorsqu'un fils de roi, Çâkyà-Mouni, quittant le palais de ses pères, parcourut l'Inde en proclamant une doctrine nouvelle ; mais, pour que ce réformateur trou-

vât à qui parler, il fallait qu'un élément étranger se fût mêlé à la race aryenne. Or cet élément, c'étaient les indigènes, longtemps qualifiés de barbares, qui avaient fini par entrer dans la société indienne, par la pénétrer avec leurs instincts plus naïfs et leurs aspirations vers le merveilleux. Était-il étonnant que l'esprit populaire réagît contre les dogmes imposés jadis par la conquête, quitte, à y revenir plus tard, tant il se rencontre d'incertitude et de mobilité dans les masses ?

Il y a donc lieu de signaler ce mélange des indigènes à peau noire avec les Aryens au teint blanc comme un fait important, et dont on doit tenir compte quand on parle de la société indienne. Il explique bien des contradictions apparentes, bien des modifications dans les idées religieuses. Aujourd'hui il n'y a plus dans l'Inde de purs Aryens que les brahmanes, et encore beaucoup d'entre eux, qui passent pour de faux brahmanes tardivement affiliés à la caste suprême, n'ont-ils aucun droit à revendiquer un titre de noblesse qu'ils s'arrogent sans preuves. La masse des populations indiennes se compose presque tout entière des descendans des peuples autochthones. À mesure que la race conquérante s'avançait vers le sud et vers l'ouest, des villages composés d'artisans et de laboureurs demandaient à entrer dans le système politique et religieux qui la régissait et constituait sa force. Le brahmanisme adoptait comme enfans de la famille aryenne ces utiles et pacifiques travailleurs ; il leur donnait rang parmi les gens de la troisième caste, les vaïcyas, en leur conférant le cordon d'investiture comme récompense de leur conversion. Porter en sautoir le cordon fait de trois brins de laine, fut-on chaudronnier ou tisserand, c'est dire à la face de tous : « J'appartiens par naissance ou par adoption à la race des Aryens, à une caste classée ; j'ai reçu le sacrement d'initiation, et j'ai le droit de me faire lire

les saintes écritures… » Les vaïcyas de nos jours ne sont pas moins fiers que ceux d'autrefois de montrer le cordon sacré, dont ils ont soin de faire flotter l'extrémité sur la hanche droite.

Vouée aux travaux de l'agriculture, aux arts manuels et au commerce, cette caste, inférieure dans l'ordre de la hiérarchie brahmanique, mais importante par le nombre devait occuper dans l'état une place considérable. En elle résidait l'esprit pratique de la nation hindoue. Par l'industrie, elle acquérait de grandes richesses ; par les voyages de terre et de mer, elle se mettait en communication avec les pays étrangers, et elle élargissait le cercle de ses connaissances. Il arriva une époque où presque tous les trônes de l'Inde, morcelée en petites provinces, lurent occupés par des vaïcyas ; mais cette époque se fit longtemps attendre. Dans les poèmes épiques, consacrés à chanter les hauts faits de la caste guerrière, et qui montrent les héros sous des traits divins, la caste des marchands et des agriculteurs n'a point de rôle encore. Quand les grands seigneurs se font la guerre, les petites gens sont mis en oubli. D'ailleurs le vaïcya, tout occupé de ses travaux journaliers, pouvait bien amasser des trésors, fonder des temples, doter des communautés de brahmanes : ses droits s'étendaient jusque-là ; mais il lui était défendu de discuter sur les choses de la religion, comme aussi de se mêler de l'interprétation des lois. Cette liberté d'examen, refusée également à la caste guerrière, le vaïcya ne songeait point à la réclamer ; Il se contentait de faire parade de sa fortune, d'honorer les dieux dans la personne des prêtres, et d'inscrire sur les murs des pagodes son nom plébéien. L'homme enrichi, dont l'orgueil trouve pleinement à se satisfaire, reconnaît volontiers que tout va bien dans ce monde ; il n'est point tourmenté du désir de détruire ou d'innover.

Cependant, comme l'ambition est plus difficile à satisfaire que la vanité, il arriva que les guerriers, poussés par la rage de s'agrandir toujours, en vinrent à s'attaquer les uns les autres ! L'amoindrissement de la caste royale eut pour effet de rendre plus puissante celle des brahmanes et d'élever d'un degré celle des vaïcyas. La nation indienne perdit, il est vrai, de sa grandeur, lorsque les vieilles familles royales, de plus en plus affaiblies, disparurent de là scène du monde. La haute poésie s'éteignit avec elles ; après les guerres terribles racontées par le Mahâbhârata, il règne dans l'Inde un morne silence : les poètes n'ont plus rien à chanter. C'est au milieu de luttes acharnées produites par des haines de famille que les Pândavas ont succombé. De part et d'autre, les chefs engagés dans cette guerre impie obéissaient à des instincts pervers, l'ambition, l'envie, la cupidité. Toutefois, sur ce fond obscurci par les passions humaines, des sentimens héroïques avaient brillé avec un éclat incomparable. Si la cause était mauvaise, les guerriers avaient su se montrer les dignes fils et les émules des dieux sur le champ de bataille comme dans l'exil, dans les épreuves de leur longue carrière comme au moment de leur mort. Quand ils ont quitté ce monde, on sent qu'une grande et forte génération a disparu pour toujours. Que voit-on surgir en effet dans le domaine de la poésie et de la tradition ? Un petit prince, Krichna, que la légende évoque du fond de sa province reculée. Qu'entend-on retentir sur le sol de l'Inde, que troublaient naguère les conques sonores et les tambours bruyans ? La flûte du berger de Vrindavan, qui charme les oreilles et fascine les cœurs des gardeuses de vaches !

C'est qu'avec les générations nouvelles a commencé une ère nouvelle aussi. Rendues aux travaux des campagnes, au commerce, à l'industrie, les classes inférieures acquièrent une impor-

tance qui leur avait manqué tant que duraient les grandes guerres. Il se forma donc dans l'Inde, sous l'empire de la paix, quelque chose comme une bourgeoisie considérable par ses richesses, médiocrement éprise du passé, très occupée du présent et regardant l'avenir avec espérance. À l'avènement de cette classe intermédiaire correspond la réforme bouddhique, la réforme de Çâkya-Mouni, qui dut à cette bourgeoisie de l'Inde, il y a tout lieu de le croire, ses succès rapides et ses prodigieux développemens.

Les enseignemens de Çâkya-Mouni portaient atteinte aux privilèges des brahmanes et abaissaient l'orgueil tyrannique des rois ; mais ils ne choquaient en rien les instincts des classes intermédiaires et inférieures qui composaient la masse de la nation hindoue. Basée sur le principe de l'union de l'âme individuelle avec l'âme universelle, sur le djoguisme, la doctrine du réformateur tendait ouvertement à modérer les désirs du cœur et à tempérer la fougue des passions. Poussé à ses extrêmes limites, ce système suspend la vie de l'âme, de l'esprit et du cœur, pour conduire l'homme à s'anéantir dans le grand tout. Dès lors plus de privilèges de castes, plus d'enivrement du pouvoir absolu, plus d'orgueil de race : l'homme vaut par lui-même, selon qu'il a plus ou moins de vertus. La distinction des castes une fois mise à néant, les classes méprisées relèvent la tête ; elles ont leur place dans la société renouvelée. Ce qui distingue en effet Çâkya-Mouni de tous les autres chefs de secte qui ont paru dans l'Inde, c'est précisément une tendre et généreuse affection pour toutes les créatures. Sa doctrine semble avoir été d'abord toute pratique, à la différence de celles qu'avaient préconisées les brahmanes avant lui. Laissant de côté la création, ne s'occupant ni de la théogonie établie, ni de la rivalité des sectes, il s'inquiète de l'homme

qui souffre sur cette terre et aspire sans cesse à un monde meilleur. Vaincre la douleur et dompter la mort, tels sont les deux grands problèmes dont la solution le préoccupe. La douleur, dira-t-il, est produite par les mauvais penchans, par les passions, par les vices qui troublent nos cœurs ; à force de veiller sur ses sens, on en détruira la cause. La mort est de sa nature un mal inévitable ; mais si vous l'appelez un mal, c'est que vous avez pris la vie au sérieux. Or, la vie et tout ce qui la compose n'étant qu'illusion et mirage, pourquoi s'y attacher ? Ne vaut-il pas mieux s'efforcer d'atteindre, dès ce monde, ce qui échappe au temps, s'associer, s'unir par une méditation intense à ce qui ne finira jamais ?

Ainsi simplifiée, cette philosophie ascétique en vaut bien une autre, d'autant plus qu'elle recommande la vertu comme une condition essentielle du bonheur et de l'absence de toute souffrance. Le stoïcisme niait que la douleur fût un mal : Çâkya-Mouni admet le contraire ; mais il espère éteindre la douleur par la vertu comme on éteindrait sous les flots d'une eau pure un feu dévorant. Au lieu de déifier le vice ou de l'excuser par l'exemple des dieux, il se tient en défiance contre la surprise des sens. Il glorifie la continence, la chasteté, les hautes vertus que le brahmanisme avait prônées, lui aussi, mais sans s'apercevoir qu'il les attaquait dans des légendes grossières, et surtout sans se mettre en peine de les pratiquer. Çâkya-Mouni pratique tout le premier la vie de perfection dont il formulera les préceptes. Il peut dire : « Imitez-moi, et vous serez délivré des naissances à venir ! »

Éviter les naissances à venir, tel est le dernier mot de la doctrine du réformateur. Enfermé dans le cercle des naissances multiples que le panthéisme indien traçait autour de lui, Çâkya-Mou-

ni est allé se heurter contre ces dogmes désolans. À la différence des brahmanes, il a énoncé une morale simple, précise, obligatoire pour tous ; mais à force de faire taire son cœur et de comprimer son âme, à force de condamner son esprit à la recherche de l'absolu, il n'a plus ressenti en lui-même, ni reconnu hors de lui, dans les œuvres de la création, le souffle et l'action puissante d'un Dieu éternel. Par sa doctrine épurée, Çâkya voulait faire des hommes autant de saints ; seulement il oubliait que la sainteté a droit à des récompenses plus nobles que l'anéantissement final, moins négatives que l'extinction de toute douleur dans un sommeil léthargique. Aussi les brahmanes crièrent-ils à l'athéisme, non pas qu'ils eussent eux-mêmes la notion bien nette d'un dieu éternel, dégagé de la matière, mais parce qu'ils admettaient, officiellement du moins, les divinités immortelles et un paradis. Drs partisans plus ou moins avoués de la doctrine panthéistique de Çâkya-Mouni ont dit aussi : La vertu pour la vertu, n'est-ce pas un dogme sublime et l'idéal du désintéressement ? Le malheur de cette doctrine, c'est de faire de chaque homme un être isolé qui se retire dans la méditation comme dans une carapace, s'engourdit comme la marmotte sous la froide enveloppe de son égoïsme, et se fige comme la goutte de cire autour d'un flambeau éteint. Il faut que la vie soit un combat et non pas un sommeil ; il faut que le cœur de l'homme batte pour quelque chose, et qu'il s'échauffe aux rayons de l'amour divin.

En quoi consiste donc la généreuse affection de Çâkya-Mouni pour les créatures ? Elle consiste dans un sentiment profond de pitié et de sympathie pour tout ce qui souffre. On reconnaît que le réformateur est vivement affecté des maux qui accablent l'humanité. Voilà, pourquoi il exhorte les hommes à s'abstenir de tout ce qui peut troubler l'harmonie et la paix au dedans et au de-

hors. Il ne s'apercevait pas qu'en obéissant aux préceptes de cette charité négative, le cœur humain perd chaque jour de sa sensibilité et finit par s'émousser complètement. Son désir le plus ardent était sans nul doute d'arracher les esprits aux erreurs d'un polythéisme extravagant. Il semble avoir songé surtout à ces masses du peuple, à ces foules ignorantes obéissant aux préceptes brahmaniques par routine, sans réflexion, sans nul souci de la morale, passant de la folie des sens à la crainte puérile des idoles, flottant au hasard des impressions du moment. Habitué à sonder son propre cœur, il s'émeut de pitié pour les populations aveuglées qu'un rayon de vérité pourrait éclairer, et qu'une bonne parole amènerait peut-être à réfléchir et à raisonner. Rappelant sur la terre les imaginations fascinées par le merveilleux, il voulut les gouverner par les lois d'une affectueuse harmonie dans laquelle il faisait rentrer toutes les créatures, tout ce qui pense, tout ce qui vit, et même tout ce qui végète ! À force d'étendre ses sympathies sur les êtres de la création, il abaissa l'homme au niveau de la bête privée de raison, et en vint à ne plus voir dans ses semblables qu'une manifestation, de la vie plus parfaite, plus accomplie, dont il apercevait déjà le germe dans le plus chétif animalcule.

Sous les dehors d'une modération débonnaire, Çâkya-Mouni cachait, il faut le reconnaître, un système très hardi et même très dangereux. Il ne s'attaque point aux dieux, mais il n'admet pas les sacrifices du culte traditionnel ; il ne prie plus, il médite. La division des castes est respectée en principe, mais quelle signification a-t-elle désormais ? À quoi sert le prêtre quand il n'a plus d'autel, et le docteur de la loi quand les saintes écritures sont rejetées ? C'est donc politiquement que Çâkya-Mouni reconnaît la caste des brahmanes et celle dès rois : il y voit un fait historique,

et rien de plus. À qui fait-il donc appel ? qui prétend-il attirer à sa doctrine ? On le comprend sans peine ; ceux qui ne sont ni prêtres ni guerriers, la nation en masse, les vaïcyas, qui, sans avoir l'influence des hautes classes, ont au moins la puissance du nombre. Il est de fait que le réformateur eut pour ennemis constans, les brahmanes, qui s'alarmaient à la fois pour eux-mêmes, pour leurs privilèges, pour les traditions aryennes, qu'ils avaient eu tant de peine à maintenir à travers une longue série de siècles. Bien des rois aussi se montrèrent d'abord hostiles à la réforme de Çâkya-Mouni, qui blâmait leurs plus chères imperfections. Plus tard ils l'adoptèrent avec un certain empressement, s'étant aperçus que l'autorité religieuse enlevée aux brahmanes devenait dans leurs propres mains comme un second sceptre respecté des nations. Lorsque la royauté se fit bouddhiste, la physionomie de l'Inde fut profondément altérée. Littérature ancienne, culte traditionnel tout fut mis en oubli, tout resta suspendu : on eût dit un monde nouveau ; il n'y eut de persistant que l'intraitable orgueil des brahmanes refoulés dans l'ombre, méconnus, persécutés même, et qui pourtant ne désespérèrent jamais de faire rentrer la race des Aryens dans la voie des traditions anciennes.

II.

La primitive doctrine reconnaissait que l'âme humaine peut s'absorber en Brahma par la méditation. Quoique assez mal défini et à peine revêtu des caractères qui constituent la personnalité, Brahma est dieu, et on lui rend un culte réglé par le rituel. Çâkya-Mouni voulait que l'âme s'absorbât dans l'âme universelle, ou plutôt dans une sorte de néant qui ne réclame aucune adoration de la part des hommes. Toutefois, comme il laissait régner dans

l'olympe indien les divinités aryennes depuis longtemps vénérées, comme il prêchait la vertu, son système, qui aboutissait à l'athéisme, n'avait rien de l'impiété agressive ou de l'irréligion effrontée qui épouvante les âmes honnêtes. Les populations hindoues s'y trompèrent facilement ; le bouddhisme développa en elles les instincts d'une dévotion minutieuse et puérile. Elles ne vénéraient point dans Çâkya le raisonneur ennemi de la Divinité ; la preuve, c'est qu'il devint dieu lui-même après sa mort ; c'est que de sa doctrine même sortit une religion complète qui a son rituel aussi, ses cérémonies multipliées, ses temples, tout excepté le sacrifice proprement dit, et encore serait-il permis d'appeler de ce nom les offrandes que l'on déposait devant ses statues. Cette religion, destinée à être professée par cent millions d'Asiatiques, avait encore cela de particulier, qu'elle était essentiellement expansive et avide de prosélytisme. Le bouddhisme semblait offrir à l'adoration des fidèles un dieu nouveau, libre de tout engagement vis-à-vis des deux-fois-nés, et qui contractait avec l'humanité le pacte d'une nouvelle alliance. Il effaçait les différences de races et de nations : à ses yeux, tous les peuples sont enfans de la même famille et formés du même limon. Il n'y avait là au fond qu'une application plus large de la pensée de Çâkya-Mouni, qui supprimait la distinction des castes au point de vue philosophique. D'ailleurs toute prédication implique une certaine ardeur de prosélytisme, et Çâkya, le premier en Orient et dans les temps anciens, prêcha publiquement sa doctrine.

Fils de roi, élevé dans un palais, au sein des grandeurs, le jeune Çâkya semble avoir contracté de bonne heure le dégoût des choses de ce monde. On se le figure volontiers sous les traits d'un jeune homme mélancolique, porté à la rêverie et à la tristesse, médiocrement tourmenté par les passions, habitué à se rendre

compte de ses sensations et de ses idées, très impressionnable par tempérament, et partant très prompt à tomber dans l'abattement, à ressentir de ces peines indéfinissables qui troublent le cœur et inquiètent l'esprit. Il ne pouvait avoir le culte des héros, auxquels il ressemblait si peu. Rien en lui ne rappelait le guerrier aryen, le chevalier errant, le dompteur de monstres, le kchattrya célébré par les poètes de l'Inde. Ses historiens prétendent qu'il refusa de se marier. Préférant les rigueurs d'une vie d'anachorète aux mollesses d'une existence princière, il se retira dans la campagne pour méditer. Après de longues années passées, à la manière des anciens sages, sous un arbre, dans l'attitude d'une méditation recueillie, Çâkya, mûr pour la prédication, commença de faire entendre sa parole aux foules qui l'écoutaient. Non-seulement il avait renoncé au trône, mais il avait embrassé la vie pauvre d'un ermite. En quittant le palais de ses pères, il a coupé ses cheveux, emblèmes d'une jeunesse épanouie, il a distribué ses richesses à ses serviteurs, il s'est dépouillé de tout ce qui pouvait lui donner sur le peuple une autre autorité que celle de ses vertus, un autre prestige que celui de la vérité, qu'il croit avoir trouvée.

S'il y avait eu dans l'Inde des artistes capables de retracer par la couleur ou par le ciseau les prédications de Çâkya, quels curieux ouvrages ils auraient produits, et comme la postérité prendrait plaisir à les étudier ! On y aurait vu le réformateur assis, les jambes croisées, sous son arbre favori ; les gens de la classe moyenne, appuyés sur leurs instrumens de travail, l'écoutent avec une surprise mêlée de joie, tandis que d'un côté les brahmanes, s'arrêtant au seuil de la pagode antique, lui montrent le poing avec colère, et que de l'autre passent, fièrement revêtus d'armures splendides, et portés sur leurs éléphans de parade, les

guerriers hautains, regardant avec un sourire de pitié le fils de roi qui s'est fait humble pour parler aux petits. À défaut de ces compositions allégoriques, — et trop souvent déclamatoires, — nous avons les bas-reliefs et les pierres sculptées qui représentent les quatre phases de la vie du pieux réformateur : la naissance, la méditation, la prédication, et le sommeil éternel. Il va sans dire que la légende a brodé ses capricieuses arabesques autour de ces quatre sujets, si simples en eux-mêmes. Ce qu'on y remarque cependant, c'est que l'art a fini par rentrer dans les données de l'humanité et de l'honnêteté. Plus de figures monstrueuses, plus d'obscénités surtout : les formes sont devenues plus naturelles, les attitudes plus gracieuses. L'expression de la piété et de l'adoration y est rendue avec simplicité. Le Bouddha a vraiment la physionomie d'un saint personnage, et l'on conçoit très bien que l'assistance lève vers lui des bras supplians. La vue de ces bas-reliefs bouddhiques éveille des idées bien autrement douces et recueillies que les terribles et fantasques sculptures des grottes d'Éléphanta, où toutes les têtes sont sévères jusqu'à la dureté, souvent même grimaçantes jusqu'à l'ignoble.

L'art peut être considéré comme le reflet et l'expression de l'époque au milieu de laquelle il se développe. Ce qui reste de l'art bouddhique semble indiquer une société moins éprise du fantastique et du monstrueux que par le passé, moins dominée aussi par les terreurs d'une superstition grossière. Çâkya-Mouni a pris les traits d'un dieu, ceux du Bouddha par excellence ; mais ce dieu n'a plus que deux bras, ces deux bras sont désarmés, et les mains se joignent sur la poitrine avec un geste de tendresse persuasive. Sous l'influence du culte de cette divinité débonnaire, les mœurs de l'Inde durent s'adoucir et aussi s'épurer. La quiétude de l'âme, si fortement recommandée par la doctrine nouvelle,

tendait à effacer les haines de famille entre les princes, elle devait aussi amoindrir singulièrement l'amour de la gloire. Le peuple se détournait du souvenir des héros et de leurs sanglans exploits ; il laissait les brahmanes laver, frotter, parfumer en silence les idoles délaissées, frapper aux fêtes solennelles les gros tambours et les cymbales retentissantes ; il les laissait souffler dans les longues trompettes recourbées qui pouvaient l'effrayer encore, mais qui ne lui commandaient plus le respect. Entraînées par un irrésistible désir d'adorer une divinité et de lui adresser des prières, les populations hindoues avaient bien pu mettre la sainte auréole autour du front de Çâkya, qui ne l'ambitionna jamais ; ce qui vaut mieux, c'est qu'elles avaient aussi pris au sérieux ses enseignemens de morale, au moins dans une certaine mesure. On voyait d'innombrables monastères couvrir le sol de l'Inde quelques siècles après la mort du réformateur. Dans les temps de la première ferveur, on y vécut régulièrement. Toute l'activité de l'esprit se tournait vers la contemplation ; l'étude et la compilation des textes sacrés absorbaient complètement les pieux fidèles qui avaient déclaré à leurs sens une guerre opiniâtre. Depuis le pays de Bamyan jusque sur les deux rives de la presqu'île et jusqu'à Ceylan, des milliers de saints personnages, nommés arhat, étudiaient, avec ardeur et enseignaient avec zèle les traités relatifs aux dogmes, à la discipline et aux divers systèmes sortis de la doctrine bouddhique. De toutes les contrées de l'Inde il s'élevait comme un murmure confus de voix priant, récitant les formules consacrées, répétant sans relâche avec ferveur et espérance le nom de Bouddha. Les Hindous de toutes les classes, moins les brahmanes, semblaient ne former qu'un peuple de religieux discutant sur les mérites de Çâkya, sur les actes de sa vie, sur ses

prodiges, sur sa mort triomphante, et aussi de casuistes occupés à approfondir les puérilités les plus niaises.

Dans l'intimité des familles et dans la vie domestique, on adorait aussi Bouddha, et on lui présentait des offrandes. On racontait les histoires merveilleuses et édifiantes de marchands navigateurs sauvés du naufrage pour avoir invoqué son nom, de bonzes voyageurs qui avaient converti des brigands prêts à les égorger ; on parlait encore de brahmanes forcés de se rendre à l'évidence de la doctrine bouddhique et d'en proclamer la vérité. Dans les contrées où les représentans de l'ancienne loi résistaient avec obstination aux entraînemens de la foule, on en venait à se battre à coups de discours. Il y avait des colloques entre les brahmanes les plus savans et les bonzes les plus instruits. Dans ces réunions solennelles ; on discutait vivement et longuement ; souvent on se séparait sans s'être entendu, et plus ennemis qu'auparavant, mais avec les apparences de la cordialité. Quelquefois un brahmane, fier de sa science, proposait un défi à ses antagonistes avec cette clause que la langue du vaincu serait clouée sur un poteau. Venaient ensuite les persécutions des adhérons du brahmanisme contre les sectateurs des dogmes nouveaux, et de ceux-ci contre leurs adversaires. Le vieux levain de la haine et de la colère, qui fermentait au cœur des brahmanes, reparaissait soudainement, et alors malheur aux bouddhistes s'ils avaient le dessous ! Ils étaient traités en rebelles ; puis, quand venait l'heure de la revanche, ceux-ci se ruaient avec rage contre la caste implacable qui toujours relevait la tête. Ainsi s'aigrissaient les esprits ; ainsi des luttes violentes, en arrachant les bouddhistes à la quiétude de leurs méditations, leur apprenaient à eux-mêmes qu'ils n'étaient décidément victorieux ni de leurs propres passions, ni de leurs éternels ennemis.

Au milieu de ces conflits religieux, auxquels la politique ne pouvait demeurer étrangère, il restait un rôle à prendre pour la royauté. Tandis que quelques princes demeuraient les fidèles alliés du brahmanisme, d'autres se déclaraient pour la doctrine de Çâkya-Mouni. Parmi ces derniers, le plus célèbre fut Açoka, qui régnait à Patalipoutra. Les bouddhistes disent, en parlant de lui, qu'il fit prospérer leur religion dans l'Inde entière ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il marque la période la plus brillante du bouddhisme, et son nom, oublié désormais dans sa patrie, vit encore dans la mémoire des bonzes chinois. Il apparaît dans l'histoire comme une espèce de piétiste fort occupé de moraliser ses peuples. Les inscriptions tracées par ses ordres sur des piliers, afin que chacun pût les lire et qu'elles fussent comme un monument éternel de son zèle, ressemblent à des sermons. Il ne s'agit pas de transmettre à la postérité la date ou les circonstances d'une victoire, mais bien de réveiller dans l'âme des gens de toutes les classes l'amour de la vertu. « Qu'importent la gloire et la renommée ? dit-il quelque part. Il n'y a d'utile et de bon que l'observance des devoirs et la pratique des vertus morales ! » Tout roi qu'il est, son langage a l'humilité qui convient à un bonze ; il proclame les misères du cœur humain et la difficulté qu'il y a pour les grands d'atteindre à la perfection. Dans ces pieux discours, écrits sur la pierre, Açoka s'adresse indistinctement à tous ses sujets, et aux femmes comme aux hommes. Il parle avec l'autorité d'un roi qui n'a pas de supérieur dans l'ordre de la hiérarchie spirituelle, et aussi comme un chef de famille, comme un père qui veillé sur l'éducation morale de ses enfans. Il avait donc réuni entre ses mains la double autorité politique et religieuse que les souverains exercent dans certaines contrées de l'Europe séparées de la cour de Rome. Ce seul fait révèle tout un

ordre social nouveau pour l'Inde, et dont le témoignage irrécusable a été transmis à la postérité par ces mêmes inscriptions que la sagacité des philologues modernes devait déchiffrer malgré la forme étrange à une écriture vieille de vingt siècles. L'autorité des brahmanes est éclipsée, puisque l'enseignement ne leur appartient plus. Il n'y a plus de castes, puisque la même morale est prêchée à toute la population, puisque la parole royale convie tous les habitans du pays à la pratique des mêmes austérités et des mêmes devoirs. Le prince dévot qui a écrit ses mandemens sur le granit croyait à la pérennité de sa foi ; il la voyait s'étendre autour de lui et sous sa protection jusqu'aux confins de son royaume. En une occasion solennelle, il donna à manger à soixante mille religieux, s'il faut en croire les textes bouddhiques. Que l'on réduise de moitié ce chiffre prodigieux, il n'en demeure pas moins évident que, trois siècles après la mort de Çâkya, des milliers d'Hindous de toutes les classes se vouaient, à l'exemple du maître, au silence et à la retraite. Les trésors des rois, jadis consacrés à fonder des temples brahmaniques, s'épuisaient à construire des monastères grands comme des villes, et à couler en or et en argent de colossales statues de Bouddha. Il faut convenir que les princes devaient bien quelque reconnaissance à la doctrine nouvelle qui les débarrassait de la tutelle des brahmanes, et les plaçait véritablement à la tête de la société. Cependant l'aristocratie guerrière s'abaissait du même coup. Les descendans des grandes familles aryennes reniaient le passé glorieux de leur race. Noblesse conquérante et peuples conquis s'absorbaient dans une même pensée, méditer, discuter, invoquer Bouddha. On eût dit qu'il n'y avait plus dans l'Inde que des disciples de Çâkya-Mouni, des religieux, des demi-religieux, des prédicans

et des auditeurs attentifs. Il semblait que la nation entière n'avait qu'une seule passion : vivre de la vie contemplative.

III.

Tout insolite qu'il fût, cet état de choses dura plusieurs siècles. Pour s'expliquer comment il finit, il importe d'examiner comment il avait commencé. Dans la doctrine prêchée par Çâkya se révélait un attrait de nouveauté et d'indépendance qui charmait les populations ; il y avait aussi dans la personne et dans la parole du réformateur qui parlait aux foules un prestige particulier. Çâkya parcourait les provinces de l'Inde en y exposant ses dogmes, tantôt mal accueilli par les rois, tantôt appelé par eux et reçu avec de grands honneurs. On vit même des princes régnans se convertir avec tout leur peuple, tant l'exemple qui vient d'en haut a d'efficacité sur les masses ! Ses disciples, dont le nombre grossissait chaque jour, l'accompagnaient en formant autour de lui un cortège qui donnait à ses pérégrinations un air de marche triomphale. D'ailleurs, ne l'oublions pas, il était de race royale, et jamais on n'avait vu un kchattrya s'arroger hardiment le droit d'enseigner. Quand il mourut, sa doctrine, adoptée déjà dans l'Inde centrale et prêchée dans les provinces du nord et de l'est, avait pris la consistance d'un système philosophique, et même d'une théorie religieuse. Aussitôt trois de ses principaux disciples se chargèrent de la rédaction des livres qui devaient servir de base à la croyance nouvelle. Kàcyapa, brahmane de caste, désigné pour succéder au maître en qualité de pontife, compila les ouvrages canoniques, ceux qui touchent au dogme et à la métaphysique. Ananda, guerrier de naissance et cousin de Çâkya, rédigea les traités de morale, et rassembla les légendes relatives à la vie du réformateur. Enfin un coûdra, du nom d'Oupâli, réunit en un

code complet tout ce qui se rattache à la discipline. Ces trois recueils, appelés les Trois Corbeilles, représentaient comme une arche sainte renfermant toute la doctrine au triple point de vue de la philosophie, de la morale et de la pratique. À plusieurs reprises, on les examina dans des conciles qui s'attachaient à en fixer la rédaction d'une manière plus précise, à mesure que l'esprit mobile et inquiet des sectaires y introduisait quelque dangereuse nouveauté. De ces Trois Corbeilles en effet s'échappaient, comme autant de germes emportés par le vent, des systèmes d'une subtilité singulière qui se propageaient avec rapidité, et menaçaient d'étouffer la pensée primitive du réformateur. Quatre siècles après la mort de celui-ci, on ne comptait pas moins de dix-huit sectes bien distinctes. Déjà se trahissait dans la croyance nouvelle le manque d'unité qui devait la détruire un jour.

Les conciles avaient bien de la peine à mettre d'accord les chefs des écoles dissidentes, qui tendaient les unes au déisme, les autres à un nihilisme absolu. Celles-ci, plus philosophiques, semblaient aboutir au néant par une suite de raisonnemens logiquement déduits de la parole même du maître ; elles s'appuyaient aussi sur d'anciens systèmes brahmaniques, — les sankhya par exemple, — auxquels le réformateur avait fait plus d'un emprunt. Celles-là ramenaient le dogme nouveau vers la notion d'un dieu suprême ; elles refaisaient peu à peu un olympe peuplé d'une innombrable quantité de divinités classées par ordre de hiérarchie, et au milieu desquelles rayonnait la physionomie placide du grand Bouddha. Ainsi le nouveau culte se scindait de plus en plus en deux partis : il y avait d'un côté le matérialisme, de l'autre une ; superstition déréglée. Entre ces deux extrêmes cherchait à se maintenir le panthéisme, que rien ne peut fixer, qui remonte pour retomber encore, comme le rocher de Sisyphe. De ces dissi-

dences, naissaient d'interminables controverses, vives et passionnées, qui occupaient les esprits en les surexcitant toujours. La confusion régnait partout, dans les intelligences troublées, dans la société, qui ne pouvait faire autre chose que languir, envahie comme elle l'était par la stérile passion d'argumenter, et dans le gouvernement des états, là où les rois, emportés par la même, folie, n'avaient plus d'autre soin, plus d'autre ambition que de s'asseoir sur les bancs de l'école.

Il n'est pas de pays qui puisse résister à un pareil régime. L'Inde était d'autant plus menacée de se perdre dans ces rêveries philosophiques, dans ces abîmes sans fond de la pensée, qu'elle les prenait plus au sérieux, le droit de discuter sur les choses de la religion n'appartenant plus exclusivement à une caste, chacun en usait. Tandis que les savans péroraient et écrivaient de volumineux traités de métaphysique, les instincts populaires se révélaient dans un retour graduel au culte superstitieux des idoles. À côté des temples élevés à Bouddha s'abritaient de petites pagodes dédiées aux divinités terribles. Le peuple continuait à y pratiquer les mystères du vieux paganisme, sous la direction de brahmanes devenus pauvres et, pour ainsi dire, réduits à mendier à la porte des palais où leurs ancêtres avaient connu des jours glorieux. Ce fut durant cette époque d'épreuves et d'humiliation que le brahmanisme commença l'apprentissage de la dissimulation et de la résignation feinte, double hypocrisie qui le caractérise encore aujourd'hui Il végétait alors, comprimé, légalement reconnu comme aristocratie, frappé de stérilité comme caste religieuse ; mais il montrait, en se soutenant toujours, ce qu'il y a de vivace dans les traditions de ; certaines familles qui ont foi dans leur haute origine et qui sentent couler dans leurs veines le sang d'une race conquérante. La société indienne avait échappé à la direction des

brahmanes ; rois, bourgeois et peuple semblaient s'entendre pour secouer leur joug. La doctrine nouvelle, passée à l'état de religion, avait franchi l'Himalaya, et, sous la forme de bonzes mendians, elle se faisait ouvrir les palais des empereurs de la Chine. Elle traversait les fleuves, les déserts brûlans et les déserts glacés, unissant par les liens d'un même dogme des peuples étrangers les uns aux autres, antipathiques d'instinct et de races ; mais cette expansion faisait sa faiblesse : pareil à un lac qui, débordant sur des plaines immenses, perd de sa profondeur et finit par n'être plus qu'un marais, le bouddhisme, en sortant de l'Inde, ne tarda pas à s'épuiser. Cette, croyance, athée à son sommet et qui plongeait de plus en plus dans la superstition, ne différait plus essentiellement des doctrines qui avaient régné lorsque l'Inde était partagée entre des systèmes philosophiques, atomistes, matérialistes, et un culte grossièrement païen. Le panthéisme de Çâkya-Mouni ne pouvait être invoqué non plus comme une nouveauté, puisqu'il était le centre auquel venaient aboutir soit à leur insu, soit avec préméditation, les écoles considérées jadis comme orthodoxes.

Les populations hindoues ne s'apercevaient pas sans doute du retour des esprits à l'ancienne religion brahmanique : elles n'avaient pas conscience de cette évolution qui les ramenait à leur point de départ. Inhabiles à discerner la solidité ou la faiblesse d'un raisonnement, elles avaient obéi à l'impulsion donnée. Pendant des siècles, elles avaient donc erré au gré des systèmes nouveaux qui morcelaient la doctrine bouddhique comme on dissèque un cadavre. Le bouddhisme allait s'éteignant, et les brahmanes mettaient à profit l'expérience qu'ils venaient d'acquérir. La croyance rivale n'était plus qu'un édifice miné qui se soutenait à peine ; la vie se retirait d'elle, et les deux-fois-nés

achevaient de l'étouffer. Ce fut alors qu'ils recueillirent avec un soin particulier toutes les légendes historiques, cosmiques, religieuses, dont ils gardaient les copies, tracées sur des feuilles de palmier. Çâkya avait vécu parmi les hommes, il y avait prêché sa loi, et cette personnalité du réformateur, incontestée, bien établie par une tradition récente, avait fait en grande partie le succès de ses enseignemens, même après sa mort. Les brahmanes, qui plaidaient pour leurs divinités, groupèrent autour de chacune d'elles les légendes qui s'y rattachaient, afin de leur donner aussi cette existence réelle qui frappe l'imagination des peuples. Ils affectèrent de considérer le bouddhisme, qui les avait vaincus durant plus de dix siècles, comme une aberration passagère, comme une maladie de l'esprit hindou. Dans les livres écrits depuis l'époque de la renaissance brahmanique, ils ont pris le parti de ne jamais mentionner le nom de Çâkya ; c'est à peine s'ils disent un mot de sa doctrine. Ils ont rigoureusement banni de leurs bibliothèques et complètement détruit tous les ouvrages que renfermaient jadis les Trois Corbeilles et ceux qui furent composés plus tard par les sectaires. À force de n'en plus parler, ils ont fait oublier jusqu'au nom du bouddhisme parmi les enfans de ceux qui le firent triompher jadis, et aujourd'hui même, si quelque Européen trop curieux interroge sur Çâkya et sa doctrine un savant pandite, celui-ci secouera la tête en répétant pour toute réponse : Nastika, nastika ! (athée, athée !)

La doctrine de Çâkya avait eu le sort de ces arbres plantés dans un terrain léger, qui poussent rapidement, étendent au loin leurs rameaux, et s'arrêtent tout à coup, parce que leur sève s'est épuisée. Pour expliquer jusqu'à un certain point le retour des Hindous au brahmanisme, on pourrait dire que le fond des populations n'acceptait le bouddhisme que comme un accessoire du

culte établi, sans en bien comprendre toute la portée. Obéissant aux rois qui parlaient quelquefois en leur nom sans les consulter, les peuples n'hésitèrent point à vénérer jusqu'à l'adoration le réformateur dont ils faisaient un dieu de plus, sans refuser leur respect aux divinités anciennes. Entre les deux religions, il pouvait donc s'établir une certaine harmonie : les deux cultes n'étaient point si opposés qu'ils ne pussent vivre côte à côte sur le même sol ; mais tout le terrain que perdait le bouddhisme par l'attiédissement des fidèles, par l'affaiblissement de la doctrine subdivisée en tant de sectes, le brahmanisme s'étudiait à le regagner pied à pied. Il lutta longtemps ; enfin des événemens politiques firent pencher la balance de son côté. Les rois les plus puissans se trouvèrent appartenir, soit de longue date et par conviction, soit par l'intérêt du moment, à la croyance brahmanique. Dès lors les représentans du vieux culte, qui avaient dû se borner à combattre leurs adversaires par des paroles et des raisonnemens, les persécutèrent ouvertement. On vit les bouddhistes émigrer, se retirer du centre de l'Inde vers les provinces lointaines, où aucun danger ne les menaçait encore. Le brahmanisme triomphait de plus en plus. C'était comme une marée montante qui allait engloutir les sectateurs de Çâkya, comme un déluge dans lequel ils allaient périr submergés. Leur disparition fut bientôt complète. Ils donnèrent encore signe de vie dans quelques localités de la presqu'île indienne, demandant grâce auprès des râdjas pour leurs temples et leurs chapelles ; puis on n'entendit plus le bruit de leurs prières, murmurées le soir sous les grands arbres, et qui édifiaient jadis les pèlerins chinois. Les statues de Bouddha ne se montrèrent plus dans l'Inde, excepté dans l'île de Ceylan, dernier refuge de la religion proscrite.

Le bouddhisme était-il détruit dans les esprits ? Non, il y vivait sous une autre forme et sous un autre nom. Dans toutes les provinces de l'Inde on vit paraître un nombre considérable de sectaires qui prétendirent arriver à la perfection sans reconnaître l'autorité des brahmanes et l'utilité de leurs sacrifices. Ces hérétiques se nommèrent djinas, les vainqueurs, parce qu'ils se glorifiaient d'avoir triomphé de leurs passions. Sans rejeter complètement les dieux de la mythologie indienne, ils placent au-dessus des habitans des célestes demeures un pontife suprême, incarnation de la Divinité, décoré des titres pompeux de grand saint, grand mendiant, grand monarque. Fils de roi comme Çâkya, le grand saint se retira aussi dans la forêt pour y pratiquer de rudes austérités. Autour de lui se réunirent quelques, disciples, puis des religieux des deux sexes par milliers, et sa doctrine se répandit bientôt à travers l'Inde. Le vingt-quatrième et dernier pontife dans l'ordre des temps a été Mahâvîra (magnus vir), qui naquit, selon toute probabilité, dans la province du Béhar, et sur le compte duquel les sectaires racontent une foule d'histoires merveilleuses. Du reste, la doctrine des djinas n'est autre chose qu'un composé assez confus des idées indiennes proclamées avant eux. Ils croient que la nature existe par elle-même, et qu'un même esprit anime toute la création. Les actes religieux détruisent les souillures de l'homme, la vertu le purifie jusqu'à le rendre immortel ; l'irréligion et le vice détruisent l'humanité, et le pécheur renaît dans une condition inférieure. La nécessité d'une religion et la morale sont donc les bases du système des djinas ; quoi qu'en disent les brahmanes, ils ne sont ni plus ni moins athées que la plupart des autres sectaires de l'Inde. Déistes, en principe, puisqu'ils admettent les incarnations et douze sphères célestes, ils ont été conduits par le panthéisme à trop exalter la matière et

à la confondre avec l'esprit divin. Les djinas sont, comme tous les Hindous, superstitieux, très enclins à croire aux puissances surnaturelles, scrupuleux dans les petites choses et spiritualistes d'instinct ; de plus, ils ont emprunté aux bouddhistes, dont ils sont les héritiers directs, un grand respect pour les idées de vertu.

Les religieux djinas se rencontrent de nos jours encore dans toutes les provinces de l'Inde, quoiqu'en assez petit nombre. Leurs livres, rédigés d'abord en sanskrit, puis traduits et commentés dans les dialectes modernes, n'offrent pas une exposition bien claire de la doctrine qu'ils professent ; c'est donc plutôt par les actes de leur vie journalière que l'on peut arriver à la connaître. Choisissons pour type de la secte un djogui de la presqu'île, retiré dans la forêt, près d'un étang ou d'un cours d'eau. Dès que les premières lueurs du soleil rougissent l'horizon, l'ascète se lève ; il secoue son vêtement et la natte sur laquelle il a dormi pour en faire sortir la poussière, puis va se plonger dans l'eau pour se laver. C'est là une purification des choses matérielles et du corps, à laquelle il ajoute la purification de l'esprit en invoquant les saints de la secte qui représentent la sagesse, la lumière de la foi religieuse, la conduite irréprochable et la dévotion. Les péchés de la nuit sont donc effacés ; le djina, libre de toute affection terrestre, se dirige vers le temple le plus voisin. Trois fois il en fait le tour, marchant à pas comptés, méditant sur les perfections du grand saint dont il va visiter le sanctuaire. Enfin il entre ; devant l'idole, assise comme celle de Bouddha, les jambes croisées, il se prosterne pour prier. Une fois que cet acte pieux est accompli, le djina choisit un vœu, et s'avançant avec respect vers son précepteur spirituel : « Père, lui dit-il, je fais le vœu de ne pas manger, — ou de ne pas parler, — jusqu'à telle

heure ! » Le précepteur spirituel lit alors quelques passages des saintes écritures que le religieux écoute avec recueillement, et le soleil, tombant d'aplomb sur la tête de ce dernier, lui annonce qu'il est midi. Le moment est venu d'aller mendier le repas qu'il ne prendra point avant l'heure fixée par le vœu du jour. Quêter quelques provisions de riz à la porte des maisons du village, c'est faire preuve à une grande humilité ; mais il faut bien peu de chose pour troubler les sens de l'homme, et il se peut aussi que le mendiant ait écrasé des insectes sous ses pieds ! Il y a donc nécessité pour le djina de répéter quelques formules sacrées qui effaceront les fautes commises durant la quête, après quoi il mange son riz et invoque une fois de plus les saints dont il cherche à s'attirer les mérites le reste du jour, il se tient silencieusement à l'écart, comme il convient à un solitaire qui n'a nul souci des choses de ce monde. Méditer sur les devoirs de sa profession, rappeler à son esprit les belles actions et les austères pénitences des maîtres de la doctrine qui ont édifié les sectaires, s'absorber en un mot dans ce monde des djinas au-delà duquel il ne porte jamais sa pensée, telle sera son occupation de la soirée. Peu à peu la fraîcheur se répand dans la forêt, la brise de la nuit souffle doucement à travers le feuillage, et les oiseaux cessent leur gazouillement. Debout près de la natte, le religieux continue de se livrer à sa pieuse rêverie ; puis, de cette rêverie il passe sans effort au sommeil en répétant encore quelques incantations qui achèvent de mettre en repos sa conscience timorée. Enfin il s'allonge sur sa couche d'anachorète, parfaitement tranquille, édifié de sa propre sainteté, croyant fermement qu'il suffit de s'imposer chaque jour un vœu et de ne faire de mal à aucune créature pour arriver à la perfection !

IV.

La secte des djinas, comme celle des bouddhistes, s'est montrée beaucoup plus sévère à l'égard du sensualisme que ne l'était l'ancienne religion brahmanique. L'une et l'autre contiennent des commandemens de morale explicites, qui se gravent sans peine dans la mémoire, et que rendent plus saisissans de petites histoires propres à faire impression sur les esprits. Il serait important de connaître si ces deux systèmes religieux ont eu une action efficace sur ka moralité des populations. Pour ce qui regarde le djinisme, l'enquête ne serait pas impossible, puisqu'il existe encore, mais il compte ses sectateurs en grande partie parmi les vaïcyas, artisans et marchands dont la vie s'écoule dans l'ombre, et sous la pression d'un travail salutaire. Quant au bouddhisme, bien qu'il ait péri dans l'Inde, on peut admettre qu'au temps de sa splendeur, il dirigea les esprits dans une voie morale, par cela seul qu'il offrait toujours aux imaginations des sujets chastes et sérieux. Tant que régna cette réforme, rien de sensuelle se fit jour dans la littérature et dans les arts. Il y eut donc au moins une retenue extérieure et des habitudes de décence apparente, imposées par la rigueur des croyances officielles. Il est toutefois permis de croire que la vertu, n'avait pas jeté des racines bien profondes, dans les cœurs. Peut-être aussi le piétisme ennuyait-il à la longue ces mêmes vaïcyas, enfans des campagnes, ouvriers des villes et marchands, toujours tentés par les manifestations plus brillantes de la religion ancienne. On en trouverait une preuve dans l'empressement que témoignèrent les populations redevenues libres de leurs actions à se précipiter vers les temples brahmaniques, où les objets mêmes du culte alignent aux dernières limites du cynisme. Dès que le brahmanisme reparut, triomphant, les peuples, comme des enfans qui échappent à une discipline trop sévère, se rejetèrent avec ardeur du côté des superstitions

monstrueuses. Alors furent restaurés avec un nouveau luxe de folles cérémonies, — ou même inventés, — le culte efféminé de Krichna et celui plus honteux de l'emblème civaïte. Les Hindous, soumis depuis des siècles à une loi morale mal appuyée sur un panthéisme à demi athée, subirent plus que jamais le joug du sensualisme basé sur un polythéisme désordonné.

En même, temps aussi, la vieille langue sanskrite, que les philosophies nouvelles torturaient pour la contraindre à exprimer leurs inexplicables systèmes, recouvra toute sa sève. Les monumens de la religion et de la littérature, rituel, hymnes des temps primitifs, codes de lois, poèmes épiques, récits légendaires, tout ce qui avait été relégué dans l'ombre fut remis en honneur. On se reporta avec amour et respect vers les vrais représentans du génie aryen, brahmanes ou guerriers. La renaissance était complète ; la race antique des conquérans avait retrouvé sa voie. Comme les dialectes provinciaux étaient formés, l'idiome sacré se fût altéré, de plus en plus, si les brahmanes n'y eussent mis bon ordre en s'appliquant de toutes leurs forces à en ranimer l'étude. On cite des rois, amis des belles-lettres et surtout de l'ancienne littérature, qui tinrent à leur cour des espèces d'académies composées de poètes aimables, de pédans et de beaux esprits. S'il faut en croire la tradition, on y improvisait des vers, on y récitait des madrigaux, on y aiguisait des épigrammes ; un bon quatrain se payait des sommes fabuleuses. Il va sans dire que les poètes ne manquaient pas : on les voyait accourir par bataillons auprès des rois, qui les comblaient de richesses. On en compte jusqu'à neuf qui méritèrent d'être surnommés les neuf joyaux. Au-dessus d'eux tous cependant s'élevait, comme le palmier parmi les arbres de la forêt, Kâlidâsa, civaïte pour la forme, épicurien aux mœurs faciles, poète accompli, à l'esprit fin et délié, le plus habile

et le plus ingénieux de tous les écrivains qui ont manié la langue sanskrite. On ne peut omettre de le citer quand on parle de la renaissance des lettres et du brahmanisme. Son talent est de ceux qui appartiennent à tous les temps et à tous les pays. Pour s'en convaincre, il suffit de lire la traduction de son drame charmant de Çakomtalâ, ou tout simplement les vers immortels que cet ouvrage a inspirés à l'auteur de Faust.

La renaissance à laquelle nous faisons allusion ne s'opéra pas tout d'un coup ; elle fut l'œuvre de plusieurs siècles. Commencée à la cour de Vîkramâditya, qui régnait à Ouddjein un peu avant l'ère chrétienne, elle se continua sous les rois de sa race et s'étendit aux provinces voisines. Au VII siècle, le bouddhisme se montrait encore florissant dans une grande partie de l'Inde, surtout au nord et à l'est, comme le prouvent les récits des pèlerins chinois. Trois cents ans plus tard, la cour de Pé-king faisait encore partir pour les pays occidentaux une caravane de trois cents religieux chargés de recueillir les livres relatifs à la doctrine de Çâkya ; mais alors cette religion était mourante aux lieux mêmes où elle avait pris naissance. Aidée du secours de la poésie, la réaction brahmanique allait croissant. L'esprit hindou, après s'être énervé dans les controverses religieuses, se ranimait au souffle d'une littérature qui se retrempait elle-même aux sources de la tradition. Le paganisme enivrait les populations que les rêveries de la métaphysique avaient engourdies. Enfin le brahmanisme avait reconquis son rang à la tête de la société, et les rois, qu'il ménageait habilement, s'abandonnaient sans contrôle à la vie sensuelle et capricieuse des despotes asiatiques. Tout allait donc au mieux dans le monde de l'Inde lorsque l'invasion musulmane vint fondre sur lui comme un fléau inattendu. L'an 1011, le sultan

Mahmoud le Gaznévide s'emparait de la ville de Dehli et la mettait au pillage.

Déjà, il est vrai, l'Inde avait entendu parler de l'islamisme. Elle avait vu les Arabes aborder aux deux rives de la presqu'île avec leurs grosses barques, et le bruit des conquêtes accomplies dans la Perse par les califes avait dû retentir jusqu'à Indraprastha, la moderne Delhi. Au VIII siècle, des fugitifs chassés des montagnes du Kohistan par la persécution étaient venus chercher un asile dans le Gouzerate. Après avoir erré durant près de cent années dans les régions inhospitalières du Khorassan, ils s'étaient fixés à Ormuz, puis ils avaient pris la mer pour aller plus loin vers le sud fonder une colonie. Ces étrangers, c'étaient les Guèbres ou Parsis. Des environs de Diù, où ils avaient séjourné quelque temps, ils vinrent aborder à Sandjân et entrèrent en pourparlers avec le radja de la contrée, Yadé-Rânâ, qui leur accorda la permission d'établir sur ses terres le feu sacré, objet de leur culte. Ils se nommaient eux-mêmes « les Parsis, beaux, sans peur, vaillans et athlétiques, adorateurs du soleil, des élémens, et d'Hormazd, chef des demi-dieux. » L'Inde, qui leur donnait asile, se croyait encore et pour longtemps à l'abri des mêmes périls. L'invasion musulmane de 1011 n'avait pas détruit la dynastie hindoue ; Mahmoud avait laissé sur le trône le roi d'Indraprastha, et les successeurs de celui-ci l'occupèrent encore pendant cent quatre-vingt-deux ans à titre de tributaires. Le premier prince musulman qui régna à Dehli fut un esclave turc. Fils d'une race barbare, il écrasa et anéantit les vieilles familles royales de l'Hindoustan, déjà humiliées par la défaite. Le brahmanisme se vit contraint de courber le front sous la loi du sabre ; il eut la douleur de voir un Tartare se rire des idoles, établir un culte étranger sur les ruines du culte traditionnel de la nation aryenne, et fouler avec mépris les lieux

consacrés par le souvenir des grandes guerres que le Mahâbhârata avait chantées.

Il y a donc près de sept siècles que la nationalité hindoue, frappée au cœur, a commencé à s'éteindre. De même que les aryens, — et après eux d'autres peuples de la Scythie et de la Médie, dont on entrevoit la mention dans les livres anciens, — avaient débordé sur l'Inde à des époques reculées et étendu au loin les rameaux de leurs tribus, — de même aussi, après des siècles d'une tranquillité moins troublée, les populations mises en mouvement par l'islamisme se ruèrent suivies riches contrées où régnait le paganisme brahmanique. Afghans et Mogols saccagèrent à l'envi les plus riantes et les plus célèbres provinces de l'Inde. Mahmoud et Aurang-Zeb ne ressentaient pas la moindre admiration pour la vie ascétique des brahmanes voués au culte des idoles ; ils n'éprouvaient point, comme Alexandre, la curiosité de s'entretenir avec les sages presque nus qui rappelaient à l'élève d'Aristote le cynique Diogène et le faisaient réfléchir sur la vanité des choses humaines. L'islamisme répandait à travers l'Inde une race d'hommes supérieurs en force physique aux indigènes, ardens dans leur foi, et qui se croyaient appelés à dominer partout. Sous le poids de cette conquête oppressive, le peuple vaincu se réfugia dans la méfiance et la dissimulation. Les dynasties musulmanes qui se succédaient à Delhi développaient autour d'elles et dans les vice-royautés dépendantes de leur empire l'éclat d'une civilisation qui valait bien celle de l'Inde ancienne, mais qui ne lui était pas assez : supérieure pour qu'on pût l'appeler un bienfait. Il y eut toujours, une partie de la nation qui opprima l'autre et qui la méprisa ; les opprimés à leur tour nourrissaient des sentimens de haine contre les vainqueurs. Si les musulmans ne voyaient dans les Hindous que des païens grossiers,

les païens ne voyaient dans les sectateurs du Coran rien de plus que des étrangers sans histoire, sans passé, avides de pillage et de domination.

Cet esprit d'antagonisme s'est perpétué sans interruption depuis l'époque où Dehli tomba pour la première fois, au pouvoir des Musulmans. D'abord ce furent les vaillantes tribus du Radjastan qui luttèrent avec un véritable héroïsme contre les Patans. Ralliés autour de leurs chefs de clans, ces fils de rois, — Radja Pouttras, comme ils se nomment, — tous nobles comme les hidalgos de la Vieille-Castille, défendaient pied à pied les passages de leurs montagnes. Il se livra dans ces contrées des combats pareils à ceux du Cid, et dont les bardes du pays ont consacré le souvenir. Au XVIII siècle, ce furent les Mahrattes, peuple de montagnards eux aussi, belliqueux et infatigables, qui, poussés à bout par les violences d'Aurang-Zeb, se raidirent par la résistance et devinrent bientôt agresseurs. Trente ans après la mort du puissant empereur mogol, ils s'avancèrent jusqu'en vue de Dehli, dont ils incendièrent les faubourgs. En 1761, ils reparaissaient à une petite distance de cette même capitale avec une armée considérable : elle consistait en cinquante-cinq mille chevaux et quinze mille fantassins de troupes régulières, deux cents canons d'assez gros calibre et un grand nombre de pierriers portés sur des chameaux. Vingt mille irréguliers, — nommés pindaries, pillards, — grossissaient le chiffre des combattans, auxquels il faut ajouter près de deux cent mille hommes chargés du soin des bagages et du service personnel des chefs de tous rangs. Devant les Mahrattes, campés dans la plaine de Panniput, se déployèrent bientôt les musulmans, commandés par Ahmed-Chah-Abdalli de Caboul. Les Mogols et les Afghans réunis comptaient près de quarante mille fantassins, un nombre plus considérable encore

de cavaliers, puis des chameaux portant des bouches à feu, et environ quatre-vingts canons de campagne. On remarquait parmi ces troupes, aux costumes brillans, flanquées d'une foule de cent mille serviteurs, les Durranies du Caboul, aux membres robustes, à l'aspect martial, montés sur leurs vigoureux petits chevaux de race turque.

Pendant six semaines, les deux armées restèrent à s'observer ; c'était à qui ne risquerait pas un combat dont l'issue devait être l'anéantissement de l'une des deux puissances. Cependant des escarmouches sanglantes avaient lieu chaque jour. Dans le camp des Mahrattes, on ne savait plus où trouver des vivres pour nourrir tant d'hommes, de chevaux et de chameaux ; il fut résolu que l'on sortirait des retranchemens, et que l'on courrait les chances d'un choc général. Les chefs principaux, inquiets du sort qui attendait leurs femmes, laissèrent auprès d'elles des serviteurs chargés de les égorger, si l'ennemi remportait la victoire. Au premier mouvement de retraite qui trahit la mauvaise position des Mahrattes, les Afghans mirent pied à terre pour assaillir le camp, et aussitôt commença une horrible boucherie. Le canon tonnait des deux côtés, les balles sifflaient, et les coutelas des Afghans faisaient des trouées profondes dans les rangs trop pressés des Mahrattes, qui se foulaient les uns les autres. L'aile gauche des Mahrattes commença à plier ; l'aile droite, ébranlée comme une barrière près de se rompre, fut entraînée à son tour, et l'étendard sacré de Sivadji, le fondateur de l'unité mahratte, disparut dans la déroute. C'en était fait de l'armée hindoue ; les musulmans triomphaient sur toute la ligne. Le radja des Mahrattes restait debout ; sur son éléphant, comme la dernière tour d'une forteresse écroulée, frappé de stupeur et semblant ne rien comprendre à ce qui se passait autour de lui. La panique était si grande que le roi

demeurait seul. « Des cent mille hommes qui se pressaient naguère à ses côtés, dit un témoin oculaire de cette désastreuse journée, et parmi lesquels tant d'officiers de distinction, aucun ne resta auprès de sa hautesse ! Et pourtant, que de fois, aux jours, de la paix, je les avais entendus jurer qu'ils voudraient sacrifier mille fois leur vie, si cela se pouvait, plutôt que de laisser toucher un cheveu de la tête de sa hautesse ! Il se trouva qu'après avoir été tout simplement ses compagnons dans la prospérité, ils l'abandonnaient lâchement dans l'adversité. »

On évalue à près de cinq cent mille le nombre, des personnes, hommes, femmes et enfans, qui périrent ce jour-là du côté des Mahrattes. Ceux qu'épargna le carnage ne purent longtemps échapper aux coups des habitans de la campagne, qui les traquaient, comme des bêtes fauves. Les prisonniers subirent le même sort. Les malheureux qui tombèrent entre les mains des féroces Durranies furent massacrés pour la plupart. Ces Afghans impitoyables répandaient le sang des captifs autant pour assouvir leur haine que pour plaire au prophète, qu'ils croyaient honorer par ces sacrifices humains. Sa hautesse Sedaciva Rhow disparut dans la défaite, comme le roi Sébastien à la bataille d'Alcazar, sans que son corps eût été retrouvé. À peine quelques centaines de combattans et une petite troupe de brahmanes purent-ils regagner leurs montagnes isolément à travers mille périls. C'en était fait de la puissance des Mahrattes ; le brahmanisme était vaincu, anéanti, et l'islamisme trônait de nouveau à Delhi, pour tomber à son tour devant l'occupation anglaise. Des princes de la confédération mahratte, Sindia et Holcar, secondés par des officiers français, reparurent un instant sur la scène, et avec éclat ; mais cette fois l'islamisme n'était plus aux prises avec le brahma-

nisme : c'étaient la France et l'Angleterre qui se disputaient l'empire des Indes.

Les Hindous prétendent que l'âge de fer a commencé pour eux, et depuis bien des siècles. Ils ont raison. L'âge d'or des Aryens fut celui où, partis des régions voisines de la Mer-Caspienne, ils arrivèrent dans le nord de l'Inde. Unis entre eux comme une même famille, ils marchaient avec un confiant enthousiasme à la conquête de l'un des plus beaux pays du monde. L'âge d'argent commença avec l'établissement des premières villes, lorsque les législateurs durent élever la voix et promulguer, au milieu d'une société déjà mêlée à l'élément indigène, des lois sévères. Les guerres de famille et les rivalités de dynastie occupèrent l'âge d'airain ; ce fut le temps des vertus héroïques et des passions dangereuses pour le repos des peuples et pour la stabilité des états. Le dernier âge devait verser sur les populations indiennes une foule de calamités : le mélange des castes, la prédication d'une doctrine hétérodoxe, l'affaiblissement du brahmanisme et du sentiment national. Tous ces maux que déplorent les brahmanes ne nous semblent pas également graves ; mais, en y regardant de près, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'ils altéraient le génie du peuple aryen. Ce peuple, appelé à de hautes destinées, fut le plus élevé par le sentiment poétique, par l'instinct philosophique et religieux, entre tous ceux qui ont débordé sur l'Inde à des époques lointaines : la preuve, c'est que plus on remonte dans l'antiquité, et plus on rencontre de dignité et de grandeur dans ses monumens littéraires ; mais la race indigène, admise au sein de la race choisie, fit perdre peu à peu à celle-ci sa supériorité.

Ce fut pour la captiver et pour s'imposer à elle comme une lignée de demi-dieux que les poètes aryens revêtirent de formes légendaires et enveloppèrent de voiles mystérieux ce qu'ils savaient des temps antérieurs et de leur propre histoire. Il y a eu, — il y a encore, — des brahmanes qui ne croient pas à leurs dieux, mais ils ont volontairement poussé les populations à des superstitions révoltantes, tant ils avaient à cœur de les dominer. Tout le prestige de leur autorité réside dans les pratiques du culte qu'ils représentent, dans la croyance à la divinité dont ils se prétendent les fils aînés. Peu soucieux de la vérité en elle-même, on les a vus toujours jaloux des doctrines nouvelles qui compromettent leur pouvoir. À force d'adresse et de talent, ils se sont maintenus au premier rang des sociétés indiennes, les ramenant à leur joug quand elles l'avaient secoué, veillant sans relâche au maintien de ces privilèges exorbitans dont l'exercice est devenu pour eux une seconde nature. Ils ont fini par croire à ces droits consacrés par trente siècles ; mais ils n'ont pas compris que ces droits leur imposaient des devoirs. Les peuples qu'ils courbaient sous leurs pieds et les rois qu'ils prétendaient conduire ont marché, la tête baissée, dans l'ornière d'une routine séculaire, sans rien connaître de ce qui se passait ailleurs, sans se moraliser, sans faire un pas dans la grande voie de la civilisation. Pasteurs intelligens des tribus aryennes au début de leurs pérégrinations, ils les ont guidées dans leur marche triomphante ; puis, une fois la conquête accomplie, ils se sont contentés de parquer les peuples de l'Inde comme des troupeaux, en les classant par castes, et ils les ont endormis au récit de leurs légendes merveilleuses. Au point de vue de l'imagination et de la poésie, on peut admirer ces représentons d'une race antique éprise des belles pensées et du beau langage, sœur de la race hellénique et alliée à toutes celles

qui brillent en Europe ; mais, tout en respectant ce qu'il y a de glorieux dans leur passé, on doit reprocher hautement aux brahmanes leur orgueilleuse ignorance, leur égoïsme excessif et leur funeste habileté : à ourdir des intrigues. Chacun peut voir aujourd'hui ce qu'ils ont fait de la société indienne : un peuple fanatisé, docile à ses enseignemens les plus dangereux, dompté la veille, en pleine révolte le lendemain, passant de la timidité servile à l'exaltation de la férocité, et incapable de se conduire dans la paix comme dans la guerre. Ce qui les condamne enfin, c'est d'avoir repoussé avec obstination les lumières du christianisme, qui, en les éclairant eux-mêmes et en les arrachant aux pratiques d'un paganisme honteux, eût élevé les fils des Aryens et les populations indiennes au rang des nations intelligentes et civilisées. Il faut convenir aussi que l'Angleterre a fait bien peu d'efforts pour propager dans ses immenses possessions de l'Inde les enseignemens de la religion chrétienne.

Th. Pavie.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/%C3%89tudes_sur_l%E2%80%99Inde_ancienne_et_moderne. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.